00099820

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

oo.b.1.

OEUVRES

DE

P. CORNEILLE.

TOME CINQUIEME.

OEUVRES

DE

P. CORNEILLE,

AVEC LE COMMENTAIRE DE VOLTAIRE
SUR LES PIECES DE THEATRE,

ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES SUR CE COMMENTAIRE,
PAR LE CITOYEN PALISSOT.

ÉDITION COMPLÈTE,

Dédiée au premier Consul de la République française.

99820

TOME CINQUIEME.

VOL 5

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
AU PALAIS DES SCIENCES ET ARTS.

AN IX (1801.)

God
Fr. 842.4
corloeu
99820

00099820

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

En nous permettant d'insérer dans cette édition même une réponse que nous avons cru devoir faire à quelques critiques qui auroient pu nuire à son succès, nous ne faisons que suivre l'exemple que Voltaire en a donné plus d'une fois dans son édition de Corneille.

Ces critiques, comme c'est l'usage, avoient passé du journal de Paris dans quelques autres journaux; et nous ne doutons pas qu'elles ne se renouvellent encore. Tant qu'un auteur vit, son sort est de voir répéter, ou contre sa personne ou contre ses ouvrages, ce qu'il a réfuté cent fois; et s'il se tait par lassitude, on le suppose vaincu parce-qu'il a craint d'ennuyer. La vérité finit cependant par se faire sentir à quelques ames impartiales qui ont le courage de la défendre; et c'est ainsi que se forme enfin la voix publique. Il est vrai que cette justice tardive ne devient presque

jamais complete que lorsque l'auteur n'est plus à portée d'en jouir ; mais il a passé sa vie à l'espérer : et c'est à-peu-près tout le salaire de quiconque aspire aux vains honneurs de la célébrité. Si l'on y réfléchissoit sérieusement, peut-être parviendroit-on à se persuader qu'il n'y a pas là de quoi exciter beaucoup d'envie, et les querelles littéraires pourroient devenir moins envenimées.

LETTRE

DE L'ÉDITEUR

AUX AUTEURS DU JOURNAL DE PARIS,

Ou réponse à quelques objections faites dans ce journal contre cette nouvelle édition de Corneille.

Un séjour de quelques mois dans une campagne où votre journal n'auroit pu me parvenir que difficilement m'a laissé ignorer, jusqu'à mon retour à Paris, votre feuille du 10 vendémiaire, dans laquelle vous avez annoncé mon édition de Pierre Corneille. Je commence par les remerciements que je vous dois pour les témoignages d'estime dont vous m'avez personnellement honoré; mais il me semble que vous avez traité un peu trop légèrement (permettez-moi ce mot) une entreprise dont le but est non seulement de réunir pour la premiere fois tout Corneille, mais de venger sa mémoire d'un commentaire injuste, et qui n'est trop souvent qu'une satire.

Ce sera, j'ose le croire, dans les annales de la typographie un évènement célebre, et dont le sou-

venir ne mourra pas, que cette édition du plus grand de nos poëtes, dédiée au héros de la France. S'il étoit possible d'ajouter quelque lustre à l'immensité de sa gloire, cet hommage, le seul de ce genre qu'il ait encore agréé comme premier Consul, en prouvant l'intérêt qu'il prend aux arts, et l'estime qu'il accorde au grand nom de Corneille, seroit peut-être pour lui un droit de plus au respect de la postérité. Déja, dans quelques demandes faites par l'étranger, on s'accoutume à distinguer cette édition par le titre d'édition du premier Consul, et l'on conçoit combien cette dénomination glorieuse en augmentera un jour le prix dans les bibliotheques de l'Europe.

J'avoue que dans aucune autre époque de ma vie mon émulation n'a été plus puissamment excitée; et quoique je ne me dissimule pas que mon travail n'emprunte la plus grande partie de son prix que du nom de Corneille, j'ai desiré du moins qu'il ne fût indigne ni de lui ni du héros qui a bien voulu m'encourager. Vous me pardonnerez donc si, d'après ces considérations, j'aurois souhaité que vous eussiez donné quelque degré d'attention de plus au compte que vous en avez rendu.

Vous semblez jeter quelques doutes sur son utilité, par la persuasion où vous êtes que le commentaire de Voltaire ne laisse rien à desirer. Eclairé, dites-vous, par ses succès et par son génie, n'a-t-il

pas été aussi loin qu'il est possible? et que peut-on espérer de plus? S'il n'étoit question que du respect qu'on doit au génie de Voltaire, personne, et j'en appelle à tous ceux qui m'ont lu, n'en a plus manifesté que moi et pendant sa vie et depuis sa mort. L'édition commentée que j'ai donnée de ses œuvres ne laisseroit à cet égard aucun doute aux esprits les plus prévenus. Quoiqu'il n'ait jamais été ni mon protecteur ni mon bienfaiteur, et qu'au contraire sa conduite envers moi ait été moins franche et plus variable qu'elle n'auroit dû l'être, j'ai porté plus loin que beaucoup d'autres à qui la reconnoissance en eût fait un devoir ce sentiment de vénération qui ne s'est jamais démenti. Mais enfin Voltaire n'étoit qu'un homme ; et, malgré le vaste intervalle de sa réputation à la mienne, que vous avez la politesse de ne faire sentir qu'imperceptiblement, j'avois eu, même lorsqu'il vivoit, le courage de me défendre contre lui, et de lui reprocher quelques injustices dans une correspondance assez longue, dont les monuments subsistent. On eut même alors l'indulgence de dire que dans cette espece de lutte, soutenu apparemment par la bonté de ma cause, je ne m'étois pas mesuré d'une maniere trop inégale avec ce redoutable adversaire. Or la cause de Corneille, que j'ai entrepris de défendre, étant infiniment supérieure à la mienne, j'espere qu'elle me sera plus favorable

encore; et je crois que dans mes quatre premiers volumes j'ai déja suffisamment prouvé que le commentaire de Voltaire est souvent de la plus grande injustice.

Vous citez un passage assez long d'un de ses avertissements, dans lequel, dites-vous, il est impossible de ne pas voir toute l'admiration dont il étoit pénétré pour Corneille; mais je vous avois devancés, et vous ne le dites pas, dans l'écrit intitulé, *Sentiment de l'éditeur sur le commentaire de Voltaire*, page 34 de mon premier volume. Je dis expressément dans cet écrit que si l'on réunissoit tous les éloges de Corneille qui se trouvent dispersés dans ce commentaire, jamais ce grand homme n'eût été loué plus dignement. Il est vrai que j'ajoute que si l'on rassembloit aussi tout ce qui paroît n'avoir été dicté à Voltaire que par la passion et par l'humeur, enfin tout ce qui porte le caractere du sarcasme et de la dérision, Corneille dégradé, s'il pouvoit l'être, n'eût jamais été traité avec une indécence plus révoltante. Je cherche le mot de cette singuliere énigme, et vous me faites l'honneur de dire que je l'explique de la maniere la plus ingénieuse et la moins offensante pour Voltaire.

J'ai dit aussi qu'une des raisons qui me portoient à excuser et les étranges contrastes et les fautes de ce commentaire, c'est que, par le peu d'attrait

que devoit avoir pour lui ce genre de travail, il étoit possible qu'il n'y eût pas attaché une grande importance ; et c'étoit, je crois, la maniere la plus honnête de rendre en effet ces fautes excusables : mais vous prétendez qu'au contraire il y en attacha beaucoup, et vous en donnez pour preuve l'attention qu'il eut de faire discuter successivement toutes ses remarques par l'académie, ce qui, dites-vous, est attesté par sa correspondance.

Je conviens que Voltaire mit véritablement une très grande importance à faire retentir dans toute l'Europe qu'il s'étoit chargé de l'éducation d'une petite niece de Corneille, et que, pour lui faire une dot digne d'elle, il alloit commenter les ouvrages de son grand oncle. C'étoit attacher une grande importance au bienfait, et un moyen infaillible de s'assurer en faveur de la belle action un grand nombre de souscripteurs ; mais attacha-t-il la même importance au commentaire? Pour le croire, je vous dirai franchement qu'il faudroit qu'il fût meilleur. Il faudroit qu'il se fût abstenu des railleries déplacées et des expressions insultantes dont il est semé, et qu'il n'eût pas donné lieu à ce mot, non moins juste qu'ingénieux que m'écrivit, après avoir reçu mes premiers volumes, le ministre actuel de l'intérieur : « C'est aux dépens de l'oncle que Vol-« taire a fait l'aumône à la niece. »

Quant à l'attention qu'il eut de soumettre ses remarques aux discussions de l'académie, le caractere de Voltaire est assez connu pour savoir que cette prétendue soumission n'étoit de sa part qu'une plaisanterie. On n'ignore pas combien il s'étoit moqué de l'académie: et la preuve qu'il s'en moquoit plus que jamais, c'est le peu d'égard qu'il eut pour les instances que l'abbé d'Olivet, Duclos, et d'Alembert lui-même, ne cessoient de lui faire pour l'engager à mettre plus de ménagement dans ses termes, et à paroître du moins respecter un peu davantage le grand nom de Corneille. Voilà par exemple ce qui est bien prouvé par sa correspondance.

Enfin, vous paroissez craindre que mes remarques ne produisent, chez les jeunes gens qui les liront, une sorte d'hésitation entre mes jugements et ceux de Voltaire, et ne laissent leur esprit dans une espece d'incertitude, qui, à votre avis, ne seroit pas très profitable à leur instruction: mais ne seroit-ce donc rien faire pour eux, en attendant qu'ils fussent mieux instruits, que de les tenir en garde contre une admiration de préjugé qui pourroit les égarer, et de les avertir de bonne heure que, quelque grande que paroisse une autorité, on ne doit jamais y prendre une confiance assez aveugle pour ne pas examiner si elle est toujours aussi respectable que le préjugé le suppose?

Mais, dites-vous, un autre éditeur ne pourroit-il pas s'aviser de publier une nouvelle édition de Corneille, dans laquelle il voudroit à son tour se rendre arbitre entre les remarques de Voltaire et les vôtres, et que résulteroit-il de cette triple opposition? la nécessité d'un quatrieme commentaire; et cela pourroit aller loin. Vous supposez ce qui à la rigueur seroit possible, et ce qui vraisemblablement n'arrivera pas. Mais encore, où seroit le mal? Depuis Aristarque jusqu'à Quintilien, depuis Quintilien jusqu'à Eustate, et depuis Eustate jusqu'à madame Dacier, n'a-t-on pas écrit et n'écrit-on pas encore tous les jours sur Homere? Pope, et l'auteur de la plus belle traduction que nous ayons du Tasse, Bitaubé, Rochefort, et jusqu'à M. Gin, n'ont-ils pas successivement traduit et commenté ce poëte grec? Eh bien! Corneille pourroit mériter le même honneur. Et ne croyez pas qu'en comparant le poëte moderne à l'ancien je me laisse emporter par l'enthousiasme. Voltaire, et j'aime à le citer parcequ'alors il étoit juste, a dit, dans son Essai sur la Poésie épique : « Le grand Corneille, « génie pour le moins égal à Homere. »

Il me reste à vous rassurer sur l'édition que j'ai choisie pour base de mon travail. Vous paroissez desirer vivement que ce soit celle que Voltaire publia en huit volumes in-4°., en 1774, parcequ'elle est beaucoup plus ample, ce qui est vrai, et beau-

coup mieux soignée, ce qui n'est pas, que la premiere de Geneve. Vous êtes même étonnés que je n'aie parlé, dites-vous, que de cette édition de Geneve, sans faire aucune mention des éditions postérieures. Permettez-moi de vous dire que si vous eussiez pris la peine de lire seulement le *Prospectus* par lequel commence mon premier volume, vous y eussiez vu, page 4, que je parle de ces éditions postérieures que Voltaire a surchargées de nouvelles remarques. Je dis que loin d'être plus correctes que la premiere, les fautes y sont encore aggravées, et que l'exécution en est encore plus négligée. Cette édition in 4° de 1774, que vous citez de préférence, et que j'ai en effet choisie, comme vous le desirez, pour base de mon travail, non parceque je l'ai jugée meilleure, mais parceque Voltaire l'a considérablement augmentée, est déshonorée, j'ose le dire, par une si grande quantité de fautes d'impression, que je n'en connois pas de plus vicieuse. Je n'en impose ni n'exagere en ajoutant que, dans ma seule premiere livraison, j'ai rétabli une foule à peine croyable de passages du texte altérés de la maniere la plus révoltante, soit par des vers entiers qui manquent, soit par des mots omis qui rompent la mesure, soit enfin par des expressions absolument étrangeres à Corneille, du moins si l'on en juge par les meilleures éditions faites pendant sa vie, et auxquelles il a

présidé lui-même. J'ai pensé plus d'une fois succomber au dégoût de cette partie de mon travail: peut-être même l'aurois-je abandonné, si je n'avois été secondé au-delà de mes espérances par le citoyen Didot. Personne n'a plus partagé que lui le desir que j'avois d'honorer la mémoire de Corneille par une édition qui fût à la fois complete et classique. Jamais il ne s'est montré plus digne de l'honneur que lui a fait le premier Consul, en le désignant lui-même comme celui qui devoit être choisi de préférence pour donner cette nouvelle preuve de la correction et de l'élégance de ses presses. Ses belles éditions sont assez connues de toute l'Europe pour ne laisser aucun doute sur la justice que je me plais à lui rendre.

Paris, ce 30 vendémiaire an X.

LA
SUITE DU MENTEUR,
COMÉDIE.

1643.

PRÉFACE

DE VOLTAIRE.

La Suite du Menteur ne réussit point. Serait-il permis de dire qu'avec quelques changements elle ferait au théâtre plus d'effet que le Menteur même *? L'intrigue de cette seconde piece espa-

* Nous ne partageons point du tout l'opinion de Voltaire sur cette piece. Fût-elle conduite avec infiniment plus d'art, ce ne seroit encore qu'une comédie d'intrigue, fondée sur un évènement romanesque, et très inférieure par conséquent à une comédie de caractere telle que le Menteur. Cette derniere piece a de grands défauts sans doute; l'intrigue en est mal tissue; mais le Menteur est peint de main de maître. Tout ce qui appartient à ce principal personnage est plein de détails charmants; la scene du pere et du fils est un chef-d'œuvre; enfin il y a plus de mérite dans cinq ou six scenes de cette piece que dans toute celle qu'on va lire, et pour laquelle Voltaire, qui n'est pas toujours si favorable à Corneille, fait voir ici tant d'indulgence. Peut-être n'eut-il l'air de se passionner pour cette piece oubliée, que par cette espece de singularité qui détermine quelquefois un homme de beaucoup d'esprit à se charger d'une mauvaise cause: mais s'il en parle plus sérieusement, on pourroit conclure qu'en matiere de comique, le jugement de Voltaire n'étoit pas d'une grande autorité. Le plan

gnole est beaucoup plus intéressante que la premiere. Dès que l'intrigue attache, le succès ne dépend plus que de quelques embellissements, de quelques convenances, que peut-être Corneille négligea trop dans les derniers actes de cette piece.

---

qu'avoit choisi Corneille offroit plutôt la fable d'un roman que celle d'une comédie; et, quand il l'auroit mieux exécuté; nous doutons que la Suite du Menteur eût été mieux accueillie. Aux yeux du public elle avoit, dans le Menteur, un objet de comparaison trop défavorable.

ÉPITRE.

MONSIEUR,

Je vous avois bien dit que le Menteur ne seroit pas le dernier emprunt ou larcin que je ferois chez les Espagnols : en voici une suite qui est encore tirée du même original, et dont Lope a traité le sujet sous le titre de *Amar sine saber aquien*. Elle n'a pas été si heureuse au théâtre que l'autre, quoique plus remplie de beaux sentiments et de beaux vers. Ce n'est pas que j'en veuille accuser ni le défaut des acteurs, ni le mauvais jugement du peuple; la faute en est toute à moi, qui devois mieux prendre mes mesures, et choisir des sujets plus répondants au goût de mon auditoire. Si j'étois de ceux qui tiennent que la poésie a pour

but de profiter aussi-bien que de plaire, je tâcherois de vous persuader que celle-ci est beaucoup meilleure que l'autre, à cause que Dorante y paroît beaucoup plus honnête homme, et donne des exemples de vertu à suivre; au lieu qu'en l'autre il ne donne que des imperfections à éviter; mais pour moi qui tiens, avec Aristote et Horace, que notre art n'a pour but que le divertissement, j'avoue qu'il est ici bien moins à estimer qu'en la premiere comédie, puisqu'avec ses mauvaises habitudes il a perdu presque toutes ses graces, et qu'il semble avoir quitté la meilleure part de ses agréments lorsqu'il a voulu se corriger de ses défauts. Vous me direz que je suis bien injurieux au métier qui me fait connoître, d'en ravaler le but si bas que de le réduire à plaire au peuple, et que je suis bien hardi tout ensemble de prendre pour garants de mon opinion les deux maîtres dont ceux du parti contraire se fortifient. A cela je vous dirai que ceux-là même qui mettent si

haut le but de l'art sont injurieux à l'artisan, dont ils ravalent d'autant plus le mérite qu'ils pensent relever la dignité de sa profession; parceque, s'il est obligé de prendre soin de l'utile, il évite seulement une faute quand il s'en acquitte, et n'est digne d'aucune louange. C'est mon Horace qui me l'apprend:

Vitavi denique culpam,
Non laudem merui.

En effet, monsieur, vous ne loueriez pas beaucoup un homme pour avoir réduit un poëme dramatique dans l'unité de jour et de lieu, parceque les lois du théâtre le lui prescrivent, et que sans cela son ouvrage ne seroit qu'un monstre. Pour moi, j'estime extrêmement ceux qui mêlent l'utile au délectable, et d'autant plus qu'ils n'y sont pas obligés par les regles de la poésie : je suis bien aise de dire avec notre docteur :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Mais je dénie qu'ils faillent contre ces regles,

lorsqu'ils ne l'y mêlent pas, et les blâme seulement de ne s'être pas proposé un objet assez digne d'eux, ou, si vous me permettez de parler un peu chrétiennement, de n'avoir pas eu assez de charité pour prendre l'occasion de donner en passant quelque instruction à ceux qui les écoutent ou qui les lisent; mais pourvu qu'ils aient trouvé le moyen de plaire, ils sont quittes envers leur art; et s'ils pechent, ce n'est pas contre lui, c'est contre les bonnes mœurs, et contre leur auditoire. Pour vous faire voir le sentiment d'Horace là-dessus, je n'ai qu'à répéter ce que j'en ai déja pris; puisqu'il ne tient pas qu'on soit digne de louange quand on n'a fait que s'acquitter de ce qu'on doit, et qu'il en donne tant à celui qui joint l'utile à l'agréable, il est aisé de conclure qu'il tient que celui-là fait plus qu'il n'étoit obligé de faire. Quant à Aristote, je ne crois pas que ceux du parti contraire aient d'assez bons yeux pour trouver le mot d'utilité dans tout son art poétique: quand il recherche la cause de la poésie, il ne

l'attribue qu'au plaisir que les hommes reçoivent de l'imitation ; et, comparant l'une à l'autre les parties de la tragédie, il préfere la fable aux mœurs, seulement pour ce qu'elle contient tout ce qu'il y a d'agréable dans le poëme ; et c'est pour cela qu'il l'appelle l'ame de la tragédie. Cependant quand on y méle quelque utilité, ce doit être principalement dans cette partie qui regarde les mœurs, et que ce grand homme toutefois ne tient point du tout nécessaire, puisqu'il permet de la retrancher entièrement, et demeure d'accord qu'on peut faire une tragédie sans mœurs. Or, pour ne vous pas donner mauvaise impression à la comédie du Menteur, qui a donné lieu à cette suite, que vous pourriez juger être simplement faite pour plaire, et n'avoir pas ce noble mélange de l'utilité, d'autant qu'elle semble violer une autre maxime, qu'on veut tenir pour indubitable, touchant la récompense des bonnes actions, et la punition des mauvaises, il ne sera peut-être pas hors de propos que je vous dise

là-dessus ce que je pense. Il est certain que les actions de Dorante ne sont pas bonnes moralement, n'étant que fourbes et menteries; et néanmoins il obtient enfin ce qu'il souhaite, puisque la vraie Lucrece est en cette piece sa derniere inclination. Ainsi, si cette maxime est une véritable regle du théâtre, j'ai failli; et si c'est en ce point seul que consiste l'utilité de la poésie, je n'y en ai point mêlé. Pour le premier, je n'ai qu'à vous dire que cette regle imaginaire est entièrement contre la pratique des anciens; et, sans aller chercher des exemples parmi les Grecs, Séneque, qui en a tiré presque tous ses sujets, nous en fournira assez : Médée brave Jason après avoir brûlé le palais royal, fait périr le roi et sa fille, et tué ses enfants; dans la Troade, Ulysse précipite Astyanax, et Pyrrhus immole Polixene, tous deux impunément; dans Agamemnon il est assassiné par sa femme, et par son adultere qui s'empare de son trône, sans qu'on voie tomber de foudre

sur leurs têtes ; Atrée même, dans le Thyeste, triomphe de son misérable frere, après lui avoir fait manger ses enfants : et dans les comédies de Plaute et de Térence, que voyons-nous autre chose que de jeunes fous, qui, après avoir par quelque tromperie tiré de l'argent de leurs peres pour dépenser à la suite de leurs amours déréglées, sont enfin richement mariés; et des esclaves, qui, après avoir conduit toute l'intrigue, et servi de ministres à leurs débauches, obtiennent leur liberté pour récompense? Ce sont des exemples qui ne seroient non plus propres à imiter que les mauvaises finesses de notre Menteur. Vous me demanderez en quoi donc consiste cette utilité de la poésie, qui en doit être un des grands ornements, et qui releve si haut le mérite du poëte quand il en enrichit son ouvrage. J'en trouve deux à mon sens; l'une empruntée de la morale, l'autre qui lui est particuliere : celle-là se rencontre aux sentences et réflexions que l'on peut adroitement semer

presque par-tout; celle-ci en la naïve peinture des vices et des vertus. Pourvu qu'on les sache mettre en leur jour, et les faire connoître par leurs véritables caracteres, celles-ci se feront aimer, quoique malheureuses, et ceux-là se feront détester, quoique triomphants. Et comme le portrait d'une laide femme ne laisse pas d'être beau, et qu'il n'est pas besoin d'avertir que l'original n'en est pas aimable pour empêcher qu'on l'aime; il en est de même de notre peinture parlante; quand le crime est bien peint de ses couleurs, quand les imperfections sont bien figurées, il n'est pas besoin d'en faire voir un mauvais succès à la fin pour avertir qu'il ne les faut pas imiter : et je m'assure que toutes les fois que le Menteur a été représenté, bien qu'on l'ait vu sortir du théâtre pour aller épouser l'objet de ses derniers desirs, il n'y a eu personne qui se soit proposé son exemple pour acquérir une maîtresse, et qui n'ait pris toutes ses fourbes, quoiqu'heureuses, pour

des fripponneries d'écolier, dont il faut qu'on se corrige avec soin, si l'on veut passer pour honnête homme. Je vous dirois qu'il y a encore une autre utilité propre à la tragédie, qui est la purgation des passions; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler, puisque ce n'est qu'une comédie que je vous présente. Vous y pourrez rencontrer en quelques endroits ces deux sortes d'utilités dont je vous viens d'entretenir. Je voudrois que le peuple y eût trouvé autant d'agréable, afin que je vous pusse présenter quelque chose qui eût mieux atteint le but de l'art. Telle qu'elle est, je vous la donne, aussi-bien que la premiere, et demeure de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,

P. CORNEILLE.

ACTEURS.

DORANTE.

CLITON, valet de Dorante.

CLÉANDRE, gentilhomme de Lyon.

MÉLISSE, sœur de Cléandre.

PHILISTE, ami de Dorante, et amoureux de Mélisse.

LYSE, femme-de-chambre de Mélisse.

Un prévôt.

La scene est à Lyon.

Mes yeux, que vois-je ! Où fuis-je ! Etes vous des Flateurs ?

LA SUITE
DU MENTEUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

Dorante paroît écrivant dans une prison, et le geolier ouvrant la porte à Cliton, et le lui montrant.

CLITON.

Ah! monsieur, [illegible]

DORANTE.

[illegible] je te revoi!

CLITON.

Je vous trouve, monsieur, [illegible]

LA SUITE

DU MENTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

Dorante paroît écrivant dans une prison, et le geolier ouvrant la porte à Cliton, et le lui montrant.

CLITON.

Ah! monsieur, c'est donc vous?

DORANTE.

Cliton, je te revoi!

CLITON.

Je vous trouve, monsieur, dans la maison du roi!

Quel charme, quel désordre, ou quelle raillerie
Des prisons de Lyon fait votre hôtellerie?

DORANTE.

Tu le sauras tantôt. Mais qui t'amene ici?

CLITON.

Les soins de vous chercher.

DORANTE.

Tu prends trop de souci;
Et bien qu'après deux ans ton devoir s'en avise,
Ta rencontre me plaît, j'en aime la surprise;
Ce devoir, quoique tard, enfin s'est éveillé.

CLITON.

Et qui savoit, monsieur, où vous étiez allé?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur et qu'alégresse,
Qu'impatients desirs de posséder Lucrece;
L'argent étoit touché, les accords publiés,
Le festin commandé, les parents conviés,
Les violons choisis, ainsi que la journée:
Rien ne sembloit plus sûr qu'un si proche hyménée;
Et parmi ces apprêts, la nuit d'auparavant
Vous sûtes faire gille, et fendîtes le vent.
Comme il ne fut jamais d'éclipse plus obscure,
Chacun sur ce départ forma sa conjecture;
Tous s'entre-regardoient, étonnés, ébahis:
L'un disoit, « Il est jeune, il veut voir le pays»;
L'autre, « Il s'est allé battre, il a quelque querelle »;
L'autre d'une autre idée embrouilloit sa cervelle;
Et tel vous soupçonnoit de quelque guérison

D'un mal privilégié dont je tairai le nom.
Pour moi, j'écoutois tout, et mis dans mon caprice
Qu'on ne devinoit rien que par votre artifice.
Ainsi ce qui chez eux prenoit plus de crédit
M'étoit aussi suspect que si vous l'eussiez dit;
Et, tout simple et doucet, sans chercher de finesse,
Attendant le boiteux, je consolois Lucrece.

DORANTE.

Je l'aimois, je te jure; et, pour la posséder,
Mon amour mille fois voulut tout hasarder:
Mais quand j'eus bien pensé que j'allois à mon âge
Au sortir de Poitiers entrer au mariage,
Que j'eus considéré ces chaînes de plus près,
Son visage à ce prix n'eut plus pour moi d'attraits:
L'horreur d'un tel lien m'en fit de la maîtresse;
Je crus qu'il falloit mieux employer ma jeunesse,
Et que, quelques appas qui pussent me ravir,
C'étoit mal en user que sitôt m'asservir.
Je combats toutefois: mais le temps qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance;
Et la tentation de tant d'argent touché
M'acheve de pousser où j'étois trop penché.
Que l'argent est commode à faire une folie!
L'argent me fait résoudre à courir l'Italie:
Je pars de nuit en poste, et d'un soin diligent
Je quitte la maîtresse, et j'emporte l'argent.
Mais, dis-moi, que fit-elle? et que dit lors son pere?
Le mien, ou je me trompe, étoit fort en colere?

CLITON.

D'abord de part et d'autre on vous attend sans bruit;
Un jour se passe, deux, trois, quatre, cinq, six, huit;
Enfin, n'espérant plus, on éclate, on foudroie:
Lucrece par dépit témoigne de la joie,
Chante, danse, discourt, rit; mais sur mon honneur
Elle enrageoit, monsieur, dans l'ame, et de bon cœur.
Ce grand bruit s'accommode, et, pour plâtrer l'affaire,
La pauvre délaissée épouse votre pere,
Et, rongeant dans son cœur son déplaisir secret,
D'un visage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée,
Il n'est à son avis que d'être mariée;
Et comme en un naufrage on se prend où l'on peut,
En fille obéissante elle veut ce qu'on veut.
Voilà donc le bon-homme enfin à sa seconde,
C'est-à-dire qu'il prend la poste à l'autre monde;
Un peu moins de deux mois le met dans le cercueil.

DORANTE.

J'ai su sa mort à Rome, où j'en ai pris le deuil.

CLITON.

Elle a laissé chez vous un diable de ménage:
Ville prise d'assaut n'est pas mieux au pillage;
La veuve et les cousins, chacun y fait pour soi,
Comme fait un traitant pour les deniers du roi;
Où qu'ils jettent la main, ils font rafles entieres;
Ils ne pardonnent pas même au plomb des gouttieres;
Et ce sera beaucoup si vous trouvez chez vous,

Quand vous y rentrerez, deux gonds, et quatre clous.
J'apprends qu'on vous a vu cependant à Florence.
Pour vous donner avis je pars en diligence;
Et je suis étonné qu'en entrant dans Lyon
Je vois courir du peuple avec émotion;
Je veux voir ce que c'est; et je vois, ce me semble,
Pousser dans la prison quelqu'un qui vous ressemble;
On m'y permet l'entrée; et, vous trouvant ici,
Je trouve en même temps mon voyage accourci.
Voilà mon aventure; apprenez-moi la vôtre.

DORANTE.

La mienne est bien étrange, on me prend pour un autre.

CLITON.

J'eusse osé le gager. Est-ce meurtre, ou larcin?

DORANTE.

Suis-je fait en voleur, ou bien en assassin?
Traître, en ai-je l'habit, ou la mine, ou la taille?

CLITON.

Connoît-on à l'habit aujourd'hui la canaille?
Et n'est-il point, monsieur, à Paris de filous,
Et de taille et de mine aussi bonnes que vous?

DORANTE.

Tu dis vrai, mais écoute. Après une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque belle,
J'eus avis que ma vie y couroit du danger:
Ainsi donc sans trompette il fallut déloger.
Je pars seul et de nuit, et prends ma route en France,
Où, sitôt que je suis en pays d'assurance,

Comme d'avoir couru je me sens un peu las,
J'abandonne la poste, et viens au petit pas.
Approchant de Lyon je vois dans la campagne...

CLITON, *bas.*

N'aurons-nous point ici de guerres d'Allemagne?

DORANTE.

Que dis-tu?

CLITON.

Rien, monsieur, je gronde entre mes dents
Du malheur qui suivra ces rares incidents;
J'en ai l'ame déja toute préoccupée.

DORANTE.

Donc à deux cavaliers je vois tirer l'épée;
Et, pour en empêcher l'évènement fatal,
Je cours la mienne au poing, et descends de cheval.
L'un et l'autre, voyant à quoi je me prépare,
Se hâtent d'achever avant qu'on les sépare,
Pressent sans perdre temps, si bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un alonge il blesse l'autre à mort.
Je me jette au blessé, je l'embrasse, et j'essaie
Pour arrêter son sang de lui bander sa plaie;
L'autre, sans perdre temps en cet évènement,
Saute sur mon cheval, le presse vivement,
Disparoît, et mettant à couvert le coupable,
Me laisse auprès du mort faire le charitable.
Ce fut en cet état, les doigts de sang souillés,
Qu'au bruit de ce duel trois sergents éveillés,
Tout gonflés de l'espoir d'une bonne lipée,

Me découvrirent seul, et la main à l'épée.
Lors, suivant du métier le serment solennel,
Mon argent fut pour eux le premier criminel,
Et, s'en étant saisis aux premieres approches,
Ces messieurs pour prison lui donnerent leurs poches;
Et moi, non sans couleur, encor qu'injustement,
Je fus conduit par eux en cet appartement.
Qui te fait ainsi rire, et qu'est-ce que tu penses?

CLITON.

Je trouve ici, monsieur, beaucoup de circonstances:
Vous en avez sans doute un trésor infini;
Votre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourni;
Et le cheval sur-tout vaut en cette rencontre
Le pistolet ensemble, et l'épée, et la montre.

DORANTE.

Je me suis bien défait de ces traits d'écolier
Dont l'usage autrefois m'étoit si familier;
Et maintenant, Cliton, je vis en honnête homme.

CLITON.

Vous êtes amendé du voyage de Rome;
Et votre ame en ce lieu, réduite au repentir,
Fait mentir le proverbe en cessant de mentir.
Ah! j'aurois plutôt cru...

DORANTE.

Le temps m'a fait connoître
Quelle indignité c'est, et quel mal en peut naître.

CLITON.

Quoi? ce duel, ces coups si justement portés,

Ce cheval, ces sergents...

DORANTE.

Autant de vérités.

CLITON.

J'en suis fâché pour vous, monsieur, et sur-tout d'une
Que je ne compte pas à petite infortune:
Vous êtes prisonnier, et n'avez point d'argent;
Vous serez criminel.

DORANTE.

Je suis trop innocent.

CLITON.

Ah! monsieur, sans argent est-il de l'innocence?

DORANTE.

Fort peu; mais dans ces murs Philiste a pris naissance
Et comme il est parent des premiers magistrats,
Soit d'argent, soit d'amis, nous n'en manquerons pas.
J'ai su qu'il est en ville, et lui venois d'écrire
Lorsqu'ici le concierge est venu t'introduire.
Va lui porter ma lettre.

CLITON.

Avec un tel secours
Vous serez innocent avant qu'il soit deux jours.
Mais je ne comprends rien à ces nouveaux mysteres:
Les filles doivent être ici fort volontaires;
Jusque dans la prison elles cherchent les gens.

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

CLITON, *à Lyse.*

Il ne fait que sortir des mains de trois sergents;
Je t'en veux avertir : un fol espoir te trouble;
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le double.

LYSE.

J'en apporte pour lui.

CLITON.

Pour lui! tu m'as dupé;
Et je doute sans toi si nous aurions soupé.

LYSE, *montrant une bourse.*

Avec ce passe-port suis-je la bien venue?

CLITON.

Tu nous vas à tous deux donner dedans la vue.

LYSE.

Ai-je bien pris mon temps?

CLITON.

Le mieux qu'il se pouvoit.
C'est une honnête fille, et Dieu nous la devoit.
Monsieur, écoutez-la.

DORANTE.

Que veut-elle?

LYSE.

Une dame

Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flamme.

DORANTE.

Une dame?

CLITON.

Lisez sans faire de façons:
Dieu nous aime, monsieur, comme nous sommes bon!
Et ce n'est pas là tout, l'amour ouvre son coffre,
Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

DORANTE *lit.*

« Au bruit du monde qui vous conduisoit pri-
« sonnier j'ai mis les yeux à la fenêtre, et vous
« ai trouvé de si bonne mine, que mon cœur est
« allé dans la même prison que vous, et n'en veut
« point sortir tant que vous y serez. Je ferai mon
« possible pour vous en tirer au plutôt. Cependant
« obligez-moi de vous servir de ces cent pistoles
« que je vous envoie; vous en pouvez avoir be-
« soin en l'état où vous êtes, et il m'en demeure
« assez d'autres à votre service. »

Cette lettre est sans nom.

CLITON.

(*à Lyse.*) Les mots en sont françois
Dis-moi, sont-ce louis, ou pistoles de poids?

DORANTE.

Tais-toi.

LYSE, *à Dorante.*

Pour ma maîtresse il est de conséquence
De vous taire deux jours son nom et sa naissance;

Ce secret trop tôt su peut la perdre d'honneur.

DORANTE.

Je serai cependant aveugle en mon bonheur,
Et d'un si grand bienfait j'ignorerai la source?

CLITON, *à Dorante.*

Curiosité bas, prenons toujours la bourse.
Souvent c'est perdre tout que vouloir tout savoir.

LYSE, *à Dorante.*

Puis-je la lui donner?

CLITON, *à Lyse.*

Donne, j'ai tout pouvoir,
Quand même ce seroit le trésor de Venise.

DORANTE.

Tout beau, tout beau, Cliton, il nous faut...

CLITON.

Lâcher prise?
Quoi! c'est ainsi, monsieur...?

DORANTE.

Parleras-tu toujours?

CLITON.

Et voulez-vous du ciel renvoyer le secours?

DORANTE.

Accepter de l'argent porte en soi quelque honte.

CLITON.

Je m'en charge pour vous, et la prends pour mon compte.

DORANTE, *à Lyse.*

Écoute un mot.

CLITON, *à part.*

Je tremble, il va la refuser.

DORANTE.

Ta maîtresse m'oblige.

CLITON.

Il en veut mieux user.

Oyons.

DORANTE.

Sa courtoisie est extrême et m'étonne:
Mais...

CLITON.

Le diable de mais!

DORANTE.

Mais qu'elle me pardonne.

CLITON, *à part.*

Je me meurs, je suis mort.

DORANTE.

Si j'en change l'effet,
Et reçois comme un prêt le don qu'elle me fait.

CLITON.

Je suis ressuscité; prêt, ou don, ne m'importe.

DORANTE, *à Cliton.*

(*à Lyse.*)

Prends. Je le lui rendrai même avant que je sorte.

CLITON, *à Lyse.*

Écoute un mot: tu peux t'en aller à l'instant,
Et revenir demain avec encore autant.
Et vous, monsieur, songez à changer de demeure:
Vous serez innocent avant qu'il soit une heure.

DORANTE, *à Cliton.*

(*à Lyse.*)

Ne me romps plus la tête; et toi, tarde un moment;
J'écris à ta maîtresse un mot de compliment.

(*Dorante va écrire sur la table.*)

CLITON.

Dirons-nous cependant deux mots de guerre ensemble?

LYSE.

Disons.

CLITON.

Contemple-moi.

LYSE.

Toi?

CLITON.

Oui, moi. Que t'en semble?
Dis.

LYSE.

Que tout verd et rouge, ainsi qu'un perroquet,
Tu n'es que bien en cage, et n'as que du caquet.

CLITON.

Tu ris. Cette action, qu'est-elle?

LYSE.

Ridicule.

CLITON.

Et cette main?

LYSE.

De taille à bien ferrer la mule.

CLITON.

Cette jambe, ce pied?

LYSE.

Si tu sors des prisons,
Dignes de t'installer aux petites-maisons.

CLITON.

Ce front?

LYSE.

Est un peu creux.

CLITON.

Cette tête?

LYSE.

Un peu folle..

CLITON.

Ce ton de voix enfin avec cette parole?

LYSE.

Ah! c'est là que mes sens demeurent étonnés;
Le ton de voix est rare aussi-bien que le nez.

CLITON.

Je meure, ton humeur me semble si jolie,
Que tu me vas résoudre à faire une folie.
Touche; je veux t'aimer, tu seras mon souci:
Nos maîtres font l'amour, nous le ferons aussi.
J'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire;
Je coucherai de feux, de sanglots, de martyre;
Je te dirai, «Je meurs, je suis dans les abois,
« Je brûle...»

LYSE.

Et tout cela de ce beau ton de voix?
Ah! si tu m'entreprends deux jours de cette sorte,
Mon cœur est déconfit, et je me tiens pour morte;
Si tu me veux en vie, affoiblis ces attraits,
Et retiens pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON.

Tu sais même charmer alors que tu te moques.
Gouverne doucement l'ame que tu m'escroques.
On a traité mon maître avec moins de rigueur;
On n'a pris que sa bourse, et tu prends jusqu'au cœur.

LYSE.

Il est riche ton maître?

CLITON.

Assez.

LYSE.

Et gentilhomme?

CLITON.

Il le dit.

LYSE.

Il demeure?

CLITON.

A Paris.

LYSE.

Et se nomme?

DORANTE, *fouillant dans la bourse.*

Porte-lui cette lettre, et reçois...

CLITON, *lui retenant le bras.*

Sans compter?

DORANTE.

Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.

CLITON.

Elle n'en prendra pas, monsieur, je vous proteste.

LYSE.

Celle qui vous l'envoie en a pour moi de reste.

CLITON.

Je vous le disois bien, elle a le cœur trop bon.

LYSE.

Lui pourrai-je, monsieur, apprendre votre nom?

DORANTE.

Il est dans mon billet. Mais prends, je t'en conjure.

CLITON.

Vous faut-il dire encor que c'est lui faire injure?

LYSE.

Vous perdez temps, monsieur; je sais trop mon devoir.
Adieu : dans peu de temps je viendrai vous revoir;
Et porte tant de joie à celle qui vous aime,
Qu'elle rapportera la réponse elle-même.

CLITON.

Adieu, belle railleuse.

LYSE.

Adieu, cher babillard.

SCENE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Cette fille est jolie; elle a l'esprit gaillard.

CLITON.

J'en estime l'humeur, j'en aime le visage;
Mais plus que tous les deux j'adore son message.

DORANTE.

C'est celle dont il vient qu'il en faut estimer;
C'est elle qui me charme, et que je veux aimer.

CLITON.

Quoi! vous voulez, monsieur, aimer cette inconnue?

DORANTE.

Oui, je la veux aimer, Cliton.

CLITON.

Sans l'avoir vue?

DORANTE.

Un si rare bienfait en un besoin pressant
S'empare puissamment d'un cœur reconnoissant;
Et comme de soi-même il marque un grand mérite,
Dessous cette couleur il parle, il sollicite,
Peint l'objet aussi beau qu'on le voit généreux;
Et, si l'on n'est ingrat, il faut être amouréux.

CLITON.

Votre amour va toujours d'un étrange caprice:
Dès l'abord autrefois vous aimâtes Clarice;

Celle-ci, sans la voir: mais, monsieur, votre nom,
Lui deviez-vous l'apprendre, et sitôt?

DORANTE.

Pourquoi non?
J'ai cru le devoir faire, et l'ai fait avec joie.

CLITON.

Il est plus décrié que la fausse monnoie.

DORANTE.

Mon nom?

CLITON.

Oui: dans Paris, en langage commun,
Dorante et le Menteur à présent ce n'est qu'un;
Et vous y possédez ce haut degré de gloire
Qu'en une comédie on a mis votre histoire.

DORANTE.

En une comédie?

CLITON.

Et si naïvement,
Que j'ai cru, la voyant, voir un enchantement.
On y voit un Dorante avec votre visage;
On le prendroit pour vous; il a votre air, votre âge,
Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,
Et paroît, comme vous, adroit au dernier point.
Comme à l'évènement j'ai part à la peinture;
Après votre portrait on produit ma figure.
Le héros de la farce, un certain Jodelet,
Fait marcher après vous votre digne valet;
Il a jusqu'à mon nez, et jusqu'à ma parole,

Et nous avons tous deux appris en même école:
C'est l'original même, il vaut ce que je vaux;
Si quelque autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux;
Et tout autre que lui dans cette comédie
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.
Pour Clarice et Lucrece, elles en ont quelque air:
Philiste avec Alcippe y vient vous accorder.
Votre feu pere même est joué sous le masque.

DORANTE.

Cette piece doit être et plaisante et fantasque.
Mais son nom?

CLITON.

Votre nom de guerre, LE MENTEUR.

DORANTE.

Les vers en sont-ils bons? fait-on cas de l'auteur?

CLITON.

La piece a réussi, quoique foible de style;
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville,
De sorte qu'aujourd'hui presque en tous les quartiers
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.
Et pour moi, c'est bien pis, je n'ose plus paroître:
Ce maraud de farceur m'a fait si bien connoître,
Que les petits enfants, sitôt qu'on m'apperçoit,
Me courent dans la rue, et me montrent au doigt;
Et chacun rit de voir les courtauds de boutique,
Grossissant à l'envi leur chienne de musique,
Se rompre le gosier, dans cette belle humeur,
A crier après moi, LE VALET DU MENTEUR!

Vous en riez vous-même!

DORANTE.

Il faut bien que j'en rie.

CLITON.

Je n'y trouve que rire, et cela vous décrie,
Mais si bien, qu'à présent, voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la fille d'un huissier,
Pas celle d'un recors, pas d'un cabaret même.

DORANTE.

Il faut donc avancer près de celle qui m'aime.
Comme Paris est loin, si je ne suis déçu,
Nous pourrons réussir avant qu'elle ait rien su.
Mais quelqu'un vient à nous, et j'entends du murmure.

SCENE IV.

CLÉANDRE, DORANTE, CLITON,
LE PRÉVÔT.

CLÉANDRE, *au prévôt.*

Ah! je suis innocent; vous me faites injure.

LE PRÉVÔT, *à Cléandre.*

Si vous l'êtes, monsieur, ne craignez aucun mal;
Mais comme enfin le mort étoit votre rival,
Et que le prisonnier proteste d'innocence,
Je dois sur ce soupçon vous mettre en sa présence.

CLÉANDRE, *au prévôt.*

Et si pour s'affranchir il ose me charger?

LE PRÉVÔT, *à Cléandre.*

La justice entre vous en saura bien juger.
Souffrez paisiblement que l'ordre s'exécute.

(*à Dorante.*)

Vous avez vu, monsieur, le coup qu'on vous impute;
Voyez ce cavalier, en seroit-il l'auteur?

CLÉANDRE, *bas.*

Il va me reconnoître. Ah Dieu! je meurs de peur.

DORANTE, *au prévôt.*

Souffrez que j'examine à loisir son visage.

(*bas.*)

C'est lui, mais il n'a fait qu'en homme de courage;
Ce seroit lâcheté, quoi qu'il puisse arriver,
De perdre un si grand cœur quand je puis le sauver:
Ne le découvrons point.

CLÉANDRE, *bas.*

Il me connoît, je tremble.

DORANTE, *au prévôt.*

Ce cavalier, monsieur, n'a rien qui lui ressemble;
L'autre est de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le visage plus rond,
Et je le connois moins, tant plus je le contemple.

CLÉANDRE, *bas.*

O générosité qui n'eut jamais d'exemple!

DORANTE.

L'habit même est tout autre.

LE PRÉVÔT.

Enfin ce n'est pas lui?

DORANTE.

Non, il n'a point de part au duel d'aujourd'hui.

LE PRÉVÔT, *à Cléandre.*

Je suis ravi, monsieur, de voir votre innocence
Assurée à présent par sa reconnoissance;
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir:
Excusez la rigueur qu'a voulu mon devoir.
Adieu.

CLÉANDRE, *au prévôt.*

Vous avez fait le dû de votre office.

SCENE V.

DORANTE, CLÉANDRE, CLITON.

DORANTE, *à Cléandre.*

Mon cavalier, pour vous je me fais injustice;
Je vous tiens pour brave homme, et vous reconnois bi
Faites votre devoir comme j'ai fait le mien.

CLÉANDRE.

Monsieur...

DORANTE.

Point de réplique, on pourroit nous ente

CLÉANDRE.

Sachez donc seulement qu'on m'appelle Cléandre,
Que je sais mon devoir, que j'en prendrai souci,
Et que je périrai pour vous tirer d'ici.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

N'est-il pas vrai, Cliton, que c'eût été dommage
De livrer au malheur ce généreux courage?
J'avois entre mes mains et sa vie et sa mort,
Et je me viens de voir arbitre de son sort.

CLITON.

Quoi! c'est là donc, monsieur...?

DORANTE.

Oui, c'est là le coupable.

CLITON.

L'homme à votre cheval?

DORANTE.

Rien n'est si véritable.

CLITON.

Je ne sais où j'en suis, et deviens tout confus.
Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus?

DORANTE.

J'ai vu sur son visage un noble caractere,
Qui, me parlant pour lui, m'a forcé de me taire,
Et d'une voix connue entre les gens de cœur
M'a dit qu'en le perdant je me perdois d'honneur.

J'ai cru devoir mentir pour sauver un brave homme.

CLITON.

Et c'est ainsi, monsieur, que l'on s'amende à Rome?
Je me tiens au proverbe; oui, courez, voyagez,
Je veux être guenon si jamais vous changez:
Vous mentirez toujours, monsieur, sur ma parole.
Croyez-moi que Poitiers est une bonne école;
Pour le bien du public je veux le publier;
Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.

DORANTE.

Je ne mens plus, Cliton, je t'en donne assurance;
Mais en un tel sujet l'occasion dispense.

CLITON.

Vous en prendrez autant comme vous en verrez.
Menteur vous voulez vivre, et menteur vous mourrez;
Et l'on dira de vous pour oraison funebre:
« C'étoit en menterie un auteur très célebre,
« Qui sut y raffiner de si digne façon,
« Qu'aux maîtres du métier il en eût fait leçon;
« Et qui tant qu'il vécut, sans craindre aucune risque*
« Aux plus forts d'après lui put donner quinze et bisq**

DORANTE.

Je n'ai plus qu'à mourir, mon épitaphe est fait,

* *Aucune risque* seroit un solécisme aujourd'hui: *risque* est masculin.

** *Epitaphe*, au contraire, est du genre féminin.

Et tu m'érigeras en cavalier parfait:
Tu ferois violence à l'humeur la plus triste.
Mais, sans plus badiner, va-t'en chercher Philiste;
Donne-lui cette lettre; et moi, sans plus mentir,
Avec les prisonniers j'irai me divertir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉLISSE, LYSE.

MÉLISSE, *tenant une lettre ouverte dans sa main.*

Certes il écrit bien, sa lettre est excellente.

LYSE.

Madame, sa personne est encor plus galante:
Tout est charmant en lui, sa grace, son maintien...

MÉLISSE.

Il semble que déja tu lui veuilles du bien.

LYSE.

J'en trouve, à dire vrai, la rencontre si belle,
Que je voudrois l'aimer si j'étois demoiselle.
Il est riche, et de plus il demeure à Paris,
Où des dames, dit-on, est le vrai paradis;
Et, ce qui vaut bien mieux que toutes ces richesses,
Les maris y sont bons, et les femmes maîtresses:
Je vous le dis encor, je m'y passerois bien;
Et si j'étois son fait, il seroit fort le mien.

MÉLISSE.

Tu n'es pas dégoûtée. Enfin, Lyse, sans rire,

C'est un homme bien fait?

LYSE.

Plus que je ne puis dire.

MÉLISSE.

A sa lettre il paroît qu'il a beaucoup d'esprit;
Mais, dis-moi, parle-t-il aussi bien qu'il écrit?

LYSE.

Pour lui faire en discours montrer son éloquence
Il lui faudroit des gens de plus de conséquence;
C'est à vous d'éprouver ce que vous demandez.

MÉLISSE.

Et que croit-il de moi?

LYSE.

Ce que vous lui mandez;
Que vous l'avez tantôt vu par votre fenêtre,
Que vous l'aimez déja.

MÉLISSE.

Cela pourroit bien être.

LYSE.

Sans l'avoir jamais vu?

MÉLISSE.

J'écris bien sans le voir.

LYSE.

Mais vous suivez d'un frere un absolu pouvoir,
Qui, vous ayant conté par quel bonheur étrange
Il s'est mis à couvert de la mort de Florange,
Se sert de cette feinte, en cachant votre nom,
Pour lui donner secours dedans cette prison.

L'y voyant en sa place, il fait ce qu'il doit faire.

MÉLISSE.

Je n'écrivois tantôt qu'à dessein de lui plaire.
Mais, Lyse, maintenant j'ai pitié de l'ennui
D'un homme si bien fait qui souffre pour autrui;
Et, par quelques motifs que je vienne d'écrire,
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire.
La lettre est de ma main, elle parle d'amour:
S'il ne sait qui je suis, il peut l'apprendre un jour.
Un tel gage m'oblige à lui tenir parole:
Ce qu'on met par écrit passe une amour frivole.
Puisqu'il a du mérite, on ne m'en peut blâmer;
Et je lui dois mon cœur, s'il daigne l'estimer.
Je m'en forme en idée une image si rare,
Qu'elle pourroit gagner l'ame la plus barbare;
L'amour en est le peintre, et ton rapport flatteur
En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.

LYSE.

Tout comme vous l'aimez vous verrez qu'il vous aime:
Si vous vous engagez, il s'engage de même,
Et se forme de vous un tableau si parfait,
Que c'est lettre pour lettre, et portrait pour portrait.
Il faut que votre amour plaisamment s'entretienne;
Il sera votre idée, et vous serez la sienne.
L'alliance est mignarde; et cette nouveauté,
Sur-tout dans une lettre, aura grande beauté,
Quand vous y souscrirez pour Dorante ou Mélisse,
« Votre très humble idée à vous rendre service. »

Vous vous moquez, madame; et, loin d'y consentir,
Vous n'en parlez ainsi que pour vous divertir.

MÉLISSE.

Je ne me moque point.

LYSE.

Et que fera, madame,
Cet autre cavalier dont vous possédez l'ame,
Votre amant?

MÉLISSE.

Qui?

LYSE.

Philiste.

MÉLISSE.

Ah! ne présume pas
Que son cœur soit sensible au peu que j'ai d'appas;
Il fait mine d'aimer, mais sa galanterie
N'est qu'un amusement, et qu'une raillerie.

LYSE.

Il est riche, et parent des premiers de Lyon.

MÉLISSE.

Et c'est ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'est comme par surprise;
Dans ses civilités on diroit qu'il méprise,
Qu'un seul mot de sa bouche est un rare bonheur,
Et qu'un de ses regards est un excès d'honneur.
L'amour même d'un roi me seroit importune,
S'il falloit la tenir à si haute fortune.
La sienne est un trésor qu'il fait bien d'épargner;

L'avantage est trop grand, j'y pourrois trop gagner.
Il n'entre point chez nous; et, quand il me rencontre,
Il semble qu'avec peine à mes yeux il se montre,
Et prend l'occasion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaisser sa grandeur.

LYSE.

Peut-être il est timide, et n'ose davantage.

MÉLISSE.

S'il craint, c'est que l'amour trop avant ne l'engage.
Il voit souvent mon frere, et ne parle de rien.

LYSE.

Mais vous le recevez, ce me semble, assez bien.

MÉLISSE.

Comme je ne suis pas en amour des plus fines,
Faute d'autre j'en souffre, et je lui rends ses mines;
Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs,
Et ne dois plus souffrir qu'avec cette grimace
D'un véritable amant il occupe la place.

LYSE.

Je l'ai vu pour vous voir faire beaucoup de tours.

MÉLISSE.

Qui l'empêche d'entrer, et me voir tous les jours?
Cette façon d'agir est-elle plus polie?
Croit-il...?

LYSE.

Les amoureux ont chacun leur folie:
La sienne est de vous voir avec tant de respect,

Qu'il passe pour superbe, et vous devient suspect;
Et la vôtre, un dégoût de cette retenue,
Qui vous fait mépriser la personne connue,
Pour donner votre estime, et chercher avec soin
L'amour d'un inconnu, parcequ'il est de loin.

SCENE II.

CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE.

CLÉANDRE.

Envers ce prisonnier as-tu fait cette feinte,
Ma sœur?

MÉLISSE.

Sans me connoître, il me croit l'ame atteinte;
Que je l'ai vu conduire en ce triste séjour;
Que ma lettre et l'argent sont des effets d'amour;
Et Lyse, qui l'a vu, m'en dit tant de merveilles,
Qu'elle fait presque entrer l'amour par les oreilles.

CLÉANDRE.

Ah! si tu savois tout!

MÉLISSE.

Elle ne laisse rien;
Elle en vante l'esprit, la taille, le maintien,
Le visage attrayant, et la façon modeste.

CLÉANDRE.

Ah, que c'est peu de chose au prix de ce qui reste!

MÉLISSE.

Qe reste-t-il à dire? Un courage invaincu?

CLÉANDRE.

C'est le plus généreux qui jamais ait vécu;
C'est le cœur le plus noble, et l'ame la plus haute...

MÉLISSE.

Quoi! vous voulez, mon frere, ajouter à sa faute,
Percer avec ces traits un cœur qu'elle a blessé,
Et vous-même achever ce qu'elle a commencé?

CLÉANDRE.

Ma sœur, à peine sais-je encor comme il se nomme,
Et je sais qu'on n'a vu jamais plus honnête homme,
Et que ton frere enfin périroit aujourd'hui
Si nous avions affaire à tout autre qu'à lui.
Quoique notre partie ait été si secrete
Que j'en dusse espérer une sûre retraite,
Et que Florange et moi, comme je t'ai conté,
Afin que ce duel ne pût être éventé,
Sans prendre de seconds, l'eussions faite de sorte
Que chacun pour sortir choisît diverse porte,
Que nous n'eussions ensemble été vus de huit jours,
Que presque tout le monde ignorât nos amours,
Et que l'occasion me fût si favorable
Que je vis l'innocent saisi pour le coupable;
Je crois te l'avoir dit, qu'il nous vint séparer,
Et que sur son cheval je sus me retirer.
Comme je me montrois, afin que ma présence
Donnât lieu d'en juger une entiere innocence,
Sur un bruit épandu que le défunt et moi
D'une même beauté nous adorions la loi,

Un prévôt soupçonneux me saisit dans la rue,
Me mene au prisonnier, et m'expose à sa vue.
Juge quel trouble j'eus de me voir en ces lieux:
Ce cavalier me voit, m'examine des yeux,
Me reconnoît, je tremble encore à te le dire;
Mais apprends sa vertu, chere sœur, et l'admire.
Ce grand cœur, se voyant mon destin en la main,
Devient pour me sauver à soi-même inhumain;
Lui qui souffre pour moi sait mon crime et le nie,
Dit que ce qu'on m'impute est une calomnie,
Dépeint le criminel de toute autre façon,
Oblige le prévôt à sortir sans soupçon,
Me promet amitié, m'assure de se taire.
Voilà ce qu'il a fait; vois ce que je dois faire.

MÉLISSE.

L'aimer, le secourir, et tous deux avouer
Qu'une telle vertu ne se peut trop louer.

CLÉANDRE.

Si je l'ai plaint tantôt de souffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma sœur, étoit bien légitime:
Mais ce n'est plus pitié, c'est obligation,
Et le devoir succede à la compassion.
Nos plus puissants secours ne sont qu'ingratitude;
Mets à les redoubler ton soin et ton étude;
Sous ce même prétexte et ces déguisements
Ajoute à ton argent perles et diamants;
Qu'il ne manque de rien: et pour sa délivrance
Je vais de mes amis faire agir la puissance.

Que si tous leurs efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'acquitter vers lui j'irai me déclarer.
Adieu. De ton côté prends souci de me plaire,
Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frere.

MÉLISSE.

Je vous obéirai très ponctuellement.

SCENE III.

MÉLISSE, LYSE.

LYSE.

Vous pouviez dire encor, très volontairement;
Et la faveur du ciel vous a bien conservée,
Si ces derniers discours ne vous ont achevée.
Le parti de Philiste à de quoi s'appuyer;
Je n'en suis plus, madame; il n'est bon qu'à noyer;
Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Je puis vers la prison apprendre une courante?

MÉLISSE.

Oui, tu peux te résoudre encore à te crotter.

LYSE.

Quels de vos diamants me faut-il lui porter?

MÉLISSE.

Mon frere va trop vîte; et sa chaleur l'emporte
Jusqu'à connoître mal des gens de cette sorte.
Aussi, comme son but est différent du mien,
Je dois prendre un chemin fort éloigné du sien.

Il est reconnoissant, et je suis amoureuse;
Il a peur d'être ingrat, et je veux être heureuse.
A force de présents il se croit acquitter;
Mais le redoublement ne fait que rebuter.
Si le premier oblige un homme de mérite,
Le second l'importune, et le reste l'irrite,
Et, passé le besoin, quoi qu'on lui puisse offrir,
C'est un accablement qu'il ne sauroit souffrir.
L'amour est libéral, mais c'est avec adresse:
Le prix de ses présents est en leur gentillesse;
Et celui qu'à Dorante exprès tu vas porter,
Je veux qu'il le dérobe au lieu de l'accepter.
Écoute une pratique assez ingénieuse.

LYSE.

Elle doit être belle, et fort mystérieuse.

MÉLISSE.

Au lieu des diamants, dont tu viens de parler,
Avec quelques douceurs il faut le régaler,
Entrer sous ce prétexte, et trouver quelque voie
Par où, sans que j'y sois, tu fasses qu'il me voie:
Porte-lui mon portrait, et comme sans dessein
Fais qu'il puisse aisément le surprendre en ton sein;
Feins lors pour le ravoir un déplaisir extrême:
S'il le rend, c'en est fait; s'il le retient, il m'aime.

LYSE.

A vous dire le vrai, vous en savez beaucoup.

MÉLISSE.

L'amour est un grand maître, il instruit tout d'un coup.

LYSE.

Il vient de vous donner de belles tablatures.

MÉLISSE.

Viens quérir mon portrait avec des confitures:
Comme pourra Dorante en user bien ou mal,
Nous résoudrons après touchant l'original.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON,
dans la prison.

DORANTE.

Voilà, mon cher ami, la véritable histoire
D'une aventure étrange et difficile à croire;
Mais puisque je vous vois, mon sort est assez doux.

PHILISTE.

L'aventure est étrange et bien digne de vous;
Et, si je n'en voyois la fin trop véritable,
J'aurois bien de la peine à la trouver croyable:
Vous me seriez suspect, si vous étiez ailleurs.

CLITON.

Ayez pour lui, monsieur, des sentiments meilleurs:
Il s'est bien converti dans un si long voyage;
C'est tout un autre esprit sous le même visage;
Et tout ce qu'il débite est pure vérité,
S'il ne ment quelquefois par générosité.
C'est le même qui prit Clarice pour Lucrece,
Qui fit jaloux Alcippe avec sa noble adresse;

Et, malgré tout cela, le même toutefois,
Depuis qu'il est ici, n'a menti qu'une fois.

PHILISTE.

En voudrois-tu jurer?

CLITON.

Oui, monsieur, et j'en jure
Par le dieu des menteurs dont il est créature;
Et, s'il vous faut encore un serment plus nouveau,
Par l'hymen de Poitiers et le festin sur l'eau.

PHILISTE.

Laissant là ce badin, ami, je vous confesse
Qu'il me souvient toujours de vos traits de jeunesse;
Cent fois en cette ville aux meilleures maisons
J'en ai fait un bon conte en déguisant les noms;
J'en ai ri de bon cœur, et j'en ai bien fait rire;
Et, quoi que maintenant je vous entende dire,
Ma mémoire toujours me les vient présenter,
Et m'en fait un rapport qui m'invite à douter.

DORANTE.

Formez en ma faveur de plus saines pensées;
Ces petites humeurs sont aussitôt passées;
Et l'air du monde change en bonnes qualités
Ces teintures qu'on prend aux universités.

PHILISTE.

Dès-lors, à cela près, vous étiez en estime
D'avoir une ame noble, et grande, et magnanime.

CLITON.

Je le disois dès-lors; sans cette qualité,

Vous n'eussiez pu jamais le payer de bonté.

DORANTE.

Ne te tairas-tu point?

CLITON.

Dis-je rien qu'il ne sache?
Et fais-je à votre nom quelque nouvelle tache?
N'étoit-il pas, monsieur, avec Alcippe et vous
Quand ce festin en l'air le rendit si jaloux?
Lui qui fut le témoin du conte que vous fîtes,
Lui qui vous sépara lorsque vous vous battîtes,
Ne sait-il pas encor les plus rusés détours
Dont votre esprit adroit bricola vos amours?

PHILISTE.

Ami, ce flux de langue est trop grand pour se taire;
Mais, sans plus l'écouter, parlons de votre affaire.
Elle me semble aisée; et j'ose me vanter
Qu'assez facilement je pourrai l'emporter:
Ceux dont elle dépend sont de ma connoissance,
Et même à la plupart je touche de naissance.
Le mort étoit d'ailleurs fort peu considéré,
Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré.
Sans perdre plus de temps, souffrez que j'aille apprendre
Pour en venir à bout quel chemin il faut prendre.
Ne vous chagrinez point cependant en prison,
On aura soin de vous comme en votre maison;
Le concierge en a l'ordre, il tient de moi sa place,
Et sitôt que je parle il n'est rien qu'il ne fasse.

DORANTE.

Ma joie est de vous voir, vous me l'allez ravir.

PHILISTE.

Je prends congé de vous pour vous aller servir.
Cliton divertira votre mélancolie.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Comment va maintenant l'amour ou la folie?
Cette dame obligeante au visage inconnu,
Qui s'empare des cœurs avec son revenu,
Est-elle encore aimable? a-t-elle encor des charmes?
Par générosité lui rendons-nous les armes?

DORANTE.

Cliton, je la tiens belle, et m'ose figurer
Qu'elle n'a rien en soi qu'on ne puisse adorer.
Qu'en imagines-tu?

CLITON.

J'en fais des conjectures
Qui s'accordent fort mal avecque vos figures.
Vous payer par avance, et vous cacher son nom,
Quoi que vous présumiez, ne marque rien de bon.
A voir ce qu'elle a fait, et comme elle procede,
Je jurerois, monsieur, qu'elle est ou vieille ou laide,
Peut-être l'une et l'autre, et vous a regardé

Comme un galant commode, et fort incommodé.

DORANTE.

Tu parles en brutal.

CLITON.

Vous, en visionnaire.
Mais, si je disois vrai, que prétendez-vous faire?

DORANTE.

Envoyer et la dame et les amours au vent.

CLITON.

Mais vous avez reçu; quiconque prend se vend.

DORANTE.

Quitte pour lui jeter son argent à la tête.

CLITON.

Le compliment est doux, et la défaite honnête.
Tout de bon à ce coup vous êtes converti;
Je le soutiens, monsieur, le proverbe a menti.
Sans scrupule autrefois, témoin votre Lucrece,
Vous emportiez l'argent, et quittiez la maîtresse;
Mais Rome vous a fait si grand homme de bien,
Qu'à présent vous voulez rendre à chacun le sien.
Vous vous êtes instruit des cas de conscience.

DORANTE.

Tu m'embrouilles l'esprit faute de patience.
Deux ou trois jours peut-être, un peu plus, un peu moins,
Éclairciront ce trouble, et purgeront ces soins.
Tu sais qu'on m'a promis que la beauté qui m'aime
Viendra me rapporter sa réponse elle-même:
Vois déja sa servante, elle revient.

CLITON.

Tant pis.
Dussiez-vous enrager, c'est ce que je vous dis.
Si fréquente ambassade, et maîtresse invisible,
Sont de ma conjecture une preuve infaillible.
Voyons ce qu'elle veut, et si son passe-port
Est aussi bien fourni comme au premier abord.

DORANTE.

Veux-tu qu'à tous moments il pleuve des pistoles?

CLITON.

Qu'avons-nous sans cela besoin de ses paroles?

SCENE VI.

DORANTE, LYSE, CLITON.

DORANTE, *à Lyse.*

Je ne t'espérois pas si soudain de retour.

LYSE.

Vous jugerez par-là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilités ma maîtresse est ravie:
Elle seroit venue, elle en brûle d'envie;
Mais une compagnie au logis la retient:
Elle viendra bientôt, et peut-être elle vient;
Et je me connois mal à l'ardeur qui l'emporte,
Si vous ne la voyez même avant que je sorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs,
Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs;
Les seches sont dessous, celles-ci sont liquides.

CLITON.

Les amours de tantôt me sembloient plus solides.
Si tu n'as autre chose, épargne mieux tes pas;
Cette inégalité ne me satisfait pas.
Nous avons le cœur bon, et, dans nos aventures,
Nous ne fûmes jamais hommes à confitures.

LYSE.

Badin, qui te demande ici ton sentiment?

CLITON.

Ah! tu me fais l'amour un peu bien rudement.

LYSE.

Est-ce à toi de parler? que n'attends-tu ton heure?

DORANTE.

Saurons-nous cette fois son nom, ou sa demeure?

LYSE.

Non pas encor sitôt.

DORANTE.

Mais te vaut-elle bien?
Parle-moi franchement, et ne déguise rien.

LYSE.

A ce compte, monsieur, vous me trouvez passable?

DORANTE.

Je te trouve de taille et d'esprit agréable,
Tant de grace en l'humeur, et tant d'attraits aux yeux,
Qu'à te dire le vrai je ne voudrois pas mieux;
Elle me charmera pourvu qu'elle te vaille.

LYSE.

Ma maîtresse n'est pas tout-à-fait de ma taille,

Mais elle me surpasse en esprit, en beauté,
Autant et plus encor, monsieur, qu'en qualité.

DORANTE.

Tu fais adroitement couler ta flatterie.
Que ce bout de ruban a de galanterie!
Je veux le dérober. Mais qu'est-ce qui le suit?

LYSE.

Rendez-le-moi, monsieur; j'ai hâte, il s'en va nuit.

DORANTE.

Je verrai ce que c'est.

LYSE.

C'est une mignature.

DORANTE.

Oh, le charmant portrait! l'adorable peinture!
Elle est faite à plaisir?

LYSE.

Après le naturel.

DORANTE.

Je ne crois pas jamais avoir rien vu de tel.

LYSE.

Ces quatre diamants dont elle est enrichie
Ont sous eux quelque feuille, ou mal nette, ou blanchie;
Et je cours de ce pas y faire regarder.

DORANTE.

Et quel est ce portrait?

LYSE.

Le faut-il demander?
Et doutez-vous si c'est ma maîtresse elle-même?

DORANTE.

Quoi? celle qui m'écrit?

LYSE.

Oui, celle qui vous aime;
A l'aimer tant soit peu vous l'auriez deviné.

DORANTE.

Un si rare bonheur ne m'est pas destiné;
Et tu me veux flatter par cette fausse joie.

LYSE.

Quand je dis vrai, monsieur, je prétends qu'on me croie.
Mais je m'amuse trop, l'orfevre est loin d'ici;
Donnez-moi, je perds temps.

DORANTE.

Laisse-moi ce souci;
Nous avons un orfevre arrêté pour ses dettes,
Qui saura tout remettre au point que tu souhaites.

LYSE.

Vous m'en donnez, monsieur.

DORANTE.

Je te le ferai voir.

LYSE.

A-t-il la main fort bonne?

DORANTE.

Autant qu'on peut l'avoir.

LYSE.

Sans mentir?

DORANTE.

Sans mentir.

CLITON.

Il est trop jeune, il n'ose.

LYSE.

Je voudrois bien pour vous faire ici quelque chose:
Mais vous le montrerez.

DORANTE.

Non, à qui que ce soit.

LYSE.

Vous me ferez chasser si quelque autre le voit.

DORANTE.

Va, dors en sûreté.

LYSE.

Mais enfin à quand rendre?

DORANTE.

Dès demain.

LYSE.

Demain donc je viendrai le reprendre;
Je ne puis me résoudre à vous désobliger.

CLITON, *à Dorante.*

Elle se met pour vous en un très grand danger.
(*à Lyse.*)
Dirons-nous rien nous deux?

LYSE.

Non.

CLITON.

Comme tu méprises!

LYSE.

Je n'ai pas le loisir d'entendre tes sottises.

CLITON.

Avec cette rigueur tu me feras mourir.

LYSE.

Peut-être à mon retour je saurai te guérir;
Je ne puis mieux pour l'heure: adieu.

SCENE VII.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Tout me succede.

DORANTE.

Viens, Cliton, et regarde. Est-elle vieille, ou laide?
Voit-on des yeux plus vifs? voit-on des traits plus doux?

CLITON.

Je suis un peu moins dupe, et plus futé que vous.
C'est un leurre, monsieur, la chose est toute claire;
Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
On amorce le monde avec de tels portraits,
Pour les faire surprendre on les apporte exprès;
On s'en fâche, on fait bruit, on vous les redemande,
Mais on tremble toujours de crainte qu'on les rende;
Et, pour derniere adresse, une telle beauté
Ne se voit que de nuit et dans l'obscurité,
De peur qu'en un moment l'amour ne s'estropie
A voir l'original si loin de sa copie.
Mais laissons ce discours qui peut vous ennuyer.
Vous ferai-je venir l'orfevre prisonnier?

DORANTE.

Simple! n'as-tu point vu que c'étoit une feinte,
Un effet de l'amour dont mon ame est atteinte?

CLITON.

Bon, en voici déja de deux en même jour,
Par devoir d'honnête homme, et par effet d'amour.
Avec un peu de temps nous en verrons bien d'autres.
Chacun a ses talents, et ce sont là les vôtres.

DORANTE.

Tais-toi, tu m'étourdis de tes sottes raisons.
Allons prendre un peu l'air dans la cour des prisons.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLÉANDRE, DORANTE, CLITON.

Cet Acte se passe dans la prison.

DORANTE.

Je vous en prie encor, discourons d'autre chose,
Et sur un tel sujet ayons la bouche close:
On peut nous écouter, et vous surprendre ici;
Et si vous vous perdez, vous me perdez aussi.
La parfaite amitié que pour vous j'ai conçue,
Quoiqu'elle soit l'effet d'une premiere vue,
Joint mon péril au vôtre, et les unit si bien
Qu'au cours de votre sort elle attache le mien.

CLÉANDRE.

N'ayez aucune peur, et sortez d'un tel doute.
J'ai des gens là-dehors qui gardent qu'on n'écoute;
Et je puis vous parler en toute sûreté
De ce que mon malheur doit à votre bonté.
Si d'un bienfait si grand qu'on reçoit sans mérite

Qui s'avoue insolvable aucunement s'acquitte,
Pour m'acquitter vers vous autant que je le puis,
J'avoue, et hautement, monsieur, que je le suis:
Mais si cette amitié par l'amitié se paie,
Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraie.
La vôtre la devance à peine d'un moment,
Elle attache mon sort au vôtre également;
Et l'on n'y trouvera que cette différence,
Qu'en vous elle est faveur, en moi reconnoissance.

DORANTE.

N'appelez point faveur ce qui fut un devoir.
Entre les gens de cœur il suffit de se voir.
Par un effort secret de quelque sympathie
L'un à l'autre aussitôt un certain nœud les lie:
Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est;
Et quand on lui ressemble, on prend son intérêt.

CLITON.

Par exemple, voyez, aux traits de ce visage
Mille dames m'ont pris pour homme de courage,
Et sitôt que je parle, on devine à demi
Que le sexe jamais ne fut mon ennemi.

CLÉANDRE.

Cet homme a de l'humeur. *

* Ce mot étoit passé en France du mot anglois *humour*, qui signifie dans cette langue un genre de plaisanterie singuliere et piquante; mais nous ne lui avons pas conservé cette acception. *Cet homme a de l'humeur* signifioit ici *cet homme paroît plaisant.*

DORANTE.

C'est un vieux domestique,
Qui, comme vous voyez, n'est pas mélancolique.
A cause de son âge il se croit tout permis;
Il se rend familier avec tous mes amis,
Mêle par-tout son mot, et jamais, quoi qu'on die,
Pour donner son avis il n'attend qu'on l'en prie.
Souvent il importune, et quelquefois il plaît.

CLÉANDRE.

J'en voudrois connoître un de l'humeur dont il est.

CLITON.

Croyez qu'à le trouver vous auriez de la peine;
Le monde n'en voit pas quatorze à la douzaine;
Et je jurerois bien, monsieur, en bonne foi,
Qu'en France il n'en est point que Jodelet et moi.

DORANTE.

Voilà de ses bons mots les galantes surprises:
Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de sottises;
Et quand il a dessein de se mettre en crédit,
Plus il y fait d'effort, moins il sait ce qu'il dit.

CLITON.

On appelle cela des vers à ma louange.

CLÉANDRE.

Presque insensiblement nous avons pris le change.
Mais revenons, monsieur, à ce que je vous dois.

DORANTE.

Nous en pourrons parler encor quelque autre fois:
Il suffit pour ce coup.

CLÉANDRE.

Je ne saurois vous taire
En quel heureux état se trouve votre affaire.
Vous sortirez bientôt, et peut-être demain;
Mais un si prompt secours ne vient pas de ma main,
Les amis de Philiste en ont trouvé la voie:
J'en dois rougir de honte au milieu de ma joie;
Et je ne saurois voir sans être un peu jaloux
Qu'il m'ôte les moyens de m'employer pour vous.
Je cede avec regret à cet ami fidele;
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zele;
Et vous m'obligerez, au sortir de prison,
De me faire l'honneur de prendre ma maison.
Je n'attends point le temps de votre délivrance,
De peur qu'encore un coup Philiste me devance;
Comme il m'ôte aujourd'hui l'espoir de vous servir,
Vous loger est un bien que je lui veux ravir.

DORANTE.

C'est un excès d'honneur que vous me voulez rendre,
Et je croirois faillir de m'en vouloir défendre.

CLÉANDRE.

Je vous en reprîrai quand vous pourrez sortir;
Et lors nous tâcherons à vous bien divertir,
Et vous faire oublier l'ennui que je vous cause.
Auriez-vous cependant besoin de quelque chose?
Vous êtes voyageur, et pris par des sergents;
Et quoique ces messieurs soient fort honnêtes gens.
Il en est quelques uns...

CLITON.

Les siens en sont du nombre;
Ils ont en le prenant pillé jusqu'à son ombre;
Et n'étoit que le ciel a su le soulager,
Vous le verriez encor fort net et fort léger:
Mais comme je pleurois ses tristes aventures,
Nous avons reçu lettre, argent, et confitures.

CLÉANDRE.

Et de qui?

DORANTE.

Pour le dire il faudroit deviner.
Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
Une dame m'écrit, me flatte, me régale,
Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale,
Me fait force présents...

CLÉANDRE.

Et vous visite?

DORANTE.

Non.

CLÉANDRE.

Vous savez son logis?

DORANTE.

Non, pas même son nom.
Ne soupçonnez-vous point ce que ce pourroit être?

CLÉANDRE.

A moins que de la voir je ne la puis connoître.

DORANTE.

Pour un si bon ami je n'ai point de secret.

Voyez, connoissez-vous les traits de ce portrait?

CLÉANDRE.

Elle semble éveillée, et passablement belle;
Mais je ne vous en puis dire aucune nouvelle,
Et je ne connois rien à ces traits que je voi.
Je vais vous préparer une chambre chez moi.
Adieu.

SCENE II.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Ce brusque adieu marque un trouble dans l'ame.
Sans doute, il la connoît.

CLITON.

C'est peut-être sa femme.

DORANTE.

Sa femme?

CLITON.

Oui, c'est sans doute elle qui vous écrit;
Et vous venez de faire un coup de grand esprit.
Voilà de vos secrets, et de vos confidences.

DORANTE.

Nomme-les par leur nom, dis de mes imprudences.
Mais seroit-ce en effet celle que tu me dis?

CLITON.

Envoyez vos portraits à de tels étourdis,
Ils gardent un secret avec extrême adresse.

C'est sa femme, vous dis je, ou du moins sa maîtresse.
Ne l'avez-vous pas vu tout changé de couleur?

DORANTE.

Je l'ai vu, comme atteint d'une vive douleur,
Faire de vains efforts pour cacher sa surprise.
Son désordre, Cliton, montre ce qu'il déguise.
Il a pris un prétexte à sortir promptement,
Sans se donner loisir d'un mot de compliment.

CLITON.

Qu'il sera dangereux * rencontrer sa colere!
Il va tout renverser si l'on le laisse faire,
Et je vous tiens pour mort si sa fureur se ** croît:
Mais sur-tout ses valets peuvent bien marcher droit;
Malheureux le premier qui fâchera son maître!
Pour autres cent louis je ne voudrois pas l'être.

DORANTE.

La chose est sans remede; en soit ce qui pourra:
S'il fait tant le mauvais, peut-être on le verra.
Ce n'est pas qu'après tout, Cliton, si c'est sa femme,
Je ne sache étouffer cette naissante flamme;
Ce seroit lui prêter un fort mauvais secours
Que lui ravir l'honneur en conservant ses jours;
D'une belle action j'en ferois une noire.
J'en ai fait mon ami, je prends part à sa gloire;

* Il faudroit *de rencontrer*.

** Il faudroit *s'accroît*. Se croit n'est pas françois.

Et je ne voudrois pas qu'on pût me reprocher
De servir un brave homme au prix d'un bien si cher.

CLITON.

Et s'il est son amant?

DORANTE.

Puisqu'elle me préfere,
Ce que j'ai fait pour lui vaut bien qu'il me défere;
Sinon, il a du cœur, il en sait bien les lois,
Et je suis résolu de défendre son choix:
Tandis, pour un moment treve de raillerie,
Je veux entretenir un peu ma rêverie.

(*il prend le portrait de Mélisse.*)

Merveille qui m'as enchanté,
Portrait à qui je rends les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes?
Hélas! au lieu de l'espérer,
Je ne fais que me figurer
Que tu te plains à cette belle,
Que tu lui dis mon procédé,
Et que je te fus infidele
Sitôt que je t'eus possédé.

Garde mieux le secret que moi,
Daigne en ma faveur te contraindre:
Si j'ai pu te manquer de foi,

C'est m'imiter que de t'en plaindre.
La colere en me punissant
Te fait criminel d'innocent,
Sur toi retombent les vengeances...

CLITON, *lui ôtant le portrait.*

Vous ne dites, monsieur, que des extravagances,
Et parlez justement le langage des fous.
Donnez, j'entretiendrai ce portrait mieux que vous;
Je veux vous en montrer de meilleures méthodes,
Et lui faire des vœux plus courts et plus commodes.

Adorable et riche beauté,
Qui joins les effets aux paroles,
Merveille qui m'as enchanté
Par tes douceurs et tes pistoles,
Sache un peu mieux les partager;
Et, si tu nous veux obliger
A dépeindre aux races futures
L'éclat de tes faits inouis,
Garde pour toi les confitures,
Et nous accable de louis.

Voilà parler en homme.

DORANTE.

Arrête tes saillies,
Ou va du moins ailleurs débiter tes folies.
Je ne suis pas toujours d'humeur à t'écouter.

CLITON.

Et je ne suis jamais d'humeur à vous flatter;
Je ne vous puis souffrir de dire une sottise:
Par un double intérêt je prends cette franchise;
L'un, vous êtes mon maître, et j'en rougis pour vous;
L'autre, c'est mon talent, et j'en deviens jaloux.

DORANTE.

Si c'est là ton talent, ma faute est sans exemple.

CLITON.

Ne me l'enviez point, le vôtre est assez ample;
Et puisqu'enfin le ciel m'a voulu départir
Le don d'extravaguer, comme à vous de mentir,
Comme je ne mens point devant votre excellence,
Ne dites à mes yeux aucune extravagance;
N'entreprenez sur moi, non plus que moi sur vous.

DORANTE.

Tais-toi; le ciel m'envoie un entretien plus doux.
L'ambassade revient.

CLITON.

Que nous apporte-t-elle?

DORANTE.

Maraud, veux-tu toujours quelque douceur nouvelle?

CLITON.

Non pas, mais le passé m'a rendu curieux;
Je lui regarde aux mains un peu plutôt qu'aux yeux.

SCENE III.

DORANTE, MÉLISSE *déguisée en servante, cachant son visage sous une coiffe*, CLITON, LYSE.

CLITON, *à Lyse.*

Montre ton passe-port. Quoi! tu viens les mains vuides!
(*à Dorante.*)
Ainsi détruit le temps les biens les plus solides;
Et moins d'un jour réduit tout votre heur et le mien,
Des louis aux douceurs, et des douceurs à rien.

LYSE.

Si j'apportai tantôt, à présent je demande.

DORANTE.

Que veux-tu?

LYSE.

Ce portrait, que je veux qu'on me rende.

DORANTE.

As-tu pris du secours pour faire plus de bruit?

LYSE.

J'amene ici ma sœur, parcequ'il s'en va nuit:
Mais vous pensez en vain chercher une défaite;
Demandez-lui, monsieur, quelle vie on m'a faite.

DORANTE.

Quoi! ta maîtresse sait que tu me l'as laissé?

LYSE.

Elle s'en est doutée, et je l'ai confessé.

DORANTE.

Elle s'en est donc mise en colere?

LYSE.

Et si forte,
Que je n'ose rentrer si je ne le rapporte:
Si vous vous obstinez à me le retenir,
Je ne sais dès ce soir, monsieur, que devenir;
Ma fortune est perdue, et dix ans de service.

DORANTE.

Ecoute; il n'est pour toi chose que je ne fisse:
Si je te nuis ici, c'est avec grand regret;
Mais on aura mon cœur avant que ce portrait.
Va dire de ma part à celle qui t'envoie
Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joie;
Que rien n'approcheroit de mon ravissement,
Si je le possédois de son consentement;
Qu'il est l'unique bien où mon espoir se fonde,
Qu'il est le seul trésor qui me soit cher au monde:
Et, quant à ta fortune, il est en mon pouvoir
De la faire monter par-delà ton espoir.

LYSE.

Je ne veux point de vous, ni de vos récompenses.

DORANTE.

Tu me dédaignes trop.

LYSE.

Je le dois.

CLITON.

Tu l'offenses.

Mais voulez-vous, monsieur, me croire et vous venger?
Rendez-lui son portrait pour la faire enrager.

LYSE.

O le grand habile homme! il y connoît finesse.
C'est donc ainsi, monsieur, que vous tenez promesse?
Mais puisqu'auprès de vous j'ai si peu de crédit,
Demandez à ma sœur ce qu'elle m'en a dit,
Et si c'est sans raison que j'ai tant l'épouvante.

DORANTE.

Tu verras que ta sœur sera plus obligeante;
Mais si ce grand courroux lui donne autant d'effroi,
Je ferai tout autant pour elle que pour toi.

LYSE.

N'importe, parlez-lui; du moins vous saurez d'elle
Avec quelle chaleur j'ai pris votre querelle.

DORANTE, *à Mélisse.*

Son ordre est-il si rude?

MÉLISSE.

Il est assez exprès;
Mais, sans mentir, ma sœur vous presse un peu de près;
Quoi qu'elle ait commandé, la chose a deux visages.

CLITON.

Comme toutes les deux jouent * leurs personnages:

MÉLISSE.

Souvent tout cet effort à ravoir un portrait

* *Jouent* ne peut se placer qu'à la fin, et jamais dans le cours d'un vers.

N'est que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
C'est peut-être, après tout, le dessein de madame.
Ma sœur, non plus que moi, ne lit pas dans son ame.
En ces occasions il fait bon hasarder,
Et de force ou de gré je saurois le garder.
Si vous l'aimez, monsieur, croyez qu'en son courage
Elle vous aime assez pour vous laisser ce gage:
Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur
Puisque avant ce portrait on aura votre cœur;
Et je la trouverois d'une humeur bien étrange
Si je ne lui faisois accepter cet échange.
Je l'entreprends pour vous, et vous répondrai bien
Qu'elle aimera ce gage autant comme le sien.

DORANTE.

O ciel! et de quel nom faut-il que je te nomme?

CLITON.

Ainsi font deux soldats logés chez le bon-homme;
Quand l'un veut tout tuer, l'autre rabat les coups;
L'un jure comme un diable, et l'autre file doux.
Les belles, n'en déplaise à tout votre grimoire,
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.

MÉLISSE.

Que dit cet insolent?

DORANTE.

C'est un fou qui me sert.

CLITON.

Vous dites que...

DORANTE, *à Cliton.*

Tais-toi, ta sottise me perd.

(*à Mélisse.*)

Je suivrai ton conseil, il m'a rendu la vie.

LYSE.

Avec sa complaisance à flatter votre envie,
Dans le cœur de madame elle croit pénétrer;
Mais son front en rougit, et n'ose se montrer.

MÉLISSE, *se découvrant.*

Mon front n'en rougit point; et je veux bien qu'il voie
D'où lui vient ce conseil qui lui rend tant de joie.

DORANTE.

Mes yeux, que vois-je? où suis-je? êtes-vous des flatteurs?
Si le portrait dit vrai, les habits sont menteurs.
Madame, c'est ainsi que vous savez surprendre?

MÉLISSE.

C'est ainsi que je tâche à ne me point méprendre;
A voir si vous m'aimez, et savez mériter
Cette parfaite amour que je vous veux porter.
Ce portrait est à vous, vous l'avez su défendre,
Et de plus sur mon cœur vous pouvez tout prétendre;
Mais, par quelque motif que vous l'eussiez rendu,
L'un et l'autre à jamais étoit pour vous perdu;
Je retirois le cœur en retirant ce gage,
Et vous n'eussiez de moi jamais vu que l'image.
Voilà le vrai sujet de mon déguisement.
Pour ne rien hasarder j'ai pris ce vêtement,

Pour entrer sans soupçon, pour en sortir de même,
Et ne me point montrer qu'ayant vu si l'on m'aime.

DORANTE.

Je demeure immobile; et, pour vous répliquer,
Je perds la liberté même de m'expliquer.
Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille,
Je ne sais si je vis; et je sais toutefois
Que ma vie est trop peu pour ce que je vous dois;
Que tous mes jours usés à vous rendre service,
Que tout mon sang pour vous offert en sacrifice,
Que tout mon cœur brûlé d'amour pour vos appas,
Envers votre beauté ne m'acquitteroient pas.

MÉLISSE.

Sachez, pour arrêter ce discours qui me flatte,
Que je n'ai pu moins faire à moins que d'être ingrate.
Vous avez fait pour moi plus que vous ne savez;
Et je vous dois bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour; à présent je vous quitte;
Et, malgré mon amour, je romps cette visite:
Le soin de mon honneur veut que j'en use ainsi;
Je crains à tous moments qu'on me surprenne ici;
Encor que déguisée on pourroit me connoître.
Je vous puis cette nuit parler par ma fenêtre,
Du moins si le concierge est homme à consentir,
A force de présents, que vous puissiez sortir:
Un peu d'argent fait tout chez les gens de sa sorte.

DORANTE.

Mais après que les dons m'auront ouvert la porte,
Où dois-je vous chercher?

MÉLISSE.

Ayant su la maison,
Vous pourriez aisément vous informer du nom;
Encore un jour ou deux il me faut vous le taire:
Mais vous n'êtes pas homme à me vouloir déplaire.
Je loge en Belle-Cour, environ au milieu,
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas. Adieu.

DORANTE.

Donnez quelque signal pour plus certaine adresse.

LYSE.

Un linge servira de marque plus expresse;
J'en prendrai soin.

MÉLISSE.

On ouvre, et quelqu'un vous vient voir.
Si vous m'aimez, monsieur...

(*Elles baissent toutes deux leurs coëffes.*)

DORANTE.

Je sais bien mon devoir;
Sur ma discrétion prenez toute assurance.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE.

Ami, notre bonheur passe notre espérance.
Vous avez compagnie? Ah! voyons, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-les s'échapper, je vous dirai qui c'est.
Ce n'est qu'une lingere : allant en Italie,
Je la vis en passant, et la trouvai jolie;
Nous fîmes connoissance; et me sachant ici,
Comme vous le voyez, elle en a pris souci.

PHILISTE.

Vous trouvez en tous lieux d'assez bonnes fortunes.

DORANTE.

Celle-ci pour le moins n'est pas des plus communes.

PHILISTE.

Elle vous semble belle, à ce compte?

DORANTE.

A ravir

PHILISTE.

Je n'en suis point jaloux.

DORANTE.

M'y voulez-vous servir?

PHILISTE.

Je suis trop mal-adroit pour un si noble rôle.

DORANTE.

Vous n'avez seulement qu'à dire une parole.

PHILISTE.

Qu'une?

DORANTE.

Non. Cette nuit j'ai promis de la voir,
Sûr que vous obtiendrez mon congé pour ce soir.
Le concierge est à vous.

PHILISTE.

C'est une affaire faite.

DORANTE.

Quoi! vous me refusez un mot que je souhaite?

PHILISTE.

L'ordre, tout au contraire, en est déja donné;
Et votre esprit trop prompt n'a pas bien deviné.
Comme je vous quittois avec peine à vous croire,
Quatre de mes amis m'ont conté votre histoire:
Ils marchoient après vous deux ou trois mille pas;
Ils vous ont vu courir, tomber le mort à bas,
L'autre vous démonter, et fuir en diligence:
Ils ont vu tout cela de sur une éminence,
Et n'ont connu personne, étant trop éloignés.
Voilà, quoi qu'il en soit, tous nos procès gagnés,
Et plutôt de beaucoup que je n'osois prétendre.
Je n'ai point perdu temps, et les ai fait entendre;
Si bien que, sans chercher d'autre éclaircissement,
Vos juges m'ont promis votre élargissement.
Mais, quoiqu'il soit constant qu'on vous prend pour un autre,

Il faudra caution, et je serai la vôtre:
Ce sont formalités que pour vous dégager
Les juges, disent-ils, sont tenus d'exiger;
Mais sans doute ils en font ainsi que bon leur semble.
Tandis, ce soir chez moi nous soupe'rons ensemble:
Dans un moment ou deux vous y pourrez venir;
Nous aurons tout loisir de nous entretenir;
Et vous prendrez le temps de voir votre lingere.
Ils m'ont dit toutefois qu'il seroit nécessaire
De coucher pour la forme un moment en prison,
Et m'en ont sur-le-champ rendu quelque raison;
Mais c'est si peu mon jeu que de telles matieres,
Que j'en perds aussitôt les plus belles lumieres.
Vous sortirez demain, il n'est rien de plus vrai;
C'est tout ce que j'en aime, et tout ce que j'en sai.

DORANTE.

Que ne vous dois-je point pour de si bons offices!

PHILISTE.

Ami, ce ne sont là que de petits services;
Je voudrois pouvoir mieux, tout me seroit fort doux.
Je vais chercher du monde à souper avec vous.
Adieu : je vous attends au plus tard dans une heure.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Tu ne dis mot, Cliton.

CLITON.

Elle est belle, ou je meure.

DORANTE.

Elle te semble belle?

CLITON.

Et si parfaitement
Que j'en suis même encor dans le ravissement.
Encor dans mon esprit je la vois, et l'admire,
Et je n'ai su depuis trouver le mot à dire.

DORANTE.

Je suis ravi de voir que mon élection
Ait enfin mérité ton approbation.

CLITON.

Ah! plût à Dieu, monsieur, que ce fût la servante!
Vous verriez comme quoi je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferois le mutin.

DORANTE.

Admire en cet amour la force du destin.

CLITON.

J'admire bien plutôt votre adresse ordinaire
Qui change en un moment cette dame en lingere.

DORANTE.

C'étoit nécessité dans cette occasion,
De crainte que Philiste eût quelque vision,
S'en formât quelque idée, et la pût reconnoître.

CLITON.

Cette métamorphose est de vos coups de maître;
Je n'en parlerai plus, monsieur, que cette fois:
Mais en un demi-jour comptez déja pour trois.
Un coupable honnête homme, un portrait, une dame,
A son premier métier rendent soudain votre ame;
Et vous savez mentir par générosité,
Par adresse d'amour, et par nécessité.
Quelle conversion!

DORANTE.

Tu fais bien le sévere.

CLITON.

Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire;
J'aurois trop à compter.

DORANTE.

Conserver un secret,
Ce n'est pas tant mentir qu'être amoureux discret;
L'honneur d'une maîtresse aisément y dispose.

CLITON.

Ce n'est qu'autre prétexte, et non pas autre chose.
Croyez-moi, vous mourrez, monsieur, dans votre peau,
Et vous mériterez cet illustre tombeau,
Cette digne oraison que naguere j'ai faite:
Vous vous en souvenez, sans que je la répete.

DORANTE.

Pour de pareils sujets peut-on s'en garantir?
Et toi-même à ton tour ne crois-tu point mentir?
L'occasion convie, aide, engage, dispense;
Et pour servir un autre on ment sans qu'on y pense.

CLITON.

Si vous m'y surprenez, étrillez-y-moi bien.

DORANTE.

Allons trouver Philiste, et ne jurons de rien.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉLISSE, LYSE.

MÉLISSE.

J'EN tremble encor de peur, et n'en suis pas remise.

LYSE.

Aussi-bien comme vous je pensois être prise.

MÉLISSE.

Non, Philiste n'est fait que pour m'incommoder.
Voyez ce qu'en ces lieux il venoit demander,
S'il est heure si tard de faire une visite.

LYSE.

Un ami véritable à toute heure s'acquitte;
Mais un amant fâcheux, soit de jour, soit de nuit,
Toujours à contre-temps à nos yeux se produit,
Et depuis qu'une fois, il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'occasion contraire:
Tant son mauvais destin semble prendre de soins
A mêler sa présence où l'on la veut le moins!

MÉLISSE.

Quel désordre eût-ce été, Lyse, s'il m'eût connue!

LYSE.

Il vous auroit donné fort avant dans la vue.

MÉLISSE.

Quel bruit et quel éclat n'eût point fait son courroux!

LYSE.

Il eût été peut-être aussi honteux que vous.
Un homme un peu content et qui s'en fait accroire,
Se voyant méprisé, rabat bien de sa gloire,
Et surpris qu'il en est en telle occasion,
Toute sa vanité tourne en confusion.
Quand il a de l'esprit, il sait rendre le change;
Loin de s'en émouvoir, en raillant il se venge,
Affecte des mépris, comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fâcher;
Tant qu'il peut, il témoigne une ame indifférente.
Quoi qu'il en soit enfin, vous avez vu Dorante,
Et fort adroitement je vous ai mise en jeu.

MÉLISSE.

Et fort adroitement tu m'as fait voir son feu.

LYSE.

Eh bien! mais que vous semble encor du personnage?
Vous en ai-je trop dit?

MÉLISSE.

J'en ai vu davantage.

LYSE.

Avez-vous du regret d'avoir trop hasardé?

MÉLISSE.

Je n'ai qu'un déplaisir, d'avoir si peu tardé.

LYSE.

Vous l'aimez?

MÉLISSE.

Je l'adore.

LYSE.

Et croyez qu'il vous aime?

MÉLISSE.

Qu'il m'aime, et d'une amour, comme la mienne, extrême.

LYSE.

Une premiere vue, un moment d'entretien,
Vous fait ainsi tout croire, et ne douter de rien!

MÉLISSE.

Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre:
Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir,
Seme l'intelligence avant que de se voir;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse,
Que leur ame au seul nom s'émeut et s'intéresse.
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;
Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément;
Et, sans s'inquiéter de mille peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles;
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup;
Et, de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

LYSE.

Si, comme dit Sylvandre, une ame en se formant,
Ou descendant du ciel, prend d'une autre l'aimant,
La sienne a pris le vôtre, et vous a rencontrée.

MÉLISSE.

Quoi! tu lis les romans?

LYSE.

Je puis bien lire Astrée;
Je suis de son village, et j'ai de bons garants
Qu'elle et son Céladon étoient de mes parents.

MÉLISSE.

Quelle preuve en as-tu?

LYSE.

Ce vieux saule, madame,
Où chacun d'eux cachoit ses lettres et sa flamme,
Quand le jaloux Sémire en fit un faux témoin;
Du pré de mon grand-pere il fait encor le coin;
Et l'on m'a dit que c'est un infaillible signe
Que d'un si rare hymen je viens en droite ligne.
Vous ne m'en croyez pas?

MÉLISSE.

De vrai, c'est un grand point.

LYSE.

Aurois-je tant d'esprit si cela n'étoit point?
D'où viendroit cette adresse à faire vos messages,
A jouer avec vous de si bons personnages,
Ce trésor de lumiere et de vivacité,
Que d'un sang amoureux que j'ai d'eux hérité?

MÉLISSE.

Tu le disois tantôt, chacun a sa folie;
Les uns l'ont importune, et la tienne est jolie.

SCENE II.

CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE.

CLÉANDRE.

Je viens d'avoir querelle avec ce prisonnier,
Mà sœur.

MÉLISSE.

Avec Dorante? avec ce cavalier
Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie?
Qu'avez-vous fait?

CLÉANDRE.

Un coup dont tu seras ravie.

MÉLISSE.

Qu'à cette lâcheté je puisse consentir!

CLÉANDRE.

Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.

MÉLISSE.

Ne le présumez pas, quelque espoir qui vous flatte;
Si vous êtes ingrat, je ne puis être ingrate.

CLÉANDRE.

Tu sembles t'en fâcher!

MÉLISSE.

Je m'en fâche pour vous.
D'un mot il peut vous perdre, et je crains son courroux.

CLÉANDRE.

Il est trop généreux; et d'ailleurs la querelle,
Dans les termes qu'elle est, n'est pas si criminelle.
Écoute. Nous parlions des dames de Lyon;
Elles sont assez mal en son opinion:
Il confesse de vrai qu'il a peu vu la ville,
Mais il se l'imagine en beautés fort stérile,
Et ne peut se résoudre à croire qu'en ces lieux
La plus belle ait de quoi captiver de bons yeux.
Pour l'honneur du pays j'en nomme trois ou quatre;
Mais, à moins que de voir, il n'en veut rien rabattre;
Et comme il ne le peut étant dans la prison,
J'ai cru par un portrait le mettre à la raison;
Et, sans chercher plus loin ces beautés qu'on admire,
Je ne veux que le tien pour le faire dédire.
Me le dénîras-tu, ma sœur, pour un moment?

MÉLISSE.

Vous me jouez, mon frere, assez acortement;
La querelle est adroite et bien imaginée.

CLÉANDRE.

Non, je m'en suis vanté, ma parole est donnée.

MÉLISSE.

S'il faut ruser ici, j'en sais autant que vous,
Et vous serez bien fin si je ne romps vos coups.
Vous pensez me surprendre, et je n'en fais que rire;
Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLÉANDRE.

Eh bien! je viens de voir ton portrait en ses mains.

MÉLISSE.

Et c'est ce qui vous fâche?

CLÉANDRE.

Et c'est * dont je me plains.

MÉLISSE.

J'ai cru vous obliger, et l'ai fait pour vous plaire:
Votre ordre étoit exprès.

CLÉANDRE.

Quoi! je te l'ai fait faire?

MÉLISSE.

Ne m'avez-vous pas dit : « Sous ces déguisements
« Ajoute à ton argent perles et diamants »?
Ce sont vos propres mots, et vous en êtes cause.

CLÉANDRE.

Eh quoi! de ce portrait disent-ils quelque chose?

MÉLISSE.

Puisqu'il est enrichi de quatre diamants,
N'est-ce pas obéir à vos commandements?

CLÉANDRE.

C'est fort bien expliquer le sens de mes prieres.
Mais, ma sœur, ces faveurs sont un peu singulieres:
Qui donne le portrait promet l'original.

MÉLISSE.

C'est encore votre ordre, ou je m'y connois mal.
Ne m'avez-vous pas dit : « Prends souci de me plaire,
« Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frere »?

* Il faudroit : Et c'est *ce* dont je me plains.

Puisque vous lui devez et la vie, et l'honneur,
Pour vous en revancher dois-je moins que mon cœur?
Et doutez-vous encore à quel point je vous aime
Quand pour vous acquitter je me donne moi-même?

CLÉANDRE.

Certes, pour m'obéir avec plus de chaleur,
Vous donnez à mon ordre une étrange couleur,
Et prenez un grand soin de bien payer mes dettes:
Non que mes volontés en soient mal satisfaites;
Loin d'éteindre ce feu, je voudrois l'allumer,
Qu'il eût de quoi vous plaire, et voulût vous aimer.
Je tiendrois à bonheur de l'avoir pour beau-frere;
J'en cherche les moyens, j'y fais ce qu'on peut faire;
Et c'est à ce dessein qu'au sortir de prison
Je viens de l'obliger à prendre ma maison,
Afin que l'entretien produise quelques flammes
Qui forment doucement l'union de vos ames.
Mais vous savez trouver des chemins plus aisés;
Sans savoir s'il vous plaît, ni si vous lui plaisez,
Vous pensez l'engager en lui donnant ces gages,
Et lui donnez sur vous de trop grands avantages.
Que sera-ce, ma sœur, si, quand vous le verrez,
Vous n'y rencontrez pas ce que vous espérez,
Si quelque aversion vous prend pour son visage,
Si le vôtre le choque, ou qu'un autre l'engage,
Et que de ce portrait, donné légèrement,
Il érige un trophée à quelque objet charmant?

MÉLISSE.

Sans l'avoir jamais vu je connois son courage:
Qu'importe après cela quel en soit le visage?
Tout le reste m'en plaît; si le cœur en est haut,
Et si l'ame est parfaite, il n'a point de défaut.
Ajoutez que vous-même après votre aventure
Ne m'en avez pas fait une laide peinture;
Et, comme vous devez vous y connoître mieux,
Je m'en rapporte à vous, et choisis par vos yeux.
N'en doutez nullement, je l'aimerai, mon frere;
Et si ces foibles traits n'ont point de quoi lui plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en appréhendez rien;
Puisqu'il est généreux, il en usera bien.

CLÉANDRE.

Quoi qu'il en soit, ma sœur, soyez plus retenue
Alors qu'à tous moments vous serez à sa vue.
Votre amour me ravit, je veux le couronner;
Mais souffrez qu'il se donne avant que vous donner.
Il sortira demain, n'en soyez point en peine.
Adieu: je vais une heure entretenir Climene.

SCENE III.

MELISSE, LYSE.

LYSE.

Vous en voilà défaite et quitte à bon marché.
Encore est-il traitable alors qu'il est fâché.

Sa colere a pour vous une douce méthode,
Et sur la remontrance il n'est pas incommode.

MÉLISSE.

Aussi qu'ai-je commis pour en donner sujet?
Me ranger à son choix sans savoir son projet,
Deviner sa pensée, obéir par avance,
Sont-ce, Lyse, envers lui des crimes d'importance?

LYSE.

Obéir par avance est un jeu délicat
Dont tout autre que lui feroit un mauvais plat.
Mais ce nouvel amant dont vous faites votre ame
Avec un grand secret ménage votre flamme;
Devoit-il exposer ce portrait à ses yeux?
Je le tiens indiscret.

MÉLISSE.

Il n'est que curieux,
Et ne montreroit pas si grande impatience
S'il me considéroit avec indifférence;
Outre qu'un tel secret peut souffrir un ami.

LYSE.

Mais un homme qu'à peine il connoît à demi?

MÉLISSE.

Mon frere lui doit tant, qu'il a lieu d'en attendre
Tout ce que d'un ami tout autre peut prétendre.

LYSE.

L'amour excuse tout dans un cœur enflammé,
Et tout crime est léger dont l'auteur est aimé.
Je serois plus sévere, et tiens qu'à juste titre

Vous lui pouvez tantôt en faire un bon chapitre.

MÉLISSE.

Ne querellons personne; et, puisque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.

LYSE.

Que vous avez de peur que le marché n'échappe!

MÉLISSE.

Avec tant de façons que veux-tu que j'attrappe?
Je possede son cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrois le temps en débats superflus.
Quelquefois en amour trop de finesse abuse.
S'excusera-t-il mieux que mon cœur ne l'excuse?
Allons, allons l'attendre; et, sans en murmurer,
Ne pensons qu'aux moyens de nous en assurer.

LYSE.

Vous ferez-vous connoître?

MÉLISSE.

Oui, s'il sait de mon frere
Ce que jusqu'à présent j'avois voulu lui taire;
Sinon, quand il viendra prendre son logement,
Il se verra surpris plus agréablement.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

DORANTE.

Me reconduire encor! cette cérémonie
D'entre les vrais amis devroit être bannie.

PHILISTE.

Jusques en Belle-Cour je vous ai reconduit,
Pour voir une maîtresse en faveur de la nuit.
Le temps est assez doux, et je la vois paroître
En de semblables nuits souvent à la fenêtre:
J'attendrai le hasard un moment en ce lieu,
Et vous laisse aller voir votre lingere. Adieu.

DORANTE.

Que je vous laisse ici de nuit sans compagnie!

PHILISTE.

C'est faire à votre tour trop de cérémonie.
Peut-être qu'à Paris j'aurois besoin de vous;
Mais je ne crains ici ni rivaux, ni filous.

DORANTE.

Ami, pour des rivaux, chaque jour en fait naître;
Vous en pouvez avoir, et ne les pas connoître:
Ce n'est pas que je veuille entrer dans vos secrets,
Mais nous nous tiendrons loin en confidents discrets.
J'ai du loisir assez.

PHILISTE.

Si l'heure ne vous presse,
Vous saurez mon secret touchant cette maîtresse;
Elle demeure, ami, dans ce grand pavillon.

CLITON, *bas.*

Tout se prépare mal à cet échantillon.

DORANTE.

Est-ce où je pense voir un linge qui voltige?

PHILISTE.

Justement.

DORANTE.

Elle est belle?

PHILISTE.

Assez.

DORANTE.

Et vous oblige?

PHILISTE.

Je ne saurois encor, s'il faut tout avouer,
Ni m'en plaindre beaucoup, ni beaucoup m'en louer;
Son accueil n'est pour moi ni trop doux, ni trop rude;
Il est et sans faveur, et sans ingratitude,
Et je la vois toujours dedans un certain point
Qui ne me chasse pas, et ne l'engage point.
Mais je me trompe fort, ou sa fenêtre s'ouvre.

DORANTE.

Je me trompe moi-même, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE.

J'avance; approchez-vous, mais sans suivre mes pas,
Et prenez un détour qui ne vous montre pas:
Vous jugerez quel fruit je puis espérer d'elle;
Pour Cliton, il peut faire ici la sentinelle.

DORANTE, *à Cliton, après que Philiste est éloigné.*

Que me vient-il de dire? et qu'est-ce que je voi?
Cliton, sans doute il aime en même lieu que moi.
O ciel! que mon bonheur est de peu de durée!

CLITON.

S'il prend l'occasion qui vous est préparée,
Vous pouvez disputer avec votre valet

A qui mieux de vous deux gardera le mulet.

DORANTE.

Que de confusion et de trouble en mon ame!

CLITON.

Allez prêter l'oreille aux discours de la dame;
Au bruit que je ferai prenez bien votre temps,
Et nous lui donnerons de jolis passe-temps.

(*Dorante va auprès de Philiste.*)

SCENE V.

MÉLISSE, LYSE, *à la fenêtre;* PHILISTE, DORANTE, CLITON.

MÉLISSE.

Est-ce vous?

PHILISTE,

Oui, madame.

MÉLISSE.

Ah, que j'en suis ravie!
Que mon sort cette nuit devient digne d'envie!
Certes, je n'osois plus espérer ce bonheur.

PHILISTE.

Manquerois-je à venir où j'ai laissé mon cœur?

MÉLISSE.

Qu'ainsi je sois aimée! et que de vous j'obtienne
Une amour si parfaite, et pareille à la mienne!

PHILISTE.

Ah! s'il en est besoin, j'en jure, et par vos yeux,

MÉLISSE.

Vous revoir en ce lieu m'en persuade mieux;
Et, sans autre serment, cette seule visite
M'assure d'un bonheur qui passe mon mérite.

CLITON.

A l'aide!

MÉLISSE.

J'ois du bruit.

CLITON.

A la force! au secours!

PHILISTE.

C'est quelqu'un qu'on maltraite; excusez si j'y cours.
Madame, je reviens.

CLITON, *s'éloignant toujours derriere le théâtre.*

On m'égorge, on me tue.
Au meurtre!

PHILISTE.

Il est déja dans la prochaine rue.

DORANTE.

C'est Cliton; retournez, il suffira de moi.

PHILISTE.

Je ne vous quitte point, allons.

(*ils sortent tous deux.*)

MÉLISSE.

Je meurs d'effroi.

CLITON, *derriere le théâtre.*

Je suis mort!

MÉLISSE.

Un rival lui fait cette surprise.

LYSE.

C'est p'utôt quelque ivrogne, ou quelque autre sottise
Qui ne méritoit pas* rompre votre entretien.

MÉLISSE.

Tu flattes mes desirs.

SCENE VI.

DORANTE, MÉLISSE, LYSE.

DORANTE.

Madame, ce n'est rien:
Des marauds, dont le vin embrouilloit la cervelle,
Vuidoient à coups de poing une vieille querelle;
Ils étoient trois contre un; et le pauvre battu
A crier de la sorte exerçoit sa vertu.
(*bas.*)
Si Cliton m'entendoit, il compteroit pour quatre.

MÉLISSE.

Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combattre?

DORANTE.

Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.

MÉLISSE.

Je mourois de frayeur, vous y voyant aller.

* Il falloit: Qui ne méritoit pas *de* rompre votre entretien.

DORANTE.

Que Philiste est heureux! qu'il doit aimer la vie!

MÉLISSE.

Vous n'avez pas sujet de lui porter envie.

DORANTE.

Vous lui parliez naguere en termes assez doux.

MÉLISSE.

Je pense d'aujourd'hui n'avoir parlé qu'à vous.

DORANTE.

Vous ne lui parliez pas avant tout ce vacarme?
Vous ne lui disiez pas que son amour vous charme,
Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égaler?

MÉLISSE.

J'ai tenu ce discours, mais j'ai cru vous parler.
N'êtes-vous pas Dorante?

DORANTE.

Oui, je le suis, madame,
Le malheureux témoin de votre peu de flamme.
Ce qu'un moment fit naître un autre l'a détruit;
Et l'ouvrage d'un jour se perd en une nuit.

MÉLISSE.

L'erreur n'est pas un crime; et votre aimable idée,
Régnant sur mon esprit, m'a si bien possédée,
Que dans ce cher objet le sien s'est confondu,
Et lorsqu'il m'a parlé je vous ai répondu;
En sa place tout autre eût passé pour vous-même:
Vous verrez par la suite à quel point je vous aime.
Pardonnez cependant à mes esprits déçus;

Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a reçus;
Ou si, manque d'amour, votre soupçon persiste...

DORANTE.

N'en parlons plus, de grace, et parlons de Philiste;
Il vous sert, et la nuit me l'a trop découvert.

MÉLISSE.

Dites qu'il m'importune, et non pas qu'il me sert;
N'en craignez rien. Adieu; j'ai peur qu'il ne revienne.

DORANTE.

Où voulez-vous demain que je vous entretienne?
Je dois être élargi.

MÉLISSE.

Je vous ferai savoir
Dès demain chez Cléandre où vous me pourrez voir.

DORANTE.

Et qui vous peut sitôt apprendre ces nouvelles?

MÉLISSE.

Et ne savez-vous pas que l'amour a des ailes?

DORANTE.

Vous avez habitude avec ce cavalier?

MÉLISSE.

Non, je sais tout cela d'un esprit familier.
Soyez moins curieux, plus secret, plus modeste,
Sans ombrage, et demain nous parlerons du reste.

DORANTE, *seul.*

Comme elle est ma maîtresse, elle m'a fait leçon,
Et d'un soupçon je tombe en un autre soupçon.
Lorsque je crains Cléandre, un ami me traverse:

Mais nous avons bien fait de rompre le commerce.
Je crois l'entendre.

SCENE VII.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE.

Ami, vous m'avez tôt quitté!

DORANTE.

Sachant fort peu la ville, et dans l'obscurité,
En moins de quatre pas j'ai tout perdu de vue;
Et m'étant égaré dès la premiere rue,
Comme je sais un peu ce que c'est que l'amour,
J'ai cru qu'il vous falloit attendre en Belle-Cour;
Mais je n'ai plus trouvé personne à la fenêtre.
Dites-moi cependant, qui massacroit ce traître?
Qui le faisoit crier?

PHILISTE.

A quelques mille pas
Je l'ai rencontré seul tombé sur des plâtras.

DORANTE.

Maraud, ne criois-tu que pour nous mettre en peine?

CLITON.

Souffrez encore un peu que je reprenne haleine.
Comme à Lyon le peuple aime fort les laquais,
Et leur donne souvent de dangereux paquets,
Deux coquins, me trouvant tantôt en sentinelle,
Ont laissé choir sur moi leur haine naturelle;

Et sitôt qu'ils ont vu mon habit rouge et verd....

DORANTE.

Quand il est nuit sans lune, et qu'il fait temps couvert,
Connoît-on les couleurs? tu donnes une bourde.

CLITON.

Ils portoient sous le bras une lanterne sourde.
C'étoit fait de ma vie, ils me traînoient à l'eau;
Mais sentant du secours, ils ont craint pour leur peau,
Et jouant des talons tous deux en gens habiles,
Ils m'ont fait trébucher sur un monceau de tuiles,
Chargé de tant de coups et de poing et de pied,
Que je crois tout au moins en être estropié.
Puissé-je voir bientôt la canaille noyée!

PHILISTE.

Si j'eusse pu les joindre, ils me l'eussent payée,
L'heureuse occasion dont je n'ai pu jouir,
Et que cette sottise a fait évanouir.
Vous en êtes témoin, cette belle adorable
Ne me pourroit jamais être plus favorable;
Jamais je n'en reçus d'accueil si gracieux:
Mais j'ai bientôt perdu ces moments précieux.
Adieu. Je prendrai soin demain de votre affaire.
Il est saison pour vous de voir votre lingere.
Puissiez-vous recevoir dans ce doux entretien
Un plaisir plus solide et plus long que le mien!

SCENE VIII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Cliton, si tu le peux, regarde-moi sans rire.

CLITON.

J'entends à demi mot, et ne m'en puis dédire.
J'ai gagné votre mal.

DORANTE.

Eh bien! l'occasion?

CLITON.

Elle fait le menteur ainsi que le larron.
Mais si j'en ai donné, c'est pour votre service.

DORANTE.

Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.

CLITON.

Si je ne fusse chu, je l'eusse mené loin:
Mais sur-tout j'ai trouvé la lanterne au besoin;
Et, sans ce prompt secours, votre feinte importune
M'eût bien embarrassé de votre nuit sans lune.
Sachez une autre fois que ces difficultés
Ne se proposent point qu'entre gens concertés.

DORANTE.

Pour le mieux éblouir je faisois le sévere.

CLITON.

C'étoit un jeu tout propre à gâter le mystere.
Dites-moi cependant, êtes-vous satisfait?

DORANTE.

Autant comme on peut l'être.

CLITON.

En effet?

DORANTE.

En effet.

CLITON.

Et Philiste?

DORANTE.

Il se tient comblé d'heur et de gloire:
Mais on l'a pris pour moi dans une nuit si noire;
On s'excuse du moins avec cette couleur.

CLITON.

Ces fenêtres toujours vous ont porté malheur.
Vous y prîtes jadis Clarice pour Lucrece:
Aujourd'hui même erreur trompe cette maîtresse;
Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous
Sans faire une jalouse, ou devenir jaloux.

DORANTE.

Je n'ai pas lieu de l'être, et n'en sors pas fort triste.

CLITON.

Vous pourrez maintenant savoir tout de Philiste.

DORANTE.

Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter:
Tout est perdu pour moi s'il me va tout conter.
De quel front oserois-je, après sa confidence,
Souffrir que mon amour se mît en évidence?
Après les soins qu'il prend de rompre ma prison,

Aimer en même lieu semble une trahison.
Voyant cette chaleur qui pour moi l'intéresse,
Je rougis en secret de servir sa maîtresse,
Et crois devoir du moins ignorer son amour,
Jusqu'à ce que le mien ait pu paroître au jour.
Déclaré le premier, je l'oblige à se taire,
Ou, si de cette flamme il ne se peut défaire,
Il ne peut refuser de s'en remettre au choix
De celle dont tous deux nous adorons les lois.

CLITON.

Quand il vous préviendra, vous pouvez le défendre
Aussi-bien contre lui comme contre Cléandre.

DORANTE.

Contre Cléandre et lui je n'ai pas même droit:
Je dois autant à l'un comme l'autre me doit;
Et tout homme d'honneur n'est qu'en inquiétude
Pouvant être suspect de quelque ingratitude.
Allons nous reposer; la nuit et le sommeil
Nous pourront inspirer quelque meilleur conseil.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSE, CLITON.

CLITON.

Nous voici bien logés, Lyse, et sans raillerie
Je ne souhaitois pas meilleure hôtellerie.
Enfin nous voyons clair à ce que nous faisons,
Et je puis à loisir te conter mes raisons.

LYSE.

Tes raisons? c'est-à-dire autant d'extravagances.

CLITON.

Tu me connois déja!

LYSE.

Bien mieux que tu ne penses.

CLITON.

J'en débite beaucoup.

LYSE.

Tu sais les prodiguer.

CLITON.

Mais sais-tu que l'amour me fait extravaguer?

LYSE.

En tiens-tu donc pour moi?

CLITON.

J'en tiens, je le confesse.

LYSE.

Autant comme ton maître en tient pour ma maîtresse?

CLITON.

Non pas encor si fort, mais dès ce même instant
Il ne tiendra qu'à toi que je n'en tienne autant;
Tu n'as qu'à l'imiter pour être autant aimée.

LYSE.

Si son ame est en feu, la mienne est enflammée;
Et je crois jusqu'ici ne l'imiter pas mal.

CLITON.

Tu manques, à vrai dire, encore au principal.

LYSE.

Ton secret est obscur.

CLITON.

Tu ne veux pas l'entendre;
Vois quelle est sa méthode, et tâche de la prendre.
Ses attraits tout-puissants ont des avant-coureurs
Encor plus souverains à lui gagner les cœurs.
Mon maître se rendit à ton premier message:
Ce n'est pas qu'en effet je n'aime ton visage;
Mais l'amour aujourd'hui dans les cœurs les plus vains
Entre moins par les yeux qu'il ne fait par les mains,
Et quand l'objet aimé voit les siennes garnies,
Il voit en l'autre objet des graces infinies:

Pourrois-tu te résoudre à m'attaquer ainsi?

LYSE.

J'en voudrois être quitte à moins d'un grand merci.

CLITON.

Écoute; je n'ai pas une ame intéressée,
Et je te veux ouvrir le fond de ma pensée.
Aimons-nous but à but, sans soupçons, sans rigueur,
Donnons ame pour ame, et rendons cœur pour cœur.

LYSE.

J'en veux bien à ce prix.

CLITON.

Donc, sans plus de langage,
Tu veux bien m'en donner quelques baisers pour gage?

LYSE.

Pour l'ame et pour le cœur, tant que tu le voudras;
Mais pour le bout du doigt, ne le demande pas:
Un amour délicat hait ces faveurs grossieres,
Et je t'ai bien donné des preuves plus entieres.
Pourquoi me demander des gages superflus?
Ayant l'ame et le cœur que te faut-il de plus?

CLITON.

J'ai le goût fort grossier en matiere de flamme;
Je sais que c'est beaucoup qu'avoir le cœur et l'ame,
Mais je ne sais pas moins qu'on a fort peu de fruit
Et de l'ame et du cœur, si le reste ne suit.

LYSE.

Eh quoi, pauvre ignorant! ne sais-tu pas encore
Qu'il faut suivre l'humeur de celle qu'on adore,

Se rendre complaisant, vouloir ce qu'elle veut?

CLITON.

Si tu n'en veux changer, c'est ce qui ne se peut.
De quoi me guériroient ces gages invisibles?
Comme j'ai l'esprit lourd, je les veux plus sensibles;
Autrement, marché nul.

LYSE.

Ne désespere point;
Chaque chose a son ordre, et tout vient à son point;
Peut-être avec le temps nous pourrons nous connoître.
Apprends-moi cependant qu'est devenu ton maître.

CLITON.

Il est avec Philiste allé remercier
Ceux que pour son affaire il a voulu prier.

LYSE.

Je crois qu'il est ravi de voir que sa maîtresse
Est la sœur de Cléandre, et devient son hôtesse.

CLITON.

Il a raison de l'être, et de tout espérer.

LYSE.

Avec toute assurance il peut se déclarer;
Autant comme la sœur le frere le souhaite;
Et s'il l'aime en effet, je tiens la chose faite.

CLITON.

Ne doute point s'il l'aime après qu'il meurt d'amour.

LYSE.

Il semble toutefois fort triste à son retour.

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

DORANTE.

Tout est perdu, Cliton; il faut plier bagage.

CLITON.

Je fais ici, monsieur, l'amour de bon courage;
Au lieu de m'y troubler, allez en faire autant.

DORANTE.

N'en parlons plus.

CLITON.

Entrez, vous dis-je, on vous attend.

DORANTE.

Que m'importe?

CLITON.

On vous aime.

DORANTE.

Hélas!

CLITON.

On vous adore.

DORANTE.

Je le sais.

CLITON.

D'où vient donc l'ennui qui vous dévore?

DORANTE.

Que je te trouve heureux!

CLITON.

Le destin m'est si doux
Que vous avez sujet d'en être fort jaloux!
Alors qu'on vous caresse à grands coups de pistoles,
J'obtiens tout doucement paroles pour pistoles.
L'avantage est fort rare, et me rend fort heureux.

DORANTE.

Il faut partir, te dis-je.

CLITON.

Oui, dans un an, ou deux.

DORANTE.

Sans tarder un moment.

LYSE.

L'amour trouve des charmes
A donner quelquefois de pareilles alarmes.

DORANTE.

Lyse, c'est tout de bon.

LYSE.

Vous n'en avez pas lieu.

DORANTE.

Ta maîtresse survient; il faut lui dire adieu:
Puisse en ses belles mains ma douleur immortelle
Laisser toute mon ame en prenant congé d'elle!

SCENE III.

DORANTE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

MÉLISSE.

Au bruit de vos soupirs, tremblante et sans couleur,
Je viens savoir de vous mon crime, ou mon malheur;
Si j'en suis le sujet, si j'en suis le remede;
Si je puis le guérir, ou s'il faut que j'y cede;
Si je dois, ou vous plaindre, ou me justifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.

DORANTE.

De mon mauvais destin qui seul me persécute.

MÉLISSE.

A ses injustes lois que faut-il que j'impute?

DORANTE.

Le coup le plus mortel dont il m'eût pu frapper.

MÉLISSE.

Est-ce un mal que mes yeux ne puissent dissiper?

DORANTE.

Votre amour le fait naître, et vos yeux le redoublent.

MÉLISSE.

Si je ne puis calmer les soucis qui vous troublent,
Mon amour avec vous saura les partager.

DORANTE.

Ah! vous les aigrissez, les voulant soulager!
Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite,
Et dire sans mourir qu'il faut que je vous quitte?

MÉLISSE.

Vous me quittez! ô ciel! mais, Lyse, soutenez;
Je sens manquer la force à mes sens étonnés.

DORANTE.

Ne croissez point ma plaie, elle est assez ouverte;
Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte.
Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs
Triomphe de mon cœur sans vaincre mes malheurs.
On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaînes,
On redouble ma flamme, on redouble mes peines;
Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraser
Me donnent seulement plus de fers à briser.

MÉLISSE.

Donc à m'abandonner votre ame est résolue?

DORANTE.

Je cede à la rigueur d'une force absolue.

MÉLISSE.

Votre manque d'amour vous y fait consentir.

DORANTE.

Traitez-moi de volage, et me laissez partir;
Vous me serez plus douce en m'étant plus cruelle.
Je ne pars toutefois que pour être fidele;
A quelque loi par-là qu'il me faille obéir,
Je m'en révolterois, si je pouvois trahir.
Sachez-en le sujet; et peut-être, madame,
Que vous-même avoûrez, en lisant dans mon ame,
Qu'il faut plaindre Dorante au lieu de l'accuser,
Que plus il quitte en vous, plus il est à priser,

Et que tant de faveurs dessus lui répandues
Sur un indigne objet ne sont pas descendues.
Je ne vous redis point combien il m'étoit doux
De vous connoître enfin, et de loger chez vous,
Ni comme avec transport je vous ai rencontrée:
Par cette porte, hélas! mes maux ont pris entrée,
Par ce dernier bonheur mon bonheur se détruit;
Ce funeste départ en est l'unique fruit,
Et ma bonne fortune, à moi-même contraire,
Me fait perdre la sœur par la faveur du frere.
Le cœur enflé d'amour et de ravissement,
J'allois rendre à Philiste un mot de compliment;
Mais lui tout aussitôt, sans le vouloir entendre,
« Cher ami, m'a-t-il dit, vous logez chez Cléandre,
« Vous aurez vu sa sœur, je l'aime, et vous pouvez
« Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez:
« En faveur de mes feux parlez à cette belle;
« Et comme mon amour a peu d'accès chez elle,
« Faites l'occasion quand je vous irai voir. »
A ces mots j'ai frémi sous l'horreur du devoir.
Par ce que je lui dois jugez de ma misere,
Voyez ce que je puis, et ce que je dois faire.
Ce cœur qui le trahit, s'il vous aime aujourd'hui,
Ne vous trahit pas moins s'il vous parle pour lui.
Ainsi, pour n'offenser son amour ni le vôtre,
Ainsi, pour n'être ingrat ni vers l'un ni vers l'autre,
J'ôte de votre vue un amant malheureux,
Qui ne peut plus vous voir sans vous trahir tous deux;

Lui, puisqu'à son amour j'oppose ma présence;
Vous, puisque en sa faveur je m'impose silence.

MÉLISSE.

C'est à Philiste donc que vous m'abandonnez?
Ou plutôt c'est Philiste à qui vous me donnez?
Votre amitié trop ferme, ou votre amour trop lâche,
M'ôtant ce qui me plaît, me rend ce qui me fâche?
Que c'est à contre-temps faire l'amant discret,
Qu'en ces occasions conserver un secret!
Il falloit découvrir... mais, simple! je m'abuse;
Un amour si léger eût mal servi d'excuse;
Un bien acquis sans peine est un trésor en l'air;
Ce qui coûte si peu ne vaut pas en parler:
La garde en importune, et la perte en console;
Et pour le retenir c'est trop qu'une parole.

DORANTE.

Quelle excuse, madame! et quel remercîment!
Et quel compte eût-il fait d'un amour d'un moment,
Allumé d'un coup-d'œil? car lui dire autre chose,
Lui conter de vos feux la véritable cause,
Que je vous sauve un frere, et qu'il me doit le jour,
Que la reconnoissance a produit votre amour,
C'étoit mettre en sa main le destin de Cléandre,
C'étoit trahir ce frere en voulant vous défendre,
C'étoit me repentir de l'avoir conservé,
C'étoit l'assassiner après l'avoir sauvé;
C'étoit désavouer ce généreux silence
Qu'au péril de mon sang garda mon innocence,

Et perdre, en vous forçant à ne plus m'estimer,
Toutes les qualités qui vous firent m'aimer.

MÉLISSE.

Hélas! tout ce discours ne sert qu'à me confondre.
Je n'y puis consentir, et ne sais qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adresse de vos coups;
Vous parlez pour Philiste, et vous faites pour vous:
Vos dames de Paris vous rappellent vers elles;
Nos provinces pour vous n'en ont point d'assez belles.
Si dans votre prison vous avez fait l'amant,
Je ne vous y servois que d'un amusement.
A peine en sortez-vous que vous changez de style;
Pour quitter la maîtresse il faut quitter la ville.
Je ne vous retiens plus, allez.

DORANTE.

Puisse à vos yeux
M'écraser à l'instant la colere des cieux,
Si j'adore autre objet que celui de Mélisse,
Si je conçois des vœux que pour votre service,
Et si pour d'autres yeux on m'entend soupirer,
Tant que je pourrai voir quelque lieu d'espérer!
Oui, madame, souffrez que cet amour persiste
Tant que l'hymen engage ou Mélisse, ou Philiste;
Jusque-là les douceurs de votre souvenir
Avec un peu d'espoir sauront m'entretenir:
J'en jure par vous-même, et ne suis point capable
D'un serment ni plus saint ni plus inviolable.
Mais j'offense Philiste avec un tel serment;

Pour guérir vos soupçons je nuis à votre amant.
J'effacerai ce crime avec cette priere:
Si vous devez le cœur à qui vous sauve un frere,
Vous ne devez pas moins au généreux secours
Dont tient le jour celui qui conserva ses jours.
Aimez en ma faveur un ami qui vous aime,
Et possédez Dorante en un autre lui-même.
Adieu. Contre vos yeux c'est assez combattu,
Je sens à leurs regards chanceler ma vertu;
Et, dans le triste état où mon ame est réduite,
Pour sauver mon honneur je n'ai plus que la fuite.

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

PHILISTE.

Ami, je vous rencontre assez heureusement.
Vous sortiez?

DORANTE.

Oui, je sors, ami, pour un moment.
Entrez, Mélisse est seule, et je pourrois vous nuire.

PHILISTE.

Ne m'échappez donc point avant que m'introduire;
Après, sur le discours vous prendrez votre temps,
Et nous serons ainsi l'un et l'autre contents.
Vous me semblez troublé!

DORANTE.

J'ai bien raison de l'être.

Adieu.

PHILISTE.

Vous soupirez, et voulez disparoître!
De Mélisse ou de vous je saurai vos malheurs.
Madame, puis-je... ô ciel! elle-même est en pleurs!
Je ne vois des deux parts que des sujets d'alarmes.
D'où viennent ses soupirs? et d'où naissent vos larmes?
Quel accident vous fâche, et le fait retirer?
Qu'ai-je à craindre pour vous, ou qu'ai-je à déplorer?

MÉLISSE.

Philiste, il est tout vrai... mais retenez Dorante,
Sa présence au secret est la plus importante.

DORANTE.

Vous me perdez, madame.

MÉLISSE.

Il faut tout hasarder
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder.

LYSE.

Cléandre entre.

MÉLISSE.

Le ciel à propos nous l'envoie.

SCENE V.

DORANTE, PHILISTE, CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

CLÉANDRE.

Ma sœur, auriez-vous cru...? vous montrez peu de joie!
En si bon entretien qui vous peut attrister?

MÉLISSE, *à Cléandre.*

J'en contois le sujet, vous pouvez l'écouter.
(*à Philiste.*)
Vous m'aimez, je l'ai su de votre propre bouche,
Je l'ai su de Dorante, et votre amour me touche,
Si trop peu, pour vous rendre un amour tout pareil,
Assez, pour vous donner un fidele conseil.
Ne vous obstinez plus à chérir une ingrate;
J'aime ailleurs, c'est en vain qu'un faux espoir vous flatte.
J'aime, et je suis aimée, et mon frere y consent;
Mon choix est aussi beau que mon amour puissant.
Vous l'auriez fait pour moi, si vous étiez mon frere.
C'est Dorante, en un mot, qui seul a pu me plaire.
Ne me demandez point ni quelle occasion,
Ni quel temps entre nous a fait cette union;
Il la faut appeler ou surprise, ou constance;
Je ne vous en puis dire aucune circonstance:
Contentez-vous de voir que mon frere aujourd'hui
L'estime et l'aime assez pour le loger chez lui,
Et d'apprendre de moi que mon cœur se propose

Le change et le tombeau pour une même chose.
Lorsque notre destin nous sembloit le plus doux,
Vous l'avez obligé de me parler pour vous;
Il l'a fait, et s'en va pour vous quitter la place:
Jugez par ce discours quel malheur nous menace.
Voilà cet accident qui le fait retirer;
Voilà ce qui le trouble, et qui me fait pleurer;
Voilà ce que je crains; et voilà les alarmes
D'où viennent ses soupirs, et d'où naissent mes larmes.

PHILISTE.

Ce n'est pas là, Dorante, agir en cavalier.
Sur ma parole encor vous êtes prisonnier;
Votre liberté n'est qu'une prison plus large;
Et je réponds de vous s'il survient quelque charge.
Vous partez cependant, et sans m'en avertir!
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE.

Allons, je suis tout prêt d'y laisser une vie
Plus digne de pitié qu'elle n'étoit d'envie;
Mais, après le bonheur que je vous ai cédé,
Je méritois peut-être un plus doux procédé.

PHILISTE.

Un ami tel que vous n'en mérite point d'autre.
Je vous dis mon secret, vous me cachez le vôtre,
Et vous ne craignez point d'irriter mon courroux,
Lorsque vous me jugez moins généreux que vous!
Vous pouvez me céder un objet qui vous aime;

Et j'ai le cœur trop bas pour vous traiter de même,
Pour vous en céder un à qui l'amour me rend,
Sinon trop mal voulu, du moins indifférent!
Si vous avez pu naître et noble et magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre estime:
Malgré notre amitié je m'en dois ressentir.
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

CLÉANDRE.

Vous prenez pour mépris son trop de déférence,
Dont il ne faut tirer qu'une pleine assurance
Qu'un ami si parfait, que vous osez blâmer,
Vous aime plus que lui, sans vous moins estimer.
Si pour lui votre foi sert aux juges d'otage,
Permettez qu'auprès d'eux la mienne la dégage,
Et sortant du péril d'en être inquiété,
Remettez-lui, monsieur, toute sa liberté;
Ou, si mon mauvais sort vous rend inexorable,
Au lieu de l'innocent arrêtez le coupable:
C'est moi qui me sus hier sauver sur son cheval,
Après avoir donné la mort à mon rival;
Ce duel fut l'effet de l'amour de Climene,
Et Dorante sans vous se fût tiré de peine,
Si devant le prévôt son cœur trop généreux
N'eût voulu méconnoître un homme malheureux.

PHILISTE.

Je ne demande plus quel secret a pu faire
Et l'amour de la sœur, et l'amitié du frere;

Ce qu'il a fait pour vous est digne de vos soins.
Vous lui devez beaucoup, vous ne rendez pas moins:
D'un plus haut sentiment la vertu n'est capable;
Et puisque ce duel vous avoit fait coupable,
Vous ne pouviez jamais envers un innocent
Etre plus obligé, ni plus reconnoissant.
Je ne m'oppose point à votre gratitude;
Et si je vous ai mis en quelque inquiétude,
Si d'un si prompt départ j'ai paru me piquer,
Vous ne m'entendiez pas, et je vais m'expliquer.
On nomme une prison le nœud de l'hyménée;
L'amour même a des fers dont l'ame est enchaînée:
Vous les rompiez pour moi, je n'y puis consentir.
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE.

Ami, c'est là le but qu'avoit votre colere?

PHILISTE.

Ami, je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

CLÉANDRE.

Comme à lui je vous dois et la vie et l'honneur.

MÉLISSE.

Vous m'avez fait trembler pour croître mon bonheur.

PHILISTE, *à Mélisse.*

J'ai voulu voir vos pleurs pour mieux voir votre flamme,
Et la crainte a trahi les secrets de votre ame.
Mais quittons désormais des compliments si vains.
(*à Cléandre.*)
Votre secret, monsieur, est sûr entre mes mains;

Recevez-moi pour tiers d'une amitié si belle;
Et croyez qu'à l'envi je vous serai fidele.

CLITON, *seul.*

Ceux qui sont las debout se peuvent aller seoir;
Je vous donne en passant cet avis, et bon soir.

FIN DE LA SUITE DU MENTEUR.

REMARQUES

DE VOLTAIRE

SUR LA SUITE DU MENTEUR,

ET NOTES DE L'ÉDITEUR SUR CES REMARQUES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

Dès les premiers vers un grand intérêt commence; Dorante est en prison, après avoir disparu le jour de ses noces : il est vrai qu'il n'a eu aucune raison de s'enfuir quand il allait se marier, que c'est un caprice impardonnable, que ce caprice même le rend un peu méprisable; mais il est en prison; sa maîtresse a épousé son pere; ce pere est mort : tout cela excite beaucoup de curiosité. C'est une chose à laquelle il ne faut jamais manquer dans

les expositions : toute premiere scene qui ne donne pas envie de voir les autres ne vaut rien.

Vers 25. Et tel vous soupçonnoit de quelque guérison
D'un mal privilégié dont je tairai le nom.

Il faut plaindre un siecle où l'on présentait sur le théâtre de ces idées qui font rougir. De plus, *privilégié* doit être de cinq syllabes, et Corneille le fait de quatre.

Vers 27. Pour moi, j'écoutois tout, et mis dans mon caprice
Qu'on ne devinoit rien que par votre artifice.

Je mis dans mon caprice ne peut signifier, *je mis dans ma tête, dans ma fantaisie, dans mon imagination, dans mon esprit:* on n'a pas le caprice comme on a une faculté de l'ame; on peut bien avoir un caprice dans son idée, mais on n'a point une idée dans son caprice.

Vers 32. Attendant le boiteux, je consolois Lucrece.

Ancienne façon de parler qui signifie *le temps*, parceque les anciens figuraient le temps sous l'emblême d'un vieillard boiteux qui avait des ailes, pour faire voir que le mal arrive trop vîte, et le bien trop lentement.

Nous ne remarquerons pas dans cette piece toutes les fautes de langage; elles sont en très grand nombre; mais c'est assez d'avertir qu'en général il ne faut pas imiter le style de cet ouvrage trop négligé. Il me semble que la meilleure maniere de s'instruire est d'observer soigneusement les fautes des bons écrits, parcequ'elles pourraient être d'un exemple dangereux; et de remarquer les beau-

tés des pieces moins heureuses, parceque d'ordinaire ces beautés sont perdues.

V. dern. La derniere partie de cette premiere scene me paraît d'un très grand mérite : il y a cependant quelques fautes de langage.

SCENE II.

(*Dolyfin.*) S'il ne s'agissait dans cette scene que d'une femme qui a vu passer un prisonnier, qui sans le connaître devient amoureuse de lui, qui lui déclare sa passion en lui envoyant de l'argent, ce ne serait qu'une aventure incroyable et indécente de nos anciens romans, et ce qui n'est ni décent ni vraisemblable ne peut jamais plaire; mais cette Mélisse ne fait que son devoir en faisant une démarche si extraordinaire; elle obéit à son frere pour lequel Dorante est en prison; elle s'égaie même en obéissant, car elle n'est point encore éprise de Dorante; elle veut à la fois le servir comme elle le doit, l'embarrasser un peu, et voir en même temps s'il est digne qu'on s'attache à lui : tout cela est à la fois noble, intéressant, et du haut comique. On ne peut que louer l'auteur espagnol de cette belle invention; mais il eût fallu y mettre plus d'art et de ménagement.

Les plaisanteries du valet et l'avidité pour l'argent sont très grossieres; on n'a que trop long-temps avili la comédie par ce bas comique, qui n'est point du tout comique. Ces scenes de valets et de soubrettes ne sont bonnes que quand elles sont absolument nécessaires à l'inté-

rêt de la piece, et quand elles renouent l'intrigue; elles sont insipides dès qu'on ne les introduit que pour remplir le vuide de la scene; et cette insipidité, jointe à la bassesse des discours, déshonore un théâtre fait pour amuser et pour instruire les honnêtes gens.

SCENE III.

Vers 43. Cette piece doit être et plaisante et fantasque.
Mais son nom? — Votre nom de guerre, LE MENTEUR.
— Les vers en sont-ils bons? fait-on cas de l'auteur?
— La piece a réussi, quoique foible de style, etc.

Cette tirade et toute cette scene durent plaire beaucoup en leur temps; elles rappelaient au public l'idée d'un ouvrage qui avait extrêmement réussi. Beaucoup de vers du Menteur avaient passé en proverbe; et même, près de cent ans après, un homme de la cour contant à table des anecdotes très fausses, comme il n'arrive que trop souvent, un des convives se tournant vers le laquais de cet homme, lui dit: *Cliton, donnez à boire à votre maître.*

SCENE IV.

(*à la fin.*) Cette scene n'est-elle pas très vraisemblable, très attachante? Dorante n'y joue-t-il pas le rôle d'un homme généreux? n'inspire-t-il pas pour lui un grand intérêt? la situation n'est-elle pas des plus heureuses? ne tient-elle pas les esprits en suspens? Je doute qu'il y ait au théâtre une piece mieux commencée.

SCENE VI.

Vers 14. Et c'est ainsi, monsieur, que l'on s'amende à Rome?

Cliton fait fort mal de ne pas approuver un mensonge si noble; et Dorante perd ici une belle occasion de faire voir qu'il est des cas où il serait infâme de dire la vérité : quel cœur serait assez lâche pour ne point mentir quand il s'agit de sauver la vie et l'honneur d'un pere, d'un parent, d'un ami? Il y avoit là de quoi faire de très beaux vers,

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

Vers 6. Que je voudrois l'aimer si j'étois demoiselle!

C'EST précisément ce que dit Antoine à César dans la tragédie de Pompée : *Et si j'étais César, je la voudrais aimer:* cette idée, ridicule dans le tragique, est ici à sa place ; on peut remarquer d'ailleurs que, quand il s'agit d'amour, il y a une infinité de vers qui conviennent également au comique et au tragique ; tout ce qui est naturel et tendre peut également s'employer dans les deux genres : mais ce qui n'est que familier ne doit jamais appartenir qu'au genre comique.

Le grand défaut de ce temps-là était de ne pas distinguer ces nuances : on n'y parvint que fort tard, quand le goût épuré de la cour de Louis XIV, l'esprit de Racine, et la critique de Boileau, eurent enfin posé ces bornes, qu'il était si difficile de connaître, et qu'il est si aisé de passer. On doit avouer que c'est un mérite qui ne fut guere connu qu'en France : l'amour n'a été traité sur aucun autre théâtre comme il doit l'être ; les auteurs tragiques de toutes les autres nations ont toujours fait parler leurs amants en poëtes.

Vers 24. Mais vous suivez d'un frere un absolu pouvoir.

Cela justifie entièrement le procédé de Mélisse ; cela

rend son rôle intéressant : tout annonce jusqu'ici une piece parfaite pour la conduite ; nous ne parlons point des fautes de style.

SCENE II.

(*à la fin.*) Cette scene redouble encore l'intérêt ; l'amour de Mélisse, fondé sur la reconnaissance, dut être attendrissant ; les scenes suivantes soutiennent cet intérêt dans toute sa force, malgré les fautes du style.

SCENE VI.

(*à la fin.*) Cette scene du portrait n'est-elle pas encore très ingénieuse ? les menteries que fait Dorante dans cette piece ne sont plus d'une étourderie ridicule, comme dans la premiere ; elles sont pour la plupart dictées par l'honneur ou par la galanterie ; elles rendent le Menteur infiniment aimable.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*à la fin.*) Cette scene ne dément en rien le mérite des deux premiers actes : n'est-ce pas l'invention du monde la plus heureuse de faire secourir Dorante par son rival Philiste, et de préparer ainsi le plus grand embarras?

J'écarte, comme je l'ai déja dit, tous les petits défauts de langage, les plaisanteries qui ne sont plus de mode; je ne m'arrête qu'à la marche de la piece qui me paraît toujours parfaite; la maniere dont Mélisse envoie à Dorante son portrait, celle dont il le prend; ce portrait montré à un homme qui paraît surpris et fâché de le voir; encore une fois y a-t-il rien de mieux ménagé et de plus agréable dans aucune piece de théâtre?

SCENE II.

(*à la fin.*) Ces scenes avec Cliton, ces stances sur un portrait, cette parodie des stances par Cliton, peuvent avoir nui à la piece : ces défauts seraient bien aisés à corriger.

SCENE III.

(*à la fin.*) Cette scene où Mélisse voilée vient voir si

on lui rendra son portrait devait être d'autant plus agréable que les femmes alors étaient en usage de porter un masque de velours, ou d'abaisser leurs coëffes quand elles sortaient à pied : cette mode venait d'Espagne, ainsi que la plupart de nos comédies.

SCENE IV.

(*à la fin.*) On pouvait tirer un plus grand parti de l'aventure de Philiste qui rencontre sa maîtresse dans la prison de Dorante : ce coup de théâtre, qui pouvait fournir les situations les plus intéressantes, ne produit qu'un mensonge aussi plat qu'inutile ; tout se borne à faire passer Mélisse pour une lingere : l'intrigue pouvoit redoubler, et elle est affaiblie ; l'intérêt cesse, dès qu'il ny a plus de danger ; le comique cesse aussi, dès qu'il n'est plus dans les situations : et voilà ce qui perd une piece, que quelques changements pouvaient rendre excellente.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Vers 37. Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre,
Lise, c'est un accord bien [illegible]

Si la Suite du Menteur est tombée, ces vers ne le sont pas; presque tous les connaisseurs les savent par cœur: c'est la même pensée qu'on voit dans Rodogune; et cela prouve que les mêmes choses conviennent quelquefois à la comédie et à la tragédie: mais la comédie a sans doute plus de droit à ces petits morceaux naïfs et galants *. Celui-ci a toujours passé pour achevé: il n'y a que ce vers, *Et, sans s'inquiéter de mille peurs frivoles*, qui dépare un peu ce joli couplet.

Nous avons déja remarqué combien la rime entraîne de mauvais vers, et avec quel soin il faut empêcher que

* Corneille affectionnoit beaucoup cette pensée sur les sympathies: non seulement il l'a employée ici et dans Rodogune, mais il avoit déja dit, dans l'Illusion comique:

Souvent je ne sais quoi, que le ciel nous inspire,
Souleve tout le cœur contre ce qu'on desire,
Et ne nous laisse pas en état d'obéir
Quand on choisit pour nous ce qu'il nous faut haïr.
Il attache ici-bas avec des sympathies
Les ames que son ordre a là-haut assorties, etc.

de deux vers il y en ait un pour le sens, et l'autre pour la rime.*

Vers 51. Si, comme dit Sylvandre, une ame en se formant,
Ou descendant du ciel, prend d'une autre l'aimant,
La sienne a pris le vôtre, etc.

Tout ce qui suit est une allusion au roman de l'Astrée, du marquis d'Urfé ; roman qui eut en France beaucoup de réputation et de cours sous les regnes de Henri IV et de Louis XIII, et qu'on lisait encore même dans les beaux jours de Louis XIV, sur la foi de sa réputation. Toutes ces allusions sont toujours froides au théâtre, parcequ'elles ne sont point liées au nœud de la piece ; ce n'est que de la conversation, ce n'est que de l'esprit, et toute beauté étrangere est un défaut.

SCENE II.

(*à la fin.*) Pour n'avoir pas su mettre en œuvre l'amour de Mélisse et le don de son portrait, la piece languit.

Cette scene de Cléandre et de Mélisse n'est qu'ingénieuse ; toutes ces petites finesses refroidissent les spectateurs : il faut attacher dans la comédie comme dans la tragédie, quoique par des moyens absolument différents ;

* Voltaire n'a que trop prodigué cette remarque, et nous en sommes toujours étonnés. On sait qu'il composoit avec une extrême facilité même ses bons ouvrages ; et, à ses continuelles exagérations sur la difficulté de la rime, on seroit tenté de croire qu'elle lui coûtoit infiniment.

il faut que le cœur soit occupé; il faut qu'on desire et qu'on craigne; les situations doivent être vives : c'est ici tout le contraire.

SCENE III.

(*à la fin.*) Cette scene augmente l'ennui.

SCENE IV.

(*à la fin.*) Tout est manqué.

SCENE V.

(*à la fin.*) C'est encore pis; cette Mélisse qui prend Philiste son amant pour Dorante, ce Cliton qui crie au secours, font tomber la piece.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(*à la fin.*) Ces scenes où les valets font l'amour à l'imitation de leurs maîtres sont enfin proscrites du théâtre avec beaucoup de raison : ce n'est qu'une parodie basse et dégoûtante des premiers personnages. *

SCENE III.

(*à la fin.*) Cette scene pouvait faire un très grand effet, et ne le fait point. Les plus beaux sentiments n'attendrissent jamais quand ils ne sont pas amenés, préparés par une situation pressante, par quelque coup de théâtre, par quelque chose de vif et d'animé.

SCENE V.

(*à la fin.*) Cette scene est encore manquée : l'auteur n'a point fait de Philiste l'usage qu'il en pouvait faire ; un rival ne doit jamais être un personnage épisodique et

* Il y a une de ces scenes dans le Dépit amoureux de Moliere, et le public ne l'a jamais trouvée dégoûtante. A force de vouloir ennoblir le comique, on l'a rendu froid et sérieux : aussi le public, qui aimoit à rire, n'a plus que le choix de siffler ou de bâiller.

inutile. Philiste est froid; et c'est, comme on l'a dit si souvent, le plus grand des défauts. Ce refrain, *Restez dans la prison dont vous vouliez sortir*, est encore plus froid que le caractere de Philiste; et cette petite finesse anéantit tout le mérite que pouvait avoir Philiste en se sacrifiant pour son ami.

Je ne sais si je me trompe; mais en donnant de l'ame à ce caractere, en mettant en œuvre la jalousie, en retranchant quelques mauvaises plaisanteries de Cliton, on ferait de cette piece un chef-d'œuvre. *

FIN DES REMARQUES SUR LA SUITE DU MENTEUR.

---

* Un chef-d'œuvre est beaucoup trop dire, à ce qu'il nous semble. La comédie du Menteur est infiniment supérieure, et n'est pas cependant un chef-d'œuvre.

THÉODORE,

VIERGE ET MARTYRE,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

1645.

PRÉFACE

DE VOLTAIRE.

Si quelque chose peut étonner et confondre l'esprit humain, c'est que l'auteur de Polyeucte ait pu être celui de Théodore; c'est que le même homme qui avait fait la scene sublime dans laquelle Pauline demande à Sévere la grace de son mari, ait pu présenter une héroïne dans un mauvais lieu, et accompagner une turpitude si odieuse et si ridicule de tous les mauvais raisonnements qu'une telle impertinence peut suggérer, de tous les incidents qu'une telle infamie peut fournir, et de tous les mauvais vers que le plus inepte des versificateurs n'aurait jamais pu faire.

Comment ne se trouva-t-il personne qui empêchât l'auteur de Cinna de déshonorer ses talents par le choix honteux d'un tel sujet, et par une

exécution aussi mauvaise que le sujet même? comment les comédiens oserent-ils enfin représenter Théodore? *

* Voltaire ici n'est que juste; il ne l'est pas moins dans la plupart de ses remarques sur cette malheureuse piece : mais que ses expressions sont ameres! Lui-même en eût blâmé la violence, si elles étoient échappées à quelque contemporain de Corneille; devoient-elles lui paroître moins indécentes, parceque ce grand homme n'existoit plus? Mais, dira-t-on, ce n'est point contre Corneille, à qui Voltaire ne pouvoit en vouloir, c'est contre un ouvrage indigne de lui que la sévérité de son goût s'est révoltée. Alors, pourquoi ces traces de passion que la critique ne doit jamais se permettre? pourquoi ce mélange de raillerie et d'insulte? ne suffisoit-il pas, en déplorant les inégalités de l'esprit humain, de faire sentir combien Corneille s'étoit égaré dans le choix de son sujet, et combien ce mauvais choix avoit entraîné de fautes de détail?

Ce n'est pas que ce sujet si mal choisi (et nous sommes étonnés que personne avant nous n'en ait fait l'observation) ne paroisse avoir fourni à la Mothe une partie du plan d'Inès de Castro. Dans l'une et l'autre piece, c'est une belle-mere qui veut faire épouser sa fille au fils de son mari, et qui, dans la douleur de voir sa fille méprisée, se porte aux plus violentes extrémités contre la rivale qu'elle lui suppose, et contre celui dont elle vouloit faire son gendre. Don Pedre est précisément dans la même situation que Placide, et la reine de Portugal n'a pas moins de violence que Marcelle. Inès est l'objet de sa haine, parcequ'elle est la rivale de sa fille, comme Théodore, dans la tragédie de Corneille, est la rivale de Flavie. Rien de plus ressemblant que le fond du sujet, et rien de plus différent que les deux ouvrages. La Mothe, avec

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSIEUR

L. P. C. B.

MONSIEUR,

Je n'abuserai point de votre absence de la cour pour vous imposer touchant cette tragédie : sa représentation n'a pas eu grand éclat ; et quoique beaucoup en attribuent la cause à diverses conjonctures qui pourroient me justifier aucunement, pour moi je ne m'en veux prendre qu'à ses défauts, et la tiens mal faite, puisqu'elle a

---

plus d'esprit que de génie, a fait d'Inès une des plus intéressantes tragédies qui soient au théâtre, et Corneille n'a fait et ne pouvoit faire de Théodore qu'une piece entièrement indigne de lui. Ce qui a le plus contribué à cette différence, c'est la malheureuse source où Corneille a puisé son sujet, et sur-tout le singulier genre de martyre auquel Théodore est exposée. De ce conte de légende, où le ridicule se trouve mêlé à l'horreur, il étoit impossible que Corneille fît un ouvrage supportable : mais comment put-il se dissimuler ce que ce sujet avoit de révoltant?

été mal servie. J'aurois tort de m'opposer au jugement du public; il m'a été trop avantageux en mes autres ouvrages pour le désavouer en celui-ci; et si je l'accusois d'erreur ou d'injustice pour Théodore, mon exemple donneroit lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses tous les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque sorte de satisfaction que je vois que la meilleure partie de mes juges impute ce mauvais succès à l'idée de la prostitution que l'on n'a pu souffrir, quoiqu'on sût bien qu'elle n'auroit pas d'effet, et que pour en exténuer l'horreur j'aie employé tout ce que l'art et l'expérience [1] m'ont pu fournir de lumieres; et certes il y a de quoi congratuler à la pureté [2] de notre théâtre de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre des vierges de saint Ambroise se trouve trop licencieuse pour y être supportée. Qu'eût-on dit si, comme

[1] *J'aie employé tout ce que l'art et l'expérience, etc.* Il ne paraît pas qu'il ait mis de voile sur ce sujet révoltant, puisqu'il emploie dans la piece les mots de *prostitution*, d'*impudicité*, de *fille abandonnée aux soldats*.

[2] *Congratuler à la pureté. Congratuler à* ne se dit plus. Cette phrase est latine, *tibi gratulor :* mais aujourd'hui *congratuler* régit l'accusatif, comme *féliciter*.

ce grand docteur de l'église, j'eusse fait voir Théodore dans le lieu infâme, si j'eusse décrit les diverses agitations de son ame durant qu'elle y fût, si j'eusse figuré les troubles qu'elle y ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? c'est là-dessus que ce grand saint fait triompher son éloquence, et c'est pour ce spectacle qu'il invite particulièrement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vue, et, autant que j'ai pu, à l'imagination de mes auditeurs; et après y avoir consumé toute mon adresse, la modestie de notre scene a désavoué comme indigne d'elle [1] ce peu que la nécessité de mon su-

[1] *La modestie de notre scene a désavoué comme indigne d'elle.* Les honnêtes gens assemblés sont toujours chastes. On souffrait du temps de Hardi qu'on parlât de viol sur le théâtre de la maniere la plus grossiere; mais c'est qu'alors il n'y avait que des hommes grossiers qui fréquentassent les spectacles. Mairet et Rotrou furent les premiers qui épurerent un peu la scene des indécences les plus révoltantes. Il était impossible que cette piece de Corneille eût du succès en 1645; elle en aurait eu vingt ans auparavant. Il choisit ce sujet parcequ'il connaissait plus son cabinet que le monde, et qu'il avait plus de génie que de goût. C'est toujours la même versification, tantôt forte, tantôt faible, toujours la même inégalité de style, le même tour de phrase, la même maniere d'intriguer; mais n'étant

jet m'a forcé d'en faire connoître. Après cela j'oserai bien dire que ce n'est pas contre des comédies pareilles aux nôtres que déclame saint Augustin [1], et que ceux que le scrupule, ou le caprice, ou lè zele en rend opiniâtres ennemis, n'ont pas grande raison de s'appuyer de son autorité : c'est avec justice qu'il condamne celles de son temps, qui ne méritoient que trop le nom qu'il leur donne de spectacles de turpitude; mais c'est avec injustice qu'on veut étendre cette condamnation jusqu'à celles du nôtre, qui ne contiennent pour l'ordinaire que des exemples d'innocence, de vertu, et de piété. J'aurois mauvaise grace de vous en entretenir plus au long; vous êtes déja trop persuadé

---

pas soutenu par le sujet, comme dans les pieces précédentes, il ne pouvait ni s'élever, ni intéresser. Puisqu'il faut des notes sur toutes les pieces de Corneille, on en donne aussi quelques unes sur Théodore; mais un commentaire n'est pas un panégyrique : on doit au public la vérité dans toute son étendue.

[1] *Que déclame saint-Augustin.* On sait assez que *saint-Augustin* ignorait le grec : s'il avait connu cette belle langue, il n'aurait pas déclamé contre Sophocle, ou s'il eût déclamé contre ce grand homme, il eût été fort à plaindre.

de ces vérités, et ce n'est pas mon dessein d'entreprendre ici de désabuser ceux qui ne veulent pas l'être : il est juste qu'on les abandonne à leur aveuglement volontaire, et que, pour peine de la trop facile croyance qu'ils donnent à des inventions mal fondées, ils demeurent privés du plus agréable et du plus utile divertissement [1]

[1] *Du plus utile divertissement*, etc. On ne peut rien dire de plus fort en faveur de l'art des Sophocle, dont Aristote a donné les regles; et il est bien honteux pour notre nation, devenue si critique après avoir été si barbare, que Corneille ait été obligé de faire l'apologie d'un art qui était si respectable entre ses mains.

Le grand Corneille traite ici avec une fierté qui sied bien à sa réputation et à son mérite ces hommes bassement jaloux du premier des beaux arts, qui colorent leur envie du prétexte de la religion : ils craignent que la nation ne s'instruise au théâtre, et que des hommes accoutumés à nourrir leur esprit de ce que la raison a de plus pur et de ce que l'éloquence des vers a de plus touchant, ne deviennent indifférents pour de vaines disputes scholastiques, pour de misérables querelles, dans lesquelles on veut trop souvent entraîner les citoyens.

Ces ennemis de la société ont imaginé qu'un chrétien devait regarder Cinna, les Horaces, et Polyeucte, du même œil dont les peres de l'église regardaient les mimes et les farces obscenes qu'on représentait de leur temps dans les provinces de l'empire romain.

dont l'esprit humain soit capable. Conten-

On consulta sur cette question, dans l'année 1742, monsignor Cerrati, confesseur du pape Clément XII et du consistoire qui élut ce pape. J'ai heureusement retrouvé une partie de sa réponse, écrite de sa main, commençant par ces mots, *I concilii e i padri*, et finissant par ceux-ci, *Giovan-Battista Andreini*? et voici la traduction fidele des principaux articles de sa lettre:

« Les conciles et les peres qui ont condamné la comé-
« die, comme il paraît par le troisieme article du concile
« de Carthage de l'an 397, entendaient les représenta-
« tions obscenes, mêlées de sacré et de profane, la dé-
« rision des choses ecclésiastiques, les blasphêmes, etc.

« Les comédies dans des temps plus éclairés ne furent
« pas de ce genre. C'est pourquoi S.-Thomas, quest. 168,
« art. 3, parlant de la comédie, s'exprime ainsi:

« *Officium histrionum ordinatum ad solatium homi-*
« *nibus exhibendum, non est secundum se illicitum,*
« *nec sunt in statu peccati, dummodo moderatè ludo*
« *utantur, id est non utendo aliquibus illicitis verbis,*
« *vel factis, et non adhibendo ludos negotiis, et tempo-*
« *ribus indebitis.*

« L'emploi des comédiens, institué pour donner quel-
« que délassement aux hommes, n'est pas en soi illicite;
« ils ne sont point dans l'état de péché, pourvu qu'ils usent
« honnêtement de leurs talents, c'est-à-dire qu'ils évitent
« les mots et les actions défendues, et qu'ils ne repré-
« sentent point dans les temps qui ne sont point permis.

« Caëtan, en commentant ce passage, conclut: *donc*

tons-nous d'en jouir sans leur en faire part;

« *l'art des comédiens qui se contiennent dans les bornes*
« *n'est point condamnable, mais permis.*

« Saint Antoine, archevêque de Florence, dans sa « somme théologique, partie 3, titre 8, chap. 4, dit:

« Au temps de saint Charles Borromée il fut défendu « à certains comédiens de représenter sur le théâtre de « Milan : ils allerent trouver saint Charles, et obtinrent « de lui un décret portant permission de représenter des « comédies dans son diocese, en observant les regles pre- « scrites par saint Thomas : il se fit présenter tous les su- « jets des scenes qu'ils jouaient impromptu, et il leur fit « jurer que toutes les nouvelles scenes qu'ils mêleraient « à celles dont il avait vu la disposition seraient aussi « honnêtes et aussi décentes que les autres.

« L'usage de l'Italie est de permettre toutes les repré- « sentations qui ne portent point de scandale. On joue « des pieces à Rome dans de certains temps, et particu- « lièrement dans des colleges. Les comédiens approchent « des sacrements, et on ne trouve aucune bulle ni aucun « décret des papes qui les en privent : on leur donne la « sépulture dans les églises comme à tous les autres bons « catholiques, avec toutes les cérémonies sacrées, *con* « *tutte le sacre fonzioni.*

« Nicolo Barbieri rapporte qu'Isabella Andreini reçut « à Lyon beaucoup d'honneurs, qu'elle y fut enterrée « avec pompe, et que son corps fut accompagné des « principaux de la ville, qui firent graver son épitaphe « sur le bronze.

et souffrez que, sans faire aucun effort pour les

« L'empereur Matthias donna des lettres de noblesse « à Pierre Cequini. Jean-Baptiste Andreini fut de l'aca- « démie de Mantoue, et capitaine des chasses.

« Le même Nicolo Barbieri rapporte que Rinoceronte, « comédien, mourut de son temps en odeur de sainteté. »

Si Lopez de Vega et Shakespeare ne furent pas regardés comme de saints personnages, personne au moins, ni à Madrid ni à Londres, ne reprocha à ces deux célebres auteurs d'avoir représenté leurs ouvrages selon l'usage des anciens Grecs nos maîtres. Le fameux docteur Ramon, le licencié Michel Sanchez, le chanoine Mira de Meseva, le chanoine Tarraga, firent beaucoup de comédies presque toutes estimées, et leurs fonctions de prêtres n'en furent pas interrompues. Plusieurs prêtres en France en ont fait, témoins le cardinal de Richelieu, l'abbé Boyer, l'abbé Genest, aumônier de madame la duchesse d'Orléans, et tant d'autres; enfin l'art doit être encouragé, l'abus de l'art seul peut avilir.

Pour derniere preuve incontestable, rapportons la déclaration de Louis XIII, du 16 avril 1641, enregistrée au parlement; elle dit expressément:

« Nous voulons que l'exercice des comédiens, qui peut « innocemment détourner nos sujets de diverses occupa- « tions mauvaises, ne puisse leur être imputé à blâme, « ni préjudicier à leur réputation dans le commerce « public. »

C'est en vertu de cette déclaration que Louis XIV

guérir de leur foiblesse, je finisse en vous assurant que je suis et serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obligé serviteur,

P. CORNEILLE.

---

maintint Floridor, sieur de Soulas, dans la possession de sa noblesse, par arrêt du conseil du 10 septembre 1668. En bonne foi, peut-on flétrir un pensionnaire du roi, déclaré gentilhomme par le roi, pour avoir rempli des fonctions dont le roi lui ordonne expressément de s'acquitter? il est mis en prison s'il ne joue pas, il est excommunié s'il joue : voilà un bel exemple de nos contradictions. En faut-il davantage pour confondre ceux qui se déclarent contre nos spectacles, autant par ignorance que par mauvaise volonté?

ACTEURS.

VALENS, gouverneur d'Antioche.

PLACIDE, fils de Valens, et amoureux de Théodore.

CLÉOBULE, ami de Placide.

DIDYME, amoureux de Théodore.

PAULIN, confident de Valens.

LYCANTE, capitaine d'une cohorte romaine.

MARCELLE, femme de Valens.

THÉODORE, princesse d'Antioche.

STÉPHANIE, confidente de Marcelle.

La scene est à Antioche, dans le palais du gouverneur.

H. Gravelot Inven.

N. le Mire Sculp.

Madame je vous viens rendre votre victime.

THÉODORE.

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE PR[illegible]

SC[illegible]E PRE[illegible]E.

PLACIDE, CLÉOBULE.

PLACIDE.

[illegible] est vrai, Cléobule, et je veux l'avouer,
[illegible] fortune me flatte assez pour m'en louer
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
éclat des grandeurs [illegible]

THÉODORE,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, CLÉOBULE.

PLACIDE.

Il est vrai, Cléobule, et je veux l'avouer,
La fortune me flatte assez pour m'en louer:
Mon pere est gouverneur de toute la Syrie;
Et, comme si c'étoit trop peu de flatterie,
Moi-même elle m'embrasse, et vient de me donner,
Tout jeune que je suis, l'Égypte à gouverner.
Certes, si je m'enflois de ces vaines fumées
Dont on voit à la cour tant d'ames si charmées,
Si l'éclat des grandeurs avoit pu me ravir,

J'aurois de quoi me plaire et de quoi m'assouvir.
Au-dessous des Césars je suis ce qu'on peut être;
A moins que de leur rang le mien ne sauroit croître;
Et pour haut qu'on ait mis des titres si sacrés,
On y monte souvent par de moindres degrés.
Mais ces honneurs pour moi ne sont qu'une infamie,
Parceque je les tiens d'une main ennemie,
Et leur plus doux appât qu'un excès de rigueur
Parceque pour échange on veut avoir mon cœur.
On perd temps toutefois; ce cœur n'est point à vendre.
Marcelle, en vain par-là tu crois gagner un gendre;
Ta Flavie à mes yeux fait toujours même horreur.
Ton frere Marcellin peut tout sur l'empereur.
Mon pere est ton époux, et tu peux sur son ame
Ce que sur un mari doit pouvoir une femme:
Va plus outre; et, par zele ou par dextérité,
Joins le vouloir des dieux à leur autorité;
Assemble leur faveur, assemble leur colere:
Pour aimer je n'écoute empereur, dieux, ni pere;
Et je la trouverois un objet odieux
Des mains de l'empereur, et d'un pere, et des dieux.

CLÉOBULE.

Quoique pour vous Marcelle ait le nom de marâtre,
Considérez, seigneur, qu'elle vous idolâtre;
Voyez d'un œil plus sain ce que vous lui devez,
Les biens et les honneurs qu'elle vous a sauvés.
Quand Dioclétian fut maître de l'empire...

PLACIDE.

Mon pere étoit perdu, c'est ce que tu veux dire.
Sitôt qu'à son parti le bonheur eut manqué
Sa tête fut proscrite, et son bien confisqué;
On vit à Marcellin sa dépouille donnée:
Il sut la racheter par ce triste hyménée;
Et, forçant son grand cœur à ce honteux lien,
Lui-même il se livra pour rançon de son bien.
Dès-lors on asservit jusques à mon enfance;
De Flavie avec moi l'on conclut l'alliance;
Et depuis ce moment Marcelle a fait chez nous
Un destin que tout autre auroit trouvé fort doux.
La dignité du fils, comme celle du pere,
Descend du haut pouvoir que lui donne ce frere;
Mais, à la regarder de l'œil dont je la voi,
Ce n'est qu'un joug pompeux qu'on veut jeter sur moi.
On éleve chez nous un trône pour sa fille;
On y seme l'éclat dont on veut qu'elle brille;
Et dans tous ces honneurs je ne vois en effet
Qu'un infâme dépôt des présents qu'on lui fait.

CLÉOBULE.

S'ils ne sont qu'un dépôt du bien qu'on lui veut faire,
Vous en êtes, seigneur, mauvais dépositaire,
Puisqu'avec tant d'effort on vous voit travailler
A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller.
Vous aimez Théodore, et votre ame ravie
Lui veut donner ce trône élevé pour Flavie:

C'est là le fondement de votre aversion.

PLACIDE.

Ce n'est point un secret que cette passion:
Flavie au lit malade en meurt de jalousie;
Et dans l'âpre dépit dont sa mere est saisie,
Elle tonne, foudroie, et, pleine de fureur,
Menace de tout perdre auprès de l'empereur.
Comme de ses faveurs je ris de sa colere:
Quoi qu'elle ait fait pour moi, quoi qu'elle puisse faire:
Le passé sur mon cœur ne peut rien obtenir,
Et je laisse au hasard le soin de l'avenir.
Je me plais à braver cet orgueilleux courage;
Chaque jour pour l'aigrir je vais jusqu'à l'outrage:
Son ame impérieuse et prompte à fulminer
Ne sauroit me haïr jusqu'à m'abandonner:
Souvent elle me flatte alors que je l'offense;
Et quand je l'ai poussée à quelque violence,
L'amour de sa Flavie en rompt tous les effets,
Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bienfaits.
Je la plains toutefois; et, plus à plaindre qu'elle,
Comme elle aime un ingrat, j'adore une cruelle,
Dont la rigueur la venge, et, rejetant ma foi,
Me rend tous les mépris que Flavie a de moi.
Mon sort des deux côtés mérite qu'on le plaigne:
L'une me persécute, et l'autre me dédaigne;
Je hais qui m'idolâtre, et j'aime qui me fuit,
Et je poursuis en vain, ainsi qu'on me poursuit.
Telle est de mon destin la fatale injustice;

Telle est la tyrannie ensemble et le caprice
Du démon aveuglé, qui sans discrétion
Verse l'antipathie et l'inclination.
Mais puisqu'à d'autres yeux je parois trop aimable,
Que peut voir Théodore en moi de méprisable?
Sans doute elle aime ailleurs, et s'impute à bonheur
De préférer Didyme au fils du gouverneur.

CLÉOBULE.

Comme elle, je suis né, seigneur, dans Antioche,
Et par les droits du sang je lui suis assez proche;
Je connois son courage, et vous répondrois bien
Qu'étant sourde à vos vœux elle n'écoute rien,
Et que cette rigueur dont votre amour l'accuse
Ne donne point ailleurs ce qu'elle vous refuse.
Ce malheureux rival dont vous êtes jaloux
En reçoit chaque jour plus de mépris que vous:
Mais quand même ses feux répondroient à vos flammes,
Qu'une amour mutuelle uniroit vos deux ames,
Voyez où cette amour vous peut précipiter,
Quel orage sur vous elle doit exciter,
Ce que dira Valens, ce que fera Marcelle.
Souffrez que son parent vous dise enfin pour elle...

PLACIDE.

Ah! si je puis encor quelque chose sur toi,
Ne me dis rien pour elle, et dis-lui tout pour moi;
Dis-lui que je suis sûr des bontés de mon pere,
Ou que, s'il se rendoit d'une humeur trop sévere,
L'Égypte où l'on m'envoie est un asyle ouvert

Pour mettre notre flamme et notre heur à couvert.
Là, saisis d'un rayon des puissances suprêmes,
Nous ne recevrons plus de lois que de nous-mêmes.
Quelques noires vapeurs que puissent concevoir
Et la mere et la fille ensemble au désespoir,
Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempêtes,
Sans venir jusqu'à nous crevera sur leurs têtes,
Et nous érigerons en cet heureux séjour
De leur rage impuissante un trophée à l'amour.
Parle, parle pour moi, presse, agis, persuade;
Fais quelque chose enfin pour mon esprit malade;
Fais-lui voir mon pouvoir, fais-lui voir mon ardeur:
Son dédain est peut-être un effet de sa peur;
Et, si tu lui pouvois arracher cette crainte,
Tu pourrois dissiper cette froideur contrainte,
Tu pourrois... Mais je vois Marcelle qui survient.

SCENE II.

MARCELLE, PLACIDE, CLEOBULE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ce mauvais conseiller toujours vous entretient!

PLACIDE.

Vous dites vrai, madame, il tâche à me surprendre;
Son conseil est mauvais, mais je sais m'en défendre.

MARCELLE.

Il vous parle d'aimer?

PLACIDE.

Contre mon sentiment.

MARCELLE.

Levez, levez le masque, et parlez franchement:
De votre Théodore il est l'agent fidele;
Pour vous mieux engager elle fait la cruelle,
Vous chasse en apparence, et, pour vous retenir,
Par ce parent adroit vous fait entretenir.

PLACIDE.

Par ce fidele agent elle est donc mal servie:
Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie;
Et ce parent adroit en matiere d'amour
Agit contre son sang pour mieux faire sa cour.
C'est, madame, en effet le mal qu'il me conseille;
Mais j'ai le cœur trop bon pour lui prêter l'oreille.

MARCELLE.

Dites le cœur trop bas pour aimer en bon lieu.

PLACIDE.

L'objet où vont mes vœux seroit digne d'un dieu.

MARCELLE.

Il est digne de vous, d'une ame vile et basse.

PLACIDE.

Je fais donc seulement ce qu'il faut que je fasse.
Ne blâmez que Flavie: un cœur si bien placé
D'une ame vile et basse est trop embarrassé;

D'un choix qui lui fait honte il faut qu'elle s'irrite,
Et me prive d'un bien qui passe mon mérite.

MARCELLE.

Avec quelle arrogance osez-vous me parler!

PLACIDE.

Au-dessous de Flavie ainsi me ravaler,
C'est de cette arrogance un mauvais témoignage.
Je ne me puis, madame, abaisser davantage.

MARCELLE.

Votre respect est rare, et fait voir clairement
Que votre humeur modeste aime l'abaissement.
Eh bien! puisqu'à présent j'en suis mieux avertie,
Il faudra satisfaire à cette modestie;
Avec un peu de temps nous en viendrons à bout.

PLACIDE.

Vous ne m'ôterez rien, puisque je vous dois tout.
Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.

MARCELLE.

Vous pourrez bientôt prendre un sentiment contraire.

PLACIDE.

Je n'en changerai point pour la perte d'un bien
Qui me rendra celui de ne vous devoir rien.

MARCELLE.

Ainsi l'ingratitude en soi-même se flatte.
Mais je saurai punir cette ame trop ingrate;
Et, pour mieux abaisser vos esprits soulevés,
Je vous ôterai plus que vous ne me devez.

PLACIDE.

La menace est obscure; expliquez-la, de grace.

MARCELLE.

L'effet expliquera le sens de la menace.
Tandis, souvenez-vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ai fait ce que sont et le pere et le fils:
Vous me devez l'Égypte; et Valens, Antioche.

PLACIDE.

Nous ne vous devons rien après un tel reproche.
Un bienfait perd sa grace à le trop publier;
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le doit oublier.

MARCELLE.

Je l'oublîrois, ingrat, si pour tant de puissance
Je recevois de vous quelque reconnoissance.

PLACIDE.

Et je m'en souviendrois jusqu'aux derniers abois,
Si vous vous contentiez de ce que je vous dois.

MARCELLE.

Après tant de bienfaits, osé-je trop prétendre?

PLACIDE.

Ce ne sont plus bienfaits alors qu'on veut les vendre.

MARCELLE.

Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit

PLACIDE.

S'avouant redevable il rend tout ce qu'il doit.

MARCELLE.

Tous les ingrats en foule iront à votre école,

Puisqu'on y devient quitte en payant de parole.

PLACIDE.

Je vous dirai donc plus, puisque vous me pressez:
Nous ne vous devons pas tout ce que vous pensez.

MARCELLE.

Que seriez-vous sans moi?

PLACIDE.

Sans vous? ce que nous sommes.
Notre empereur est juste, et sait choisir les hommes;
Et mon pere, après tout, ne se trouve qu'au rang
Où l'auroient mis sans vous ses vertus et son sang.

MARCELLE.

Ne vous souvient-il plus qu'on proscrivit sa tête!

PLACIDE.

Par-là votre artifice en fit votre conquête.

MARCELLE.

Ainsi de ma faveur vous nommez les effets!

PLACIDE.

Un autre ami peut-être auroit bien fait sa paix;
Et si votre faveur pour lui s'est employée,
Par son hymen, madame, il vous a trop payée.
On voit peu d'unions de deux telles moitiés;
Et, la faveur à part, on sait qui vous étiez.

MARCELLE.

L'ouvrage de mes mains avoir tant d'insolence!

PLACIDE.

Elles m'ont mis trop haut pour souffrir une offense.

MARCELLE.

Quoi! vous tranchez ici du nouveau gouverneur?

PLACIDE.

De mon rang en tous lieux je soutiendrai l'honneur.

MARCELLE.

Considérez donc mieux quelle main vous y porte;
L'hymen seul de Flavie en est pour vous la porte.

PLACIDE.

Si je n'y puis entrer qu'acceptant cette loi,
Reprenez votre Égypte, et me laissez à moi.

MARCELLE.

Plus il me doit d'honneurs, plus son orgueil me brave!

PLACIDE.

Plus je reçois d'honneurs, moins je dois être esclave.

MARCELLE.

Conservez ce grand cœur, vous en aurez besoin.

PLACIDE.

Je le conserverai, madame, avec grand soin;
Et votre grand pouvoir en chassera la vie
Avant que d'y surprendre aucun lieu pour Flavie.

MARCELLE.

J'en chasserai du moins l'ennemi qui me nuit.

PLACIDE.

Vous ferez peu d'effet avec beaucoup de bruit.

MARCELLE.

Je joindrai de si près l'effet à la menace,
Que sa perte aujourd'hui me quittera la place.

PLACIDE.

Vous perdrez aujourd'hui...

MARCELLE.

Théodore à vos yeux.
M'entendez-vous, Placide? Oui, je jure les dieux
Qu'aujourd'hui mon courroux, armé contre son crime,
Au pied de leurs autels en fera ma victime.

PLACIDE.

Et je jure à vos yeux ces mêmes immortels
Que je la vengerai jusque sur leurs autels.
Je jure plus encor, que, si je pouvois croire
Que vous eussiez dessein d'une action si noire,
Il n'est point de respect qui pût me retenir
D'en punir la pensée et de vous prévenir,
Et que, pour garantir une tête si chere,
Je vous irois chercher jusqu'au lit de mon pere.
M'entendez-vous, madame? Adieu. Pensez-y bien.
N'épargnez pas mon sang si vous versez le sien;
Autrement ce beau sang en fera verser d'autre,
Et ma fureur n'est pas pour se borner au vôtre.

SCENE III.

MARCELLE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

As-tu vu, Stéphanie, un plus farouche orgueil?
As-tu vu des mépris plus dignes du cercueil?
Et pourrois-je épargner cette insolente vie,

Si sa perte n'étoit la perte de Flavie,
Dont le cruel destin prend un si triste cours
Qu'aux jours de ce barbare il attache ses jours?

STÉPHANIE.

Je tremble encor de voir où sa rage l'emporte.

MARCELLE.

Ma colere en devient et plus juste et plus forte;
Et l'aveugle fureur dont ses discours sont plēins
Ne m'arrachera pas ma vengeance des mains.

STÉPHANIE.

Après votre vengeance appréhendez la sienne.

MARCELLE.

Qu'une indigne épouvante à présent me retienne!
De ce feu turbulent l'éclat impétueux
N'est qu'un foible avorton d'un cœur présomptueux.
La menace à grand bruit ne porte aucune atteinte,
Elle n'est qu'un effet d'impuissance et de crainte;
Et qui si près du mal s'amuse à menacer
Veut amollir le coup qu'il ne peut repousser.

STÉPHANIE.

Théodore vivante, il craint votre colere;
Mais voyez qu'il ne craint que parcequ'il espere;
Et c'est à vous, madame, à bien considérer
Qu'il cessera de craindre en cessant d'espérer.

MARCELLE.

Si l'espoir fait sa peur, nous n'avons qu'à l'éteindre;
Il cessera d'aimer aussi-bien que de craindre.
L'amour va rarement jusque dans un tombeau

S'unir au reste affreux de l'objet le plus beau.
Hasardons; je ne vois que ce conseil à prendre.
Théodore vivante, il n'en faut rien prétendre;
Et Théodore morte, on peut encor douter
Quel sera le succès que tu veux redouter.
Quoi qu'il arrive enfin, de la sorte outragée,
C'est un plaisir bien doux que de se voir vengée.
Mais dis-moi, ton indice est-il bien assuré?

STÉPHANIE.

J'en réponds sur ma tête, et l'ai trop avéré.

MARCELLE.

Ne t'oppose donc plus à ce moment de joie
Qu'aujourd'hui par ta main le juste ciel m'envoie.
Valens vient à propos, et sur tes bons avis
Je vais forcer le pere à me venger du fils.

SCENE IV.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Jusques à quand, seigneur, voulez-vous qu'abusée
Au mépris d'un ingrat je demeure exposée,
Et qu'un fils arrogant sous votre autorité
Outrage votre femme avec impunité?
Sont-ce là les douceurs, sont-ce là les caresses
Qu'en faisoient à ma fille espérer vos promesses?
Et faut-il qu'un amour conçu par votre aveu
Lui coûte enfin la vie, et vous touche si peu?

VALENS.

Plût aux dieux que mon sang eût de quoi satisfaire
Et l'amour de la fille, et l'espoir de la mere;
Et qu'en le répandant je lui pusse gagner
Ce cœur dont l'insolence ose la dédaigner!
Mais de ses volontés le ciel est le seul maître.
J'ai promis de l'amour, il le doit faire naître.
Si son ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je pense être quitte y faisant mon pouvoir.

MARCELLE.

Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence,
C'est avec son orgueil être d'intelligence;
Aussi-bien que le fils le pere m'est suspect,
Et vous manquez de foi comme lui de respect.
Ah! si vous déployiez cette haute puissance
Que donnent aux parents les droits de la naissance...

VALENS.

Si la haine et l'amour lui doivent obéir,
Déployez-la, madame, à le faire haïr.
Quel que soit le pouvoir d'un pere en sa famille,
Puis-je plus sur mon fils que vous sur votre fille?
Et si vous n'en pouvez vaincre la passion,
Dois-je plus obtenir sur tant d'aversion?

MARCELLE.

Elle tâche à se vaincre, et son cœur y succombe;
Et l'effort qu'elle y fait la jette sous la tombe.

VALENS.

Elle n'a toutefois que l'amour à domter;

Et Placide bien moins se pourroit surmonter,
Puisque deux passions le font être rebelle,
L'amour pour Théodore, et la haine pour elle.

MARCELLE.

Otez-lui Théodore; et, son amour domté,
Vous domterez sa haine avec facilité.

VALENS.

Pour l'ôter à Placide il faut qu'elle se donne.
Aime-t-elle quelque autre?

MARCELLE.

Elle n'aime personne.
Mais qu'importe, seigneur, qu'elle écoute aucuns vœux?
Ce n'est pas son hymen, c'est sa mort que je veux.

VALENS.

Quoi! madame, abuser ainsi de ma puissance!
A votre passion immoler l'innocence!
Les dieux m'en puniroient.

MARCELLE.

Trouvent-ils innocents
Ceux dont l'impiété leur refuse l'encens?
Prenez leur intérêt: Théodore est chrétienne;
C'est la cause des dieux, et ce n'est plus la mienne.

VALENS.

Souvent la calomnie....

MARCELLE.

Il n'en faut plus parler,
Si vous vous préparez à le dissimuler.
Devenez protecteur de cette secte impie

Que l'empereur jamais ne crut digne de vie;
Vous pouvez en ces lieux vous en faire l'appui:
Mais songez qu'il me reste un frere auprès de lui.

VALENS.

Sans en importuner l'autorité suprême,
Si je vous suis suspect, n'en croyez que vous-même,
Agissez en ma place, et faites-la venir;
Quand vous la convaincrez, je saurai la punir;
Et vous reconnoîtrez que dans le fond de l'ame
Je prends, comme je dois, l'intérêt d'une femme.

MARCELLE.

Puisque vous le voulez, j'oserai la mander:
Allez-y, Stéphanie, allez sans plus tarder.

SCENE V.

MARCELLE, VALENS, PAULIN.

MARCELLE.

Et si l'on m'a flattée avec un faux indice,
Je vous irai moi-même en demander justice.

VALENS.

N'oubliez pas alors que je la dois à tous,
Et même à Théodore, aussi-bien comme à vous.

MARCELLE.

N'oubliez pas non plus quelle est votre promesse.

(*seule.*)

Il est temps que Flavie ait part à l'alégresse:
Avec cette espérance allons la soulager.

Et vous, dieux, qu'avec moi j'entreprends de venger,
Agréez ma victime, et, pour finir ma peine,
Jetez un peu d'amour où regne tant de haine;
Ou, si c'est trop pour nous qu'il soupire à son tour,
Jetez un peu de haine où regne tant d'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE.

MARCELLE n'est pas loin, et je me persuade
Que son amour l'attache auprès de sa malade;
Mais je vais l'avertir que vous êtes ici.

THÉODORE.

Vous m'obligerez fort d'en prendre le souci,
Et de lui témoigner avec quelle franchise
A ses commandements vous me voyez soumise.

STÉPHANIE.

Dans un moment ou deux vous la verrez venir.

SCENE II.

CLÉOBULE, THÉODORE

CLÉOBULE.

Tandis permettez-moi de vous entretenir,
Et de blâmer un peu cette vertu farouche,
Cette insensible humeur qu'aucun objet ne touche,

D'où naissent tant de feux sans pouvoir l'enflammer,
Et qui semble haïr quiconque l'ose aimer.
Je veux bien avec vous que dessous votre empire
Toute notre jeunesse en vain brûle et soupire;
J'approuve les mépris que vous rendez à tous;
Le ciel n'en a point fait qui soient dignes de vous:
Mais je ne puis souffrir que la grandeur romaine
S'abaissant à vos pieds ait part à cette haine,
Et que vous égaliez par vos durs traitements
Ces maîtres de la terre aux vulgaires amants.
Quoiqu'une âpre vertu du nom d'amour s'irrite,
Elle trouve sa gloire à céder au mérite;
Et sa sévérité ne lui fait point de lois
Qu'elle n'aime à briser pour un illustre choix.
Voyez ce qu'est Valens, voyez ce qu'est Placide,
Voyez sur quels états l'un et l'autre préside,
Où le pere et le fils peuvent un jour régner;
Et cessez d'être aveugle, et de le dédaigner.

THÉODORE.

Je ne suis point aveugle, et vois ce qu'est un homme
Qu'élevent la naissance, et la fortune, et Rome;
Je rends ce que je dois à l'éclat de son sang,
J'honore son mérite, et respecte son rang:
Mais vous connoissez mal cette vertu farouche
De vouloir qu'aujourd'hui l'ambition la touche,
Et qu'une ame insensible aux plus saintes ardeurs
Cede honteusement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle est ennoblie

Par quelques traits d'amour pouvoit être affoiblie,
Mon cœur, plus incapable encor de vanité,
Ne feroit point de choix que dans l'égalité;
Et, rendant aux grandeurs un respect légitime,
J'honorerois Placide, et j'aimerois Didyme.

CLÉOBULE.

Didyme, que sur tous vous semblez dédaigner!

THÉODORE.

Didyme, que sur tous je tâche d'éloigner,
Et qui verroit bientôt sa flamme couronnée
Si mon ame à mes sens étoit abandonnée,
Et se laissoit conduire à ces impressions
Que forment en naissant les belles passions.
Comme cet avantage est digne qu'on le craigne,
Plus je penche à l'aimer, et plus je le dédaigne;
Et m'arme d'autant plus, que mon cœur en secret
Voudroit s'en laisser vaincre, et combat à regret.
Je me fais tant d'effort lorsque je le méprise,
Que par mes propres sens je crains d'être surprise;
J'en crains une révolte, et que, las d'obéir,
Comme je les trahis, ils ne m'osent trahir.
Voilà, pour vous montrer mon ame toute nue,
Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma vue:
Je crains d'en recevoir quelque coup-d'œil fatal,
Et chasse un ennemi dont je me défends mal.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être;
La raison quelque jour s'en fera mieux connoître:
Nommez-la cependant vertu, caprice, orgueil,

Ce dessein me suivra jusque dans le cercueil.

CLÉOBULE.

Il peut vous y pousser, si vous n'y prenez garde.
D'un œil envenimé Marcelle vous regarde;
Et, se prenant à vous du mauvais traitement
Que sa fille à ses yeux reçoit de votre amant,
Sa jalouse fureur ne peut être assouvie
A moins de votre sang, à moins de votre vie:
Ce n'est plus en secret que frémit son courroux,
Elle en parle tout haut, elle s'en vante à nous,
Elle en jure les dieux; et, ce que j'appréhende,
Pour ce triste sujet sans doute elle vous mande.
Dans un péril si grand faites un protecteur.

THÉODORE.

Si je suis en péril, Placide en est l'auteur;
L'amour qu'il a pour moi lui seul m'y précipite;
C'est par-là qu'on me hait, c'est par-là qu'on s'irrite.
On n'en veut qu'à sa flamme, on n'en veut qu'à son choix;
C'est contre lui qu'on arme ou la force ou les lois.
Tous les vœux qu'il m'adresse avancent ma ruine,
Et par une autre main c'est lui qui m'assassine.
Je sais quel est mon crime; et je ne doute pas
Du prétexte qu'aura l'arrêt de mon trépas;
Je l'attends sans frayeur : mais, de quoi qu'on m'accuse,
S'il portoit à Flavie un cœur que je refuse,
Qui veut finir mes jours les voudroit protéger,
Et par ce changement il feroit tout changer.
Mais mon péril le flatte; et son cœur en espere

Ce que jusqu'à présent tous ses soins n'ont pu faire;
Il attend que du mien j'achete son appui:
J'en trouverai peut-être un plus puissant que lui;
Et s'il me faut périr, dites-lui qu'avec joie
Je cours à cette mort où son amour m'envoie,
Et que, par un exemple assez rare à nommer,
Je périrai pour lui, si je ne puis l'aimer.

CLÉOBULE.

Ne vous pas mieux servir d'un amour si fidele,
C'est...

THÉODORE.

Quittons ce discours, je vois venir Marcelle.

SCENE III.

MARCELLE, THÉODORE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

MARCELLE, *à Cléobule.*

Quoi! toujours l'un ou l'autre est par vous obsédé!
Qui vous amene ici? vous avois-je mandé?
Et ne pourrai-je voir Théodore ou Placide,
Sans que vous leur serviez d'interprete ou de guide?
Cette assiduité marque un zele imprudent;
Et ce n'est pas agir en adroit confident.

CLÉOBULE.

Je crois qu'on me doit voir d'une ame indifférente
Accompagner ici Placide et ma parente.
Je fais ma cour à l'un à cause de son rang,

Et rends à l'autre un soin où m'oblige le sang.

MARCELLE.

Vous êtes bon parent.

CLÉOBULE.

Elle m'oblige à l'être.

MARCELLE.

Votre humeur généreuse aime à le reconnoître;
Et, sensible aux faveurs que vous en recevez,
Vous rendez à tous deux ce que vous leur devez.
Un si rare service aura sa récompense
Plus grande qu'on n'estime et plutôt qu'on ne pense.
Cependant quittez-nous, que je puisse à mon tour
Servir de confidente à cet illustre amour.

CLÉOBULE.

Ne croyez pas, madame...

MARCELLE.

Obéissez, de grace.
Je sais ce qu'il faut croire, et vois ce qui se passe.

SCENE IV.

MARCELLE, THÉODORE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ne vous offensez pas, objet rare et charmant,
Si ma haine avec lui traite un peu rudement.
Ce n'est point avec vous que je la dissimule:
Je chéris Théodore, et je hais Cléobule;
Et, par un pur effet du bien que je vous veux,

Je ne puis voir ici ce parent dangereux.
Je sais que pour Placide il vous fait tout facile,
Qu'en sa grandeur nouvelle il vous peint un asyle,
Et tâche à vous porter jusqu'à la vanité
D'espérer me braver avec impunité;
Je n'ignore non plus que votre ame plus saine,
Connoissant son devoir, ou redoutant ma haine,
Rejette ses conseils, en dédaigne le prix,
Et fait de ces grandeurs un généreux mépris.
Mais comme avec le temps il pourroit vous séduire,
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous nuire,
J'ai voulu vous parler, pour vous mieux avertir
Qu'il seroit mal-aisé de vous en garantir;
Que si ce qu'est Placide enfloit votre courage,
Je puis en un moment renverser mon ouvrage,
Abattre sa fortune, et détruire avec lui
Quiconque m'oseroit opposer son appui.
Gardez donc d'aspirer au rang où je l'éleve.
Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'acheve.
Ne servez point d'obstacle à ce que j'en prétends;
N'acquérez point ma haine en perdant votre temps.
Croyez que me tromper, c'est vous tromper vous-même;
Et si vous vous aimez, souffrez que je vous aime.

THÉODORE.

Je n'ai point vu, madame, encor jusqu'à ce jour
Avec tant de menace expliquer tant d'amour,
Et, peu faite à l'honneur de pareilles visites,
J'aurois lieu de douter de ce que vous me dites;

Mais soit que ce puisse être ou feinte, ou vérité,
Je veux bien vous répondre avec sincérité.
Quoique vous me jugiez l'ame basse et timide,
Je croirois sans faillir pouvoir aimer Placide;
Et si sa passion avoit pu me toucher,
J'aurois assez de cœur pour ne le point cacher.
Cette haute puissance à ses vertus rendue
L'égale presque aux rois dont je suis descendue;
Et si Rome et le temps m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encor le courage et le sang.
Dans mon sort ravalé je sais vivre en princesse;
Je fuis l'ambition, mais je hais la foiblesse:
Et comme ses grandeurs ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.
Je l'estime beaucoup, mais en vain il soupire;
Quand même sur ma tête il feroit choir l'empire,
Vous me verriez répondre à cette illustre ardeur
Avec la même estime, et la même froideur.
Sortez d'inquiétude, et m'obligez de croire
Que la gloire où j'aspire est tout une autre gloire,
Et que, sans m'éblouir de cet éclat nouveau,
Plutôt que dans son lit j'entrerois au tombeau.

MARCELLE.

Je vous crois: mais souvent l'amour brûle sans luire;
Dans un profond secret il aime à se conduire;
Et voyant Cléobule aller tant et venir,
Entretenir Placide, et vous entretenir,

Je sens toujours dans l'ame un reste de scrupule,
Que je blâme moi-même et tiens pour ridicule.
Mais mon cœur soupçonneux ne s'en peut départir.
Vous avez deux moyens de l'en faire sortir;
Épousez ou Didyme, ou Cléante, ou quelque autre,
Ne m'importe pas qui, mon choix suivra le vôtre,
Et je le comblerai de tant de dignités
Que peut-être il vaudra ce que vous me quittez;
Ou, si vous ne pouvez sitôt vous y résoudre,
Jurez-moi par ce Dieu qui porte en main la foudre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera votre époux.
Je lui fais pour Flavie offrir un sacrifice:
Peut-être que vos vœux le rendront plus propice;
Venez les joindre aux miens, et le prendre à témoin.

THÉODORE.

Je veux vous satisfaire; et, sans aller si loin,
J'atteste ici le Dieu qui lance le tonnerre,
Ce monarque absolu du ciel et de la terre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera mon époux.
En est-ce assez, madame? êtes-vous satisfaite?

MARCELLE.

Ce serment à-peu-près est ce que je souhaite;
Mais, pour vous dire tout, la sainteté des lieux,
Le respect des autels, la présence des dieux,
Le rendant et plus saint et plus inviolable,

Me le pourroient aussi rendre bien plus croyable.

THÉODORE.

Le Dieu que j'ai juré connoît tout, entend tout;
Il remplit l'univers de l'un à l'autre bout;
Sa grandeur est sans borne ainsi que sans exemple;
Il n'est pas moins ici qu'au milieu de son temple;
Il ne m'entend pas mieux dans son temple qu'ici.

MARCELLE.

S'il vous entend par-tout, je vous entends aussi:
On ne m'éblouit point d'une mauvaise ruse;
Suivez-moi dans le temple, et tôt, et sans excuse.

THÉODORE.

Votre cœur soupçonneux ne m'y croiroit non plus,
Et je vous y ferois des serments superflus.

MARCELLE.

Vous désobéissez?

THÉODORE.

Je crois vous satisfaire.

MARCELLE.

Suivez, suivez mes pas.

THÉODORE.

Ce seroit vous déplaire;
Vos desseins d'autant plus en seroient reculés;
Ma désobéissance est ce que vous voulez.

MARCELLE.

Il faut de deux raisons que l'une vous retienne;
Ou vous aimez Placide, ou vous êtes chrétienne.

THÉODORE.

Oui, je le suis, madame, et le tiens à plus d'heur
Qu'un autre ne tiendroit toute votre grandeur.
Je vois qu'on vous l'a dit, ne cherchez plus de ruse;
J'avoue et hautement, et tôt, et sans excuse.
Armez-vous à ma perte, éclatez, vengez-vous;
Par ma mort à Flavie assurez un époux;
Et noyez dans ce sang, dont vous êtes avide,
Et le mal qui la tue, et l'amour de Placide.

MARCELLE.

Oui, pour vous en punir je n'épargnerai rien;
Et l'intérêt des dieux assurera le mien.

THÉODORE.

Le vôtre en même temps assurera ma gloire;
Triomphant de ma vie, il fera ma victoire,
Mais si grande, si haute, et si pleine d'appas,
Qu'à ce prix j'aimerois les plus cruels trépas.

MARCELLE.

De cette illusion soyez persuadée;
Périssant à mes yeux, triomphez en idée;
Goûtez d'un autre monde à loisir les appas,
Et devenez heureuse où je ne serai pas:
Je n'en suis point jalouse, et toute ma puissance
Vous veut bien d'un tel heur hâter la jouissance;
Mais gardez de pâlir et de vous étonner
A l'aspect du chemin qui vous y doit mener.

THÉODORE.

La mort n'a que douceur pour une ame chrétienne.

MARCELLE.

Votre félicité va donc faire la mienne.

THÉODORE.

Votre haine est trop lente à me la procurer.

MARCELLE.

Vous n'aurez pas long-temps sujet d'en murmurer.
Allez trouver Valens, allez, ma Stéphanie:
Mais demeurez, il vient.

SCENE V.

VALENS, MARCELLE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ce n'est point calomnie,
Seigneur, elle est chrétienne, et s'en ose vanter.

VALENS.

Théodore, parlez sans vous épouvanter.

THÉODORE.

Puisque je suis coupable aux yeux de l'injustice,
Je fais gloire du crime, et j'aspire au supplice;
Et d'un crime si beau le supplice est si doux,
Que qui peut le connoître en doit être jaloux.

VALENS.

Je ne recherche plus la damnable origine
De cet aveugle amour où Placide s'obstine;
Cette noire magie, ordinaire aux chrétiens,
L'arrête indignement dans vos honteux liens;

Votre charme après lui se répand sur Flavie:
De l'un il prend le cœur, et de l'autre la vie.
Vous osez donc ainsi jusque dans ma maison,
Jusque sur mes enfants verser votre poison?
Vous osez donc tous deux les prendre pour victimes?

THÉODORE.

Seigneur, il ne faut point me supposer de crimes,
C'est à des faussetés sans besoin recourir;
Puisque je suis chrétienne, il suffit pour mourir.
Je suis prête: où faut-il que je porte ma vie?
Où me veut votre haine immoler à Flavie?
Hâtez, hâtez, seigneur, ces heureux châtiments
Qui feront mes plaisirs et vos contentements.

VALENS.

Ah! je rabattrai bien cette fiere constance.

THÉODORE.

Craindrois-je des tourments qui font ma récompense?

VALENS.

Oui, j'en sais que peut-être aisément vous craindrez;
Vous en recevrez l'ordre, et vous en résoudrez.
Ce courage toujours ne sera pas si ferme.
Paulin, que là-dedans pour prison on l'enferme;
Mettez-y bonne garde.
(*Paulin la conduit avec quelques soldats, et l'ayant enfermée, il revient incontinent.*)

SCENE VI.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Eh quoi! pour la punir,
Quand le crime est constant, qui vous peut retenir?

VALENS.

Agrérez-vous le choix que je fais d'un supplice?

MARCELLE.

J'agrérai tout, seigneur, pourvu qu'elle périsse:
Choisissez le plus doux, ce sera m'obliger.

VALENS.

Ah! que vous savez mal comme il faut se venger!

MARCELLE.

Je ne suis point cruelle, et n'en veux à sa vie
Que pour rendre Placide à l'amour de Flavie.
Otez-nous cet obstacle à nos contentements;
Mais en faveur du sexe épargnez les tourments;
Qu'elle meure, il suffit.

VALENS.

Oui, sans plus de demeure,
Pour l'intérêt des dieux je consens qu'elle meure:
Indigne de la vie, elle doit en sortir;
Mais pour votre intérêt je n'y puis consentir.
Quoi! madame, la perdre est-ce gagner Placide?
Croyez-vous que sa mort le change, ou l'intimide?

Que ce soit un moyen d'être aimable à ses yeux
Que de mettre au tombeau ce qu'il aime le mieux?
Ah! ne vous flattez point d'une espérance vaine:
En cherchant son amour vous redoublez sa haine;
Et, dans le désespoir où vous l'allez plonger,
Loin d'en aimer la cause, il voudra s'en venger.
Chaque jour à ses yeux cette ombre ensanglantée,
Sortant des tristes nuits où vous l'aurez jetée,
Vous peindra toutes deux avec des traits d'horreur
Qui feront de sa haine une aveugle fureur:
Et lors je ne dis pas tout ce que j'appréhende.
Son ame est violente, et son amour est grande:
Verser le sang aimé ce n'est pas l'en guérir;
Et le désespérer ce n'est pas l'acquérir.

MARCELLE.

Ainsi donc vous laissez Théodore impunie?

VALENS.

Non, je la veux punir, mais par l'ignominie,
Et, pour forcer Placide à vous porter ses vœux,
Rendre cette chrétienne indigne de ses feux.

MARCELLE.

Je ne vous entends point.

VALENS.

Contentez-vous, madame,
Que je vois pleinement les desirs de votre ame,
Que de votre intérêt je veux faire le mien.
Allez, et sur ce point ne demandez plus rien.
Si je m'expliquois mieux, quoique son ennemie,

Vous la garantiriez d'une telle infamie;
Et, quelque bon succès qu'il en faille espérer,
Votre haute vertu ne pourroit l'endurer.
Agréez ce supplice; et, sans que je le nomme,
Sachez qu'assez souvent on le pratique à Rome,
Qu'il est craint des chrétiens, qu'il plaît à l'empereur,
Qu'aux filles de sa sorte il fait le plus d'horreur,
Et que ce digne objet de votre juste haine
Voudroit de mille morts racheter cette peine.

MARCELLE.

Soit que vous me vouliez éblouir ou venger,
Jusqu'à l'évènement je n'en veux point juger;
Je vous en laisse faire. Adieu : disposez d'elle;
Mais gardez d'oublier qu'enfin je suis Marcelle,
Et que si vous trompez un si juste courroux,
Je me saurai bientôt venger d'elle et de vous.

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

L'impérieuse humeur! vois comme elle me brave,
Comme son fier orgueil m'ose traiter d'esclave.

PAULIN.

Seigneur, j'en suis confus, mais vous le méritez;
Au lieu d'y résister, vous vous y soumettez.

VALENS.

Ne t'imagine pas que dans le fond de l'ame
Je préfere à mon fils les fureurs d'une femme:

L'un m'est plus cher que l'autre, et par ce triste arrêt
Ce n'est que de ce fils que je prends l'intérêt.
Théodore est chrétienne, et ce honteux supplice
Vient moins de ma rigueur que de mon artifice:
Cette haute infamie où je veux la plonger
Est moins pour la punir que pour la voir changer.
Je connois les chrétiens; la mort la plus cruelle
Affermit leur constance, et redouble leur zele,
Et, sans s'épouvanter de tous nos châtiments,
Ils trouvent des douceurs au milieu des tourments:
Mais la pudeur peut tout sur l'esprit d'une fille
Dont la vertu répond à l'illustre famille;
Et j'attends aujourd'hui d'un si puissant effort
Ce que n'obtiendroient pas les frayeurs de la mort.
Après ce grand effet j'oserai tout pour elle,
En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle;
Et je n'ai rien à craindre auprès de l'empereur,
Si ce cœur endurci renonce à son erreur:
Lui-même il me loûra d'avoir su l'y réduire;
Lui-même il détruira ceux qui m'en voudroient nuire.
J'aurai lieu de braver Marcelle et ses amis:
Ma vertu me soutient où son crédit m'a mis;
Mais elle me perdroit, quelque rang que je tienne,
Si j'osois à ses yeux sauver cette chrétienne.
Va la voir de ma part, et tâche à l'étonner:
Dis-lui qu'à tout le peuple on va l'abandonner,
Tranche le mot enfin, que je la prostitue:
Et, quand tu la verras troublée et combattue,

Donne entrée à Placide, et souffre que son feu
Tâche d'en arracher un favorable aveu.
Les larmes d'un amant, et l'horreur de sa honte
Pourront fléchir ce cœur qu'aucun péril ne domte;
Et lors elle n'a point d'ennemis si puissants
Dont elle ne triomphe avec un peu d'encens;
Et cette ignominie où je l'ai condamnée
Se changera soudain en heureux hyménée.

PAULIN.

Votre prudence est rare, et j'en suivrai les lois.
Daigne le juste ciel seconder votre choix,
Et, par une influence un peu moins rigoureuse,
Disposer Théodore à vouloir être heureuse!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, PAULIN.

THÉODORE.

Où m'allez-vous conduire?

PAULIN.

Il est en votre choix;
Suivez-moi dans le temple, ou subissez nos lois.

THÉODORE.

De ces indignités vos juges sont capables!

PAULIN.

Ils égalent la peine aux crimes des coupables.

THÉODORE.

Si le mien est trop grand pour le dissimuler,
N'est-il point de tourments qui puissent l'égaler?

PAULIN.

Comme dans les tourments vous trouvez des délices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais supplices,
Et, par un châtiment aussi grand que nouveau,
De votre vertu même ils font votre bourreau.

THÉODORE.

Ah! qu'un si détestable et honteux sacrifice
Est pour elle en effet un rigoureux supplice!

PAULIN.

Ce mépris de la mort qui par-tout à nos yeux
Brave si hautement et nos lois et nos dieux,
Cette indigne fierté ne seroit pas punie
A ne vous ôter rien de plus cher que la vie:
Il faut qu'on leur immole, après de tels mépris,
Ce que chez votre sexe on met à plus haut prix;
Ou que cette fierté, de nos lois ennemie,
Cede aux justes horreurs d'une pleine infamie,
Et que votre pudeur rende à nos immortels
L'encens que votre orgueil refuse à leurs autels.

THÉODORE.

Valens me fait par vous porter cette menace:
Mais s'il hait les chrétiens, il respecte ma race;
Le sang d'Antiochus n'est pas encor si bas
Qu'on l'abandonne en proie aux fureurs des soldats.

PAULIN.

Ne vous figurez point qu'en un tel sacrilege
Le sang d'Antiochus ait quelque privilege:
Les dieux sont au-dessus des rois dont vous sortez:
Et l'on vous traite ici comme vous les traitez.
Vous les déshonorez, et l'on vous déshonore.

THÉODORE.

Vous leur immolez donc l'honneur de Théodore,

A ces dieux dont enfin la plus sainte action
N'est qu'inceste, adultere, et prostitution?
Pour venger les mépris que je fais de leurs temples
Je me vois condamnée à suivre leurs exemples,
Et, dans vos dures lois, je ne puis éviter
Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter!
Dieu de la pureté, que vos lois sont bien autres!

PAULINE.

Au lieu de blasphémer, obéissez aux nôtres,
Et ne redoublez point par vos impiétés
La haine et le courroux de nos dieux irrités:
Après nos châtiments ils ont encor leur foudre.
On vous donne de grace une heure à vous résoudre;
Vous savez votre arrêt, vous avez à choisir;
Usez utilement de ce peu de loisir.

THÉODORE.

Quelles sont vos rigueurs, si vous les nommez grace!
Et quel choix voulez-vous qu'une chrétienne fasse,
Réduite à balancer son esprit agité
Entre l'idolâtrie et l'impudicité?
Le choix est inutile où les maux sont extrêmes.
Reprenez votre grace, et choisissez vous-mêmes;
Quiconque peut choisir consent à l'un des deux,
Et le consentement est seul lâche et honteux.
Dieu, tout juste et tout bon, qui lit dans nos pensées,
N'impute point de crime aux actions forcées.
Soit que vous contraigniez pour vos dieux impuissants

Mon corps à l'infamie, ou ma main à l'encens,
Je saurai conserver d'une ame résolue
A l'époux sans macule une épouse impollue.

SCENE II.

PLACIDE, THÉODORE, PAULIN.

THÉODORE.

Mais que vois-je? ah! seigneur, est-ce Marcelle ou vous
Dont sur mon innocence éclate le courroux?
L'arrêt qu'a contre moi prononcé votre pere
Est-ce pour la venger, ou pour vous satisfaire?
Est-ce mon ennemie ou mon illustre amant
Qui du nom de vos dieux abuse insolemment?
Vos feux de sa fureur se sont-ils faits complices?
Sont-ils d'intelligence à choisir mes supplices?
Étouffent-ils si bien vos respects généreux
Qu'ils fassent mon bourreau d'un héros amoureux?

PLACIDE.

Retirez-vous, Paulin.

PAULIN.

On me l'a mise en garde.

PLACIDE.

Je sais jusqu'à quel point ce devoir vous regarde;
Prenez soin de la porte, et sans me répliquer:
Ce n'est pas devant vous que je veux m'expliquer.

PAULIN.

Seigneur....

PLACIDE.

Laissez-nous, dis-je, et craignez ma colere;
Je vous garantirai de celle de mon pere.

SCENE III.

PLACIDE, THÉODORE.

THÉODORE.

Quoi! vous chassez Paulin, et vous craignez ses yeux,
Vous qui ne craignez pas la colere des cieux!

PLACIDE.

Redoublez vos mépris, mais bannissez des craintes
Qui portent à mon cœur de plus rudes atteintes;
Ils sont encor plus doux que les indignités
Qu'imputent vos frayeurs à mes témérités;
Et ce n'est pas contre eux que mon ame s'irrite.
Je sais qu'ils font justice à mon peu de mérite:
Et lorsque vous pouviez jouir de vos dédains,
Si j'osois les nommer quelquefois inhumains,
Je les justifiois dedans ma conscience,
Et je n'attendois rien que de ma patience,
Sans que pour ces grandeurs, qui font tant de jaloux,
Je me sois jamais cru moins indigne de vous.
Aussi ne pensez pas que je vous importune
De payer mon amour, ou de voir ma fortune:
Je ne demande pas un bien qui leur soit dû;
Mais je viens pour vous rendre un bien presque perdu,
Encor le même amant qu'une rigueur si dure

A toujours vu brûler et souffrir sans murmure,
Qui plaint du sexe en vous les respects violés,
Votre libérateur enfin, si vous voulez.

THÉODORE.

Pardonnez donc, seigneur, à la premiere idée
Qu'a jeté dans mon ame une peur mal fondée.
De mille objets d'horreur mon esprit combattu
Auroit tout soupçonné de la même vertu.
Dans un péril si proche, et si grand pour ma gloire,
Comme je dois tout craindre, aussi je puis tout croire;
Et mon honneur timide entre tant d'ennemis
Sur les ordres du pere a mal jugé du fils.
Je vois, graces au ciel, par un effet contraire,
Que la vertu du fils soutient celle du pere,
Qu'elle ranime en lui la raison qui mouroit,
Qu'elle rappelle en lui l'honneur qui s'égaroit;
Et, le rétablissant dans une ame si belle,
Détruit heureusement l'ouvrage de Marcelle.
Donc à votre priere il s'est laissé toucher?

PLACIDE.

J'aurois touché plutôt un cœur tout de rocher;
Soit crainte, soit amour qui possede son ame,
Elle est tout asservie aux fureurs d'une femme.
Je le dis à ma honte, et j'en rougis pour lui,
Il est inexorable; et j'en mourrois d'ennui,
Si nous n'avions l'Égypte, où fuir l'ignominie
Dont vous veut lâchement combler sa tyrannie.
Consentez-y, madame, et je suis assez fort

Pour rompre vos prisons et changer votre sort;
Ou si votre pudeur au peuple abandonnée
S'en peut mieux affranchir que par mon hyménée,
S'il est quelque autre voie à vous sauver l'honneur,
J'y consens, et renonce à mon plus doux bonheur.
Mais si contre un arrêt à cet honneur funeste
Pour en rompre le coup ce moyen seul vous reste,
Si, refusant Placide, il vous faut être à tous,
Fuyez cette infamie en suivant un époux;
Suivez-moi dans des lieux où je serai le maître,
Où vous serez sans peur ce que vous voudrez être;
Et peut-être, suivant ce que vous résoudrez,
Je n'y serai bientôt que ce que vous voudrez.
C'est assez m'expliquer; que rien ne vous retienne:
Je vous aime, madame, et vous aime chrétienne.
Venez me donner lieu d'aimer ma dignité,
Qui fera mon bonheur, et votre sûreté.

THÉODORE.

N'espérez pas, seigneur, que mon sort déplorable
Me puisse à votre amour rendre plus favorable,
Et que d'un si grand coup mon esprit abattu
Défere à ses malheurs plus qu'à votre vertu.
Je l'ai toujours connue et toujours estimée;
Je l'ai plainte souvent d'aimer sans être aimée;
Et, par tous ces dédains où j'ai su recourir,
J'ai voulu vous déplaire afin de vous guérir.
Louez-en le dessein, en apprenant la cause.
Un obstacle éternel à vos desirs s'oppose.

Chrétienne, et sous les lois d'un plus puissant époux...
Mais, seigneur, à ce mot ne soyez point jaloux,
Quelque haute splendeur que vous teniez de Rome,
Il est plus grand que vous: mais ce n'est point un homme;
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le maître des rois,
C'est lui qui tient ma foi, c'est lui dont j'ai fait choix;
Et c'est enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.
Que puis-je donc pour vous, n'ayant rien à donner?
Et par où votre amour se peut-il couronner,
Si pour moi votre hymen n'est qu'un lâche adultère,
D'autant plus criminel qu'il seroit volontaire,
Dont le ciel puniroit les sacrileges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vengeroit sur tous deux?
Non, non, en quelque état que le sort m'ait réduite,
Ne me parlez, seigneur, ni d'hymen, ni de fuite:
C'est changer d'infamie, et non pas l'éviter;
Loin de m'en garantir, c'est m'y précipiter.
Mais, pour braver Marcelle, et m'affranchir de honte,
Il est une autre voie et plus sûre et plus prompte,
Que dans l'éternité j'aurois lieu de bénir,
La mort; et c'est de vous que je dois l'obtenir.
Si vous m'aimez encor, comme j'ose le croire,
Vous devez cette grace à votre propre gloire;
En m'arrachant la mienne on la va déchirer;
C'est votre choix, c'est vous qu'on va déshonorer.
L'amant si fortement s'unit à ce qu'il aime

Qu'il en fait dans son cœur une part de lui-même.
C'est par-là qu'on vous blesse, et c'est par-là, seigneur,
Que peut jusques à vous aller mon déshonneur.
Tranchez donc cette part par où l'ignominie
Pourroit souiller l'éclat d'une si belle vie:
Rendez à votre honneur toute sa pureté,
Et mettez par ma mort son lustre en sûreté.
Mille dont votre Rome adore la mémoire
Se sont bien tout entiers immolés à leur gloire;
Comme eux, en vrai Romain de la vôtre jaloux,
Immolez cette part trop indigne de vous;
Sauvez-la par sa perte; ou, si quelque tendresse
A ce bras généreux imprime sa foiblesse,
Si du sang d'une fille il craint de se rougir,
Armez, armez le mien, et le laissez agir.
Ma loi me le défend, mais mon Dieu me l'inspire;
Il parle, et j'obéis à son secret empire;
Et contre l'ordre exprès de son commandement
Je sens que c'est de lui que vient ce mouvement.
Pour le suivre, seigneur, souffrez que votre épée
Me puisse...

PLACIDE.

Oui, vous l'aurez, mais dans mon sang trempée;
Et votre bras du moins en recevra du mien
Le glorieux exemple avant que le moyen.

THÉODORE.

Ah! ce n'est pas pour vous un mouvement à suivre;

C'est à moi de mourir, mais c'est à vous de vivre.

PLACIDE.

Ah! faites-moi donc vivre, ou me laissez mourir;
Cessez de me tuer, ou de me secourir.
Puisque vous n'écoutez ni mes vœux ni mes larmes,
Puisque la mort pour vous a plus que moi de charmes,
Souffrez que ce trépas, que vous trouvez si doux,
Ait à son tour pour moi plus de douceur que vous.
Puis-je vivre et vous voir morte ou déshonorée,
Vous que de tout mon cœur j'ai toujours adorée,
Vous qui de mon destin réglez le triste cours.
Vous, dis-je, à qui j'attache et ma gloire et mes jours?
Non, non, s'il vous faut voir déshonorée ou morte,
Souffrez un désespoir où la raison me porte;
Renoncer à la vie avant de tels malheurs
Ce n'est que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extrémités je vous conjure encore,
Non par ce zele ardent d'un cœur qui vous adore,
Non par ce vain éclat de tant de dignités,
Trop au-dessous du sang des rois dont vous sortez,
Non par ce désespoir où vous poussez ma vie,
Mais par la sainte horreur que vous fait l'infamie,
Par ce Dieu que j'ignore, et pour qui vous vivez,
Et par ce même bien que vous lui conservez,
Daignez en éviter la perte irréparable,
Et sous les saints liens d'un nœud si vénérable
Mettez en sûreté ce qu'on va vous ravir.

THÉODORE.

Vous n'êtes pas celui dont Dieu s'y veut servir:
Il saura bien sans vous en susciter un autre,
Dont le bras moins puissant, mais plus saint que le vôtre,
Par un zele plus pur se fera mon appui,
Sans porter ses desirs sur un bien tout à lui.
Mais parlez à Marcelle.

SCENE IV.

MARCELLE, PLACIDE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

PLACIDE.

Ah dieux! quelle infortune!
Faut-il qu'à tous moments....

MARCELLE.

Je vous suis importune
De mêler ma présence au secret des amants,
Qui n'ont jamais besoin de pareils truchements.

PAULIN.

Madame, on m'a forcé de puissance absolue.

MARCELLE, *à Paulin.*

L'ayant soufferte ainsi, vous l'avez bien voulue.
Ne me répliquez plus, et me la renfermez.

SCENE V.

MARCELLE, PLACIDE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ainsi donc vos desirs en sont toujours charmés?
Et quand un juste arrêt la couvre d'infamie
Comme de tout l'empire et des dieux ennemie,
Au milieu de sa honte elle plaît à vos yeux,
Et vous fait l'ennemi de l'empire et des dieux;
Tant les illustres noms d'infâme et de rebelle
Vous semblent précieux à les porter pour elle!
Vous trouvez, je m'assure, en un si digne lieu
Cet objet de vos vœux encor digne d'un dieu?
J'ai conservé son sang de peur de vous déplaire,
Et pour ne forcer pas votre juste colere
A ce serment conçu par tous les immortels
De venger son trépas jusque sur les autels.
Vous vous étiez par-là fait une loi si dure,
Que sans moi vous seriez sacrilege, ou parjure:
Je vous en ai fait grace en lui laissant le jour;
Et j'épargne du moins un crime à votre amour.

PLACIDE.

Triomphez-en dans l'ame, et tâchez de paroître
Moins insensible aux maux que vous avez fait naître.
En l'état où je suis c'est une lâcheté
D'insulter aux malheurs où vous m'avez jeté;
Et l'amertume enfin de cette raillerie

Tourneroit aisément ma douleur en furie.
Si quelque espoir arrête, et suspend mon courroux,
Il ne peut être grand, puisqu'il n'est plus qu'en vous;
En vous, que j'ai traitée avec tant d'insolence,
En vous, de qui la haine a tant de violence.
Contre ces malheurs même où vous m'avez jeté
J'espere encore en vous trouver quelque bonté;
Je fais plus, je l'implore, et cette ame si fiere
Du haut de son orgueil descend à la priere,
Après tant de mépris s'abaisse pleinement,
Et de votre triomphe acheve l'ornement.
Voyez ce qu'aucun dieu n'eût osé vous promettre,
Ce que jamais mon cœur n'auroit cru se permettre;
Placide suppliant, Placide à vos genoux,
Vous doit être, madame, un spectacle assez doux;
Et c'est par la douceur de ce même spectacle
Que mon cœur vous demande un aussi grand miracle.
Arrachez Théodore aux hontes d'un arrêt
Qui mêle avec le sien mon plus cher intérêt.
Tout ingrate, inhumaine, inflexible, chrétienne,
Madame, elle est mon choix, et sa gloire est la mienne;
S'il faut qu'elle subisse une si dure loi,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi;
Et je n'ai pas moins qu'elle à rougir d'un supplice

* Ce beau mouvement de Placide paroît avoir été imité avec génie par Voltaire, dans la tragédie d'Oreste, lorsqu'Electre, pour implorer la grace de son frere, se courbe un moment devant Egyste.

Qui profane l'autel où j'ai fait sacrifice,
Et de l'illustre objet de mes plus saints desirs
Fait l'infâme rebut des plus sales plaisirs.
S'il vous demeure encor quelque espoir pour Flavie,
Conservez-moi l'honneur pour conserver sa vie;
Et songez que l'affront où vous m'abandonnez
Déshonore l'époux que vous lui destinez.
Je vous le dis encor, sauvez-moi cette honte;
Ne désespérez pas une ame qui se domte;
Et, par le noble effort d'un généreux emploi,
Triomphez de vous-même aussi-bien que de moi.
Théodore est pour vous une utile ennemie;
Et, si proche qu'elle est de choir dans l'infamie,
Ma plus sincere ardeur n'en peut rien obtenir:
Vous n'avez pas beaucoup à craindre l'avenir.
Le temps ne la rendra que plus inexorable;
Le temps détrompera peut-être un misérable.
Daignez lui donner lieu de me pouvoir guérir,
Et ne me perdez pas en voulant m'acquérir.

MARCELLE.

Quoi! vous voulez enfin me devoir votre gloire!
Certes un tel miracle est difficile à croire,
Que vous qui n'aspiriez qu'à ne me devoir rien,
Vous me vouliez devoir un si précieux bien.
Mais comme en ses desirs aisément on se flatte,
Dussé-je contre moi servir une ame ingrate,
Perdre encor mes faveurs, et m'en voir abuser,
Je vous aime encor trop pour vous rien refuser.

Oui, puisque Théodore enfin me rend capable
De vous rendre une fois un office agréable,
Puisque son intérêt vous force à me traiter
Mieux que tous mes bienfaits n'avoient su mériter,
Et par soin de vous plaire, et par reconnoissance,
Je vais pour l'un et l'autre employer ma puissance,
Et, pour un peu d'espoir qui m'est en vain rendu,
Rendre à mes ennemis l'honneur presque perdu;
Je vais d'un juste juge adoucir la colere,
Rompre le triste effet d'un arrêt trop sévere,
Répondre à votre attente, et vous faire éprouver
Cette bonté qu'en moi vous espérez trouver.
Jugez par cette épreuve, à mes vœux si cruelle,
Quel pouvoir vous avez sur l'esprit de Marcelle,
Et ce que vous pourriez un peu plus complaisant,
Quand vous y pouvez tout même en la méprisant.
Mais pourrai-je à mon tour vous faire une priere?

PLACIDE.

Madame, au nom des dieux, faites-moi grace entiere:
En l'état où je suis, quoi qu'il puisse avenir,
Je vous dois tout promettre et ne puis rien tenir;
Je ne vous puis donner qu'une attente frivole;
Ne me réduisez point à manquer de parole:
Je crains, mais j'aime encore, et mon cœur amoureux....

MARCELLE.

Le mien est raisonnable autant que généreux.
Je ne demande pas que vous cessiez encore
Ou de haïr Flavie, ou d'aimer Théodore:

Ce grand coup doit tomber plus insensiblement;
Et je me défierois d'un si prompt changement.
Il faut languir encor dedans l'incertitude,
Laisser faire le temps et cette ingratitude:
Je ne veux à présent qu'une fausse pitié,
Qu'une feinte douceur, qu'une ombre d'amitié.
Un moment de visite à la triste Flavie
Des portes du trépas rappelleroit sa vie:
Cependant que pour vous je vais tout obtenir,
Pour soulager ses maux, allez l'entretenir;
Ne lui promettez rien, mais souffrez qu'elle espere;
Et trompez-la du moins pour la rendre à sa mere;
Un coup-d'œil y suffit, un mot ou deux plus doux.
Faites un peu pour moi quand je fais tout pour vous:
Daignez pour Théodore un moment vous contraindre.

PLACIDE.

Un moment est bien long à qui ne sait pas feindre;
Mais vous m'en conjurez par un nom trop puissant
Pour ne rencontrer pas un cœur obéissant.
J'y vais; mais, par pitié, souvenez-vous vous-même
Des troubles d'un amant qui craint pour ce qu'il aime,
Et qui n'a pas pour feindre assez de liberté
Tant que pour son objet il est inquiété.

MARCELLE.

Allez sans plus rien craindre, ayant pour vous Marcelle.

SCENE VI.

MARCELLE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE.

Enfin vous triomphez de cet esprit rebelle.

MARCELLE.

Quel triomphe!

STÉPHANIE.

Est-ce peu que de voir à vos pieds
Sa haine et son orgueil enfin humiliés?

MARCELLE.

Quel triomphe! te dis-je; et qu'il a d'amertumes!
Et que nous sommes loin de ce que tu présumes!
Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier:
Mais ne crois pas pourtant le voir s'humilier,
Ne crois pas qu'il se rende aux bontés qu'il implore;
Mais vois de quelle ardeur il aime Théodore,
Et juge quel pouvoir cet amour a sur lui,
Puisqu'il peut le réduire à chercher mon appui.
Que n'oseront ses feux entreprendre pour elle,
S'ils ont pu l'abaisser jusqu'aux pieds de Marcelle?
Et que dois-je espérer d'un cœur si fort épris,
Qui, même en m'adorant, me fait voir ses mépris?
Dans ses soumissions vois ce qui l'y convie;
Mesure à son amour sa haine pour Flavie;
Et voyant l'un et l'autre en son abaissement,
Juge de mon triomphe un peu plus sainement;

Vois dans son triste effet sa ridicule pompe.
J'ai peine en triomphant d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux espoir.

STÉPHANIE.

Et vous l'allez servir de tout votre pouvoir?

MARCELLE.

Oui, je vais le servir, mais comme il le mérite.
Toi, va par quelque adresse amuser sa visite,
Et sous un faux appât prolonger l'entretien.

STÉPHANIE.

Donc....

MARCELLE.

Le temps presse; va, sans t'informer de rien.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLACIDE; STÉPHANIE, *sortant de chez Marcelle.*

STÉPHANIE.

Seigneur...

PLACIDE.

Va, Stéphanie, en vain tu me rappelles;
Ces feintes ont pour moi des gênes trop cruelles:
Marcelle en ma faveur agit trop lentement,
Et laisse trop durer cet ennuyeux moment.
Pour souffrir plus long-temps un supplice si rude
J'ai trop d'impatience, et trop d'inquiétude:
Il faut voir Théodore, il faut savoir mon sort,
Il faut...

STÉPHANIE.

Ah! faites-vous, seigneur, un peu d'effort.
Marcelle, qui vous sert de toute sa puissance,
Mérite bien du moins cette reconnoissance.

Retournez chez Flavie attendre un bien si doux,
Et ne craignez plus rien, puisqu'elle agit pour vous.

PLACIDE.

L'effet tarde beaucoup pour n'avoir rien à craindre:
Elle feignoit peut-être en me priant de feindre.
On retire souvent le bras pour mieux frapper.
Qui veut que je la trompe a droit de me tromper.

STÉPHANIE.

Considérez l'humeur implacable d'un pere,
Quelle est pour les chrétiens sa haine et sa colere,
Combien il faut de temps afin de l'émouvoir.

PLACIDE.

Hélas! il n'en faut guere à trahir mon espoir.
Peut-être en ce moment qu'ici tu me cajoles,
Que tu remplis mon cœur d'espérances frivoles,
Ce rare et cher objet, qui fait seul mon destin,
Du soldat insolent est l'indigne butin.
Va flatter, si tu veux, la douleur de Flavie,
Et me laisse éclaircir de l'état de ma vie:
C'est trop l'abandonner à l'injuste pouvoir.
Ouvrez, Paulin, ouvrez, et me la faites voir.
On ne me répond point, et la porte est ouverte!
Paulin! madame!

STÉPHANIE.

O dieux! la fourbe est découverte.
Où fuirai-je?

PLACIDE.

Demeure, infâme, et ne crains rien:

Je ne veux pas d'un sang abject comme le tien;
Il faut à mon courroux de plus nobles victimes:
Instruis-moi seulement de l'ordre de tes crimes.
Qu'a-t-on fait de mon ame? où la dois-je chercher?

STÉPHANIE.

Vous n'avez pas sujet encor de vous fâcher:
Elle est...

PLACIDE.

Dépêche, dis ce qu'en a fait Marcelle.

STÉPHANIE.

Tout ce que votre amour pouvoit attendre d'elle.
Peut-on croire autre chose avec quelque raison,
Quand vous voyez déja qu'elle est hors de prison?

PLACIDE.

Ah! j'en aurois déja reçu les assurances;
Et tu veux m'amuser de vaines apparences,
Cependant que Marcelle agit comme il lui plaît,
Et fait sans résistance exécuter l'arrêt.
De ma crédulité Théodore est punie;
Elle est hors de prison, mais dans l'ignominie;
Et je devois juger, dans mon sort rigoureux,
Que l'ennemi qui flatte est le plus dangereux.
Mais souvent on s'aveugle, et, dans des maux extrêmes,
Les esprits généreux jugent tout par eux-mêmes;
Et lorsqu'on les trahit...

SCENE II.

PLACIDE, LYCANTE, STÉPHANIE.

LYCANTE.

Jugez-en mieux, seigneur,
Marcelle vous renvoie et la joie et l'honneur;
Elle a de l'infamie arraché Théodore.

PLACIDE.

Elle a fait ce miracle!

LYCANTE.

Elle a plus fait encore.

PLACIDE.

Ne me fais plus languir, dis promptement.

LYCANTE.

D'abord
Valens changeoit l'arrêt en un arrêt de mort...

PLACIDE.

Ah! si de cet arrêt jusqu'à l'effet on passe...

LYCANTE.

Marcelle a refusé cette sanglante grace;
Elle la veut entiere, et tâche à l'obtenir:
Mais Valens irrité s'obstine à la bannir;
Et voulant que cet ordre à l'instant s'exécute,
Quoiqu'en votre faveur Marcelle lui dispute,
Il mande Théodore, et la veut promptement
Faire conduire au lieu de son bannissement.

STÉPHANIE.

Et vous vous alarmiez de voir sa prison vuide!

PLACIDE.

Tout fait peur à l'amour, c'est un enfant timide;
Et si tu le connois, tu me dois pardonner.

LYCANTE.

Elle fait ses efforts pour vous la ramener,
Et vous conjure encore un moment de l'attendre.

PLACIDE.

Quelles graces, bons dieux, ne lui dois-je point rendre!
Va, dis-lui que j'attends ici ce grand succès,
Où sa bonté pour moi paroît avec excès.

SCENE III.

PLACIDE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE.

Et moi, je vais pour vous consoler sa Flavie.

PLACIDE.

Fais-lui donc quelque excuse à flatter son envie,
Et dis-lui de ma part tout ce que tu voudras.
Mon ame n'eut jamais les sentiments ingrats,
Et j'ai honte en secret d'être dans l'impuissance
De montrer plus d'effets de ma reconnoissance.

(*seul.*)

Certes, une ennemie à qui je dois l'honneur
Méritoit dans son choix un peu plus de bonheur,
Devoit trouver une ame un peu moins défendue,

Et j'ai pitié de voir tant de bonté perdue :
Mais le cœur d'un amant ne peut se partager ;
Elle a beau se contraindre, elle a beau m'obliger,
Je n'ai qu'aversion pour ce qui la regarde.

SCENE IV.

PLACIDE, PAULIN.

PLACIDE.

Vous ne me direz plus qu'on vous l'a mise en garde,
Paulin ?

PAULIN.

Elle n'est plus, seigneur, en mon pouvoir.

PLACIDE.

Quoi ! vous en soupirez ?

PAULIN.

Je pense le devoir.

PLACIDE.

Soupirer du bonheur que le ciel me renvoie !

PAULIN.

Je ne vois pas pour vous de grands sujets de joie.

PLACIDE.

Qu'on la bannisse ou non, je la verrai toujours.

PAULIN.

Quel fruit de cette vue esperent vos amours ?

PLACIDE.

Le temps adoucira cette ame rigoureuse.

PAULIN.

Le temps ne rendra pas la vôtre plus heureuse.

PLACIDE.

Sans doute elle aura peine à me laisser périr.

PAULIN.

Qui le peut espérer devoit la secourir.

PLACIDE.

Marcelle a fait pour moi tout ce que j'ai dû faire.

PAULIN.

Je n'ai donc rien à dire, et dois ici me taire.

PLACIDE.

Non, non, il faut parler avec sincérité,
Et louer hautement sa générosité.

PAULIN.

Si vous me l'ordonnez, je loûrai donc sa rage.
Mais depuis quand, seigneur, changez-vous de courage?
Depuis quand pour vertu prenez-vous la fureur?
Depuis quand louez-vous ce qui doit faire horreur?

PLACIDE.

Ah! je tremble à ces mots que j'ai peine à comprendre.

PAULIN.

Je ne sais pas, seigneur, ce qu'on vous fait entendre,
Ou quel puissant motif retient votre courroux;
Mais Théodore enfin n'est plus digne de vous.

PLACIDE.

Quoi! Marcelle en effet ne l'a pas garantie?

PAULIN.

A peine d'avec vous, seigneur, elle est sortie,

Que l'ame tout en feu, les yeux étincelants,
Rapportant elle-même un ordre de Valens,
Avec trente soldats elle a saisi la porte,
Et tirant de ce lieu Théodore à main forte...

PLACIDE.

O dieux! jusqu'à ses pieds j'ai donc pu m'abaisser
Pour voir trahir des vœux qu'elle a feint d'exaucer,
Et pour en recevoir avec tant d'insolence
De tant de lâcheté la digne récompense!
Mon cœur avoit déja pressenti ce malheur.
Mais acheve, Paulin, d'irriter ma douleur;
Et, sans m'entretenir des crimes de Marcelle,
Dis-moi qui je me dois immoler après elle,
Et sur quels insolents, après son châtiment,
Doit choir le reste affreux de mon ressentiment.

PAULIN.

Armez-vous donc, seigneur, d'un peu de patience,
Et forcez vos transports à me prêter silence,
Tandis que le récit d'une injuste rigueur
Peut-être à chaque mot vous percera le cœur.
Je ne vous dirai point avec quelle tristesse
A ce honteux supplice a marché la princesse:
Forcé de la conduire en ces infâmes lieux,
De honte et de dépit j'en détournois les yeux;
Et, pour la consoler ne sachant que lui dire,
Je maudissois tout bas les lois de notre empire;
Et vous étiez le dieu que, dans mes déplaisirs,
En secret pour les rompre invoquoient mes soupirs.

PLACIDE.

Ah! pour gagner ce temps on charmoit mon courage
D'une fausse promesse, et puis d'un faux message;
Et j'ai cru dans ces cœurs de la sincérité!
Ne fais plus de reproche à ma crédulité,
Et poursuis.

PAULIN.

Dans ces lieux à peine on l'a traînée,
Qu'on a vu des soldats la troupe mutinée;
Tous courent à la proie avec avidité;
Tous montrent à l'envi même brutalité.
Je croyois déja voir de cette ardeur égale
Naître quelque discorde à ces tigres fatale,
Quand Didyme...

PLACIDE.

Ah! le lâche! Ah! le traître!

PAULIN.

Ecoutez:
Ce traître a réuni toutes leurs volontés;
Le front plein d'impudence, et l'œil armé d'audace:
« Compagnons, a-t-il dit, on me doit une grace;
« Depuis plus de dix ans je souffre les mépris
« Du plus ingrat objet dont on puisse être épris:
« Ce n'est pas de mes feux que je veux récompense,
« Mais de tant de rigueurs la premiere vengeance;
« Après, vous punirez à loisir ses dédains ».
Il leur jette de l'or ensuite à pleines mains;
Et lors, soit par respect qu'on eut pour sa naissance,

Soit qu'ils eussent marché sous son obéissance,
Soit que son or pour lui fît un si prompt effort,
Ces cœurs en sa faveur tombent soudain d'accord ;
Il entre sans obstacle.

PLACIDE.

Il y mourra, l'infâme!
Viens me voir dans ses bras lui faire vomir l'ame;
Viens voir de ma colere un juste et prompt effet,
Joindre en ces mêmes lieux la peine à son forfait,
Confondre son triomphe avecque son supplice.

PAULIN.

Ce n'est pas en ces lieux qu'il vous fera justice:
Didyme en est sorti.

PLACIDE.

Quoi! Paulin, ce voleur
A déja par sa fuite évité ma douleur!

PAULIN.

Oui; mais il n'étoit plus, en sortant, ce Didyme
Dont l'orgueil insolent demandoit sa victime;
Ses cheveux sur son front s'efforçoient de cacher
La rougeur que son crime y sembloit attacher,
Et le remords de sorte abattoit son courage,
Que même il n'osoit plus nous montrer son visage;
L'œil bas, le pied timide, et le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin qui s'échappe en tremblant.
A peine il est sorti que la fiere insolence
Du soldat mutiné reprend sa violence;

Chacun, en sa valeur mettant tout son appui,
S'efforce de montrer qu'il n'a cédé qu'à lui;
On se pousse, on se presse, on se bat, on se tue:
J'en vois une partie à mes pieds abattue.
Au spectacle sanglant que je m'étois promis
Cléobule survient avec quelques amis,
Met l'épée à la main, tourne en fuite le reste;
Entre...

PLACIDE.

Lui seul?

PAULIN.

Lui seul.

PLACIDE.

Ah dieux! quel coup funeste!

PAULIN.

Sans doute il n'est entré que pour l'en retirer.

PLACIDE.

Dis, dis qu'il est entré pour la déshonorer,
Et que le sort cruel, pour hâter ma ruine,
Veut qu'après un rival un ami m'assassine.
Le traître! Mais, dis-moi, l'en as-tu vu sortir?
Montroit-il de l'audace, ou quelque repentir?
Qui des siens l'a suivi?

PAULIN.

Cette troupe fidele
M'a chassé comme chef des soldats de Marcelle:
Je n'ai rien vu de plus; mais, loin de le blâmer,

Je présume...

PLACIDE.

Ah! je sais ce qu'il faut présumer.
Il est entré lui seul.

PAULIN.

Ayant si peu d'escorte,
C'est ainsi qu'il a dû s'assurer de la porte;
Et si là tous ensemble il ne les eût laissés,
Assez facilement on les auroit forcés.
Mais le voici qui vient pour vous en rendre compte:
A son zele, de grace, épargnez cette honte.

SCENE V.

PLACIDE, PAULIN, CLÉOBULE.

PLACIDE.

Eh bien! votre parente? elle est hors de ces lieux,
Où l'on sacrifioit sa pudeur à nos dieux?

CLÉOBULE.

Oui, seigneur.

PLACIDE.

J'ai regret qu'un cœur si magnanime
Se soit ainsi laissé prévenir par Didyme.

CLÉOBULE.

J'en dois être honteux: mais je m'étonne fort
Qui vous a pu sitôt en faire le rapport;
J'en croyois apporter les premieres nouvelles.

PLACIDE.

Graces aux dieux, sans vous j'ai des amis fideles.
Mais ne différez plus à me la faire voir.

CLÉOBULE.

Qui, seigneur?

PLACIDE.

Théodore.

CLÉOBULE.

Est-elle en mon pouvoir?

PLACIDE.

Ne me dites-vous pas que vous l'avez sauvée?

CLÉOBULE.

Je vous le dirois, moi, qui ne l'ai plus trouvée!

PLACIDE.

Quoi! soudain par un charme elle avoit disparu?

CLÉOBULE.

Puisque déja ce bruit jusqu'à vous a couru,
Vous savez que sans charme elle a fui sa disgrace,
Que je n'ai plus trouvé que Didyme en sa place:
Quel plaisir prenez-vous à me le déguiser?

PLACIDE.

Quel plaisir prenez-vous, vous-même, à m'abuser,
Quand Paulin de ses yeux a vu sortir Didyme?

CLÉOBULE.

Si ses yeux l'ont trompé, l'erreur est légitime;
Et si vous n'en savez que ce qu'il vous a dit,
Ecoutez-en, seigneur, un fidele récit.
Vous ignorez encor la meilleure partie:

Sous l'habit de Didyme elle-même est sortie.

PLACIDE.

Qui?

CLÉOBULE.

Votre Théodore; et cet audacieux
Sous le sien au lieu d'elle est resté dans ces lieux.

PLACIDE.

Que dis-tu, Cléobule? ils ont fait cet échange!

CLÉOBULE.

C'est une nouveauté qui doit sembler étrange...

PLACIDE.

Et qui me porte encor de plus étranges coups.
Vois si c'est sans raison que j'en étois jaloux;
Et, malgré les avis de ta fausse prudence,
Juge de leur amour par leur intelligence.

CLÉOBULE.

J'ose en douter encore, et je ne vois pas bien
Si c'est zele d'amant, ou fureur de chrétien.

PLACIDE.

Non, non, ce téméraire, au péril de sa tête,
A mis en sûreté son illustre conquête:
Par tant de feints mépris elle qui t'abusoit
Lui conservoit ce cœur qu'elle me refusoit;
Et ses dédains cachoient une faveur secrete,
Dont tu n'étois pour moi qu'un aveugle interprete.
L'œil d'un amant jaloux a bien d'autres clartés;
Les cœurs pour ses soupçons n'ont point d'obscurités;
Son amour lui fait jour jusques au fond d'une ame,

Pour y lire sa perte écrite en traits de flamme.
Elle me disoit bien, l'ingrate, que son Dieu
Sauroit sans mon secours la tirer de ce lieu;
Et, sûre qu'elle étoit de celui de Didyme,
A se servir du mien elle eût cru faire un crime.
Mais auroit-on bien pris pour générosité
L'impétueuse ardeur de sa témérité?
Après un tel affront, et de telles offenses,
M'auroit-on envié la douceur des vengeances?

CLÉOBULE.

Vous le verriez déja si j'avois pu souffrir
Qu'en cet habit de fille on vous le vînt offrir.
J'ai cru que sa valeur et l'éclat de sa race
Pouvoient bien mériter cette petite grace;
Et vous pardonnerez à ma vieille amitié
Si jusque-là, seigneur, elle étend sa pitié.
Le voici qu'Amintas vous amene à main-forte.

PLACIDE.

Pourrai-je retenir la fureur qui m'emporte?

CLÉOBULE.

Seigneur, réglez si bien ce violent courroux
Qu'il n'en échappe rien trop indigne de vous.

SCENE VI.

PLACIDE, DIDYME, CLÉOBULE, PAULIN, AMINTAS, TROUPE DE SOLDATS.

PLACIDE.

Approche, heureux rival, heureux choix d'une ingrate,
Dont je vois qu'à ma honte enfin l'amour éclate.
C'est donc pour t'enrichir d'un si noble butin
Qu'elle s'est obstinée à suivre son destin;
Et pour mettre ton ame au comble de sa joie
Cet esprit déguisé n'a point eu d'autre voie?
Dans ces lieux dignes d'elle elle a reçu ta foi,
Et pris l'occasion de se donner à toi?

DIDYME.

Ah, seigneur! traitez mieux une vertu parfaite.

PLACIDE.

Ah! je sais mieux que toi comme il faut qu'on la traite;
J'en connois l'artifice et de tous ses mépris.
Sur quelle confiance as-tu tant entrepris?
Ma perfide marâtre et mon tyran de pere
Auroient-ils contre moi choisi ton ministere?
Et, pour mieux t'enhardir à me voler mon bien,
T'auroient-ils promis grace, appui, faveur, soutien?
Aurois-tu bien uni leurs fureurs à ton zele,
Son amant tout ensemble, et l'agent de Marcelle?

Qu'en as-tu fait enfin? où me la caches-tu?

DIDYME.

De rechef jugez mieux de la même vertu.
Je n'ai rien entrepris, ni comme amant fidele,
Ni comme impie agent des fureurs de Marcelle,
Ni sous l'espoir flatteur de quelque impunité,
Mais par un pur effet de générosité:
Je le nommerois mieux, si vous pouviez comprendre
Par quel zele un chrétien ose tout entreprendre.
La mort, qu'avec ce nom je ne puis éviter,
Ne vous laisse aucun lieu de vous inquiéter:
Qui s'apprête à mourir, qui court à ses supplices,
N'abaisse pas son ame à ces molles délices;
Et, prêt de rendre compte à son juge éternel,
Il craint d'y porter même un desir criminel.
J'ai soustrait Théodore à la rage insensée,
Sans blesser sa pudeur de la moindre pensée:
Elle fuit, et sans tache, où l'inspire son Dieu:
Ne m'en demandez point ni l'ordre ni le lieu;
Comme je n'en prétends ni faveur ni salaire,
J'ai voulu l'ignorer, afin de le mieux taire.

PLACIDE.

Ah! tu me fais ici des contes superflus:
J'ai trop été crédule, et je ne le suis plus.
Quoi! sans rien obtenir, sans même rien prétendre,
Un zele de chrétien t'a fait tout entreprendre?
Quel prodige pareil s'est jamais rencontré?

DIDYME.

Paulin vous aura dit comme je suis entré;
Prêtez l'oreille au reste, et punissez ensuite
Tout ce que vous verrez de coupable en sa fuite.

PLACIDE.

Dis, mais en peu de mots, et sûr que les tourments
M'auront bientôt vengé de tes déguisements.

DIDYME.

La princesse à ma vue également atteinte
D'étonnement, d'horreur, de colere, et de crainte,
A tant de passions exposée à la fois,
A perdu quelque temps l'usage de la voix;
Aussi j'avois l'audace encor sur le visage,
Qui parmi ces mutins m'avoit donné passage,
Et je portois encor sur le front imprimé
Cet insolent orgueil dont je l'avois armé.
Enfin, reprenant cœur, « Arrête, me dit-elle,
« Arrête », et m'alloit faire une longue querelle;
Mais pour laisser agir l'erreur qui la surprend
Le temps étoit trop cher, et le péril trop grand;
Donc, pour la détromper: « Non, lui dis-je, madame,
« Quelque outrageux mépris dont vous traitiez ma flamme,
« Je ne viens point ici comme amant indigné
« Me venger de l'objet dont je fus dédaigné;
« Une plus sainte ardeur regne au cœur de Didyme;
« Il vient de votre honneur se faire la victime,
« Le payer de son sang, et s'exposer pour vous

« A tout ce qu'oseront la haine et le courroux.
« Fuyez sous mon habit, et me laissez, de grace,
« Sous le vôtre en ces lieux occuper votre place;
« C'est par ce moyen seul qu'on peut vous garantir:
« Conservez une vierge en faisant un martyr. »
Elle, à cette priere encor demi-tremblante,
Et mêlant à sa joie un reste d'épouvante,
Me demande pardon, d'un visage étonné,
De tout ce que son ame a craint, ou soupçonné.
Je m'apprête à l'échange, elle à la mort s'apprête;
Je lui tends mes habits, elle m'offre sa tête,
Et demande à sauver un si précieux bien
Aux dépens de son sang, plutôt qu'au prix du mien:
Mais Dieu la persuade, et notre combat cesse.
Je vois suivant mes vœux échapper la princesse.

PAULIN.

C'étoit donc à dessein qu'elle cachoit ses yeux,
Comme rouges de honte, en sortant de ces lieux?

DIDYME.

En lui disant adieu je l'en avois instruite;
Et le ciel a daigné favoriser sa fuite.
Seigneur, ce peu de mots suffit pour vous guérir:
Vivez sans jalousie, et m'envoyez mourir.

PLACIDE.

Hélas! et le moyen d'être sans jalousie,
Lorsque ce cher objet te doit plus que la vie?
Ta courageuse adresse à ses divins appas

Vient de rendre un secours que leur devoit mon bras;
Et lorsque je me laisse amuser de paroles,
Tu t'exposes pour elle, ou plutôt tu t'immoles:
Tu donnes tout ton sang pour lui sauver l'honneur;
Et je ne serois pas jaloux de ton bonheur!
Mais ferois-je périr celui qui l'a sauvée,
Celui par qui Marcelle est pleinement bravée,
Qui m'a rendu ma gloire, et préservé mon front
Des infâmes couleurs d'un si mortel affront?
Tu vivras. Toutefois défendrois-je ta tête,
Alors que Théodore est ta juste conquête,
Et que cette beauté qui me tient sous sa loi
Ne sauroit plus sans crime être à d'autres qu'à toi?
N'importe, si ta flamme en est mieux écoutée.
Je dirai seulement que tu l'as méritée;
Et, sans plus regarder ce que j'aurois perdu,
J'aurai devant les yeux ce que tu m'as rendu.
De mille déplaisirs qui m'arrachoient la vie
Je n'ai plus que celui de te porter envie;
Je saurai bien le vaincre, et garder pour tes feux
Dans une ame jalouse un esprit généreux.
Va donc, heureux rival, rejoindre ta princesse;
Dérobe-toi comme elle aux yeux d'une tigresse:
Tu m'as sauvé l'honneur, j'assurerai tes jours,
Et mourrai, s'il le faut, moi-même à ton secours.

DIDYME.

Seigneur...

PLACIDE.

Ne me dis rien. Après de tels services
Je n'ai rien à prétendre à moins que tu périsses.
Je le sais, je l'ai dit; mais, dans ce triste état,
Je te suis redevable, et ne puis être ingrat.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PAULIN, CLÉOBULE.

PAULIN.

Oui, Valens pour Placide a beaucoup d'indulgence;
Il est même en secret de son intelligence:
C'étoit par cet arrêt lui qu'il considéroit;
Et je vous ai conté ce qu'il en espéroit.
Mais il hait des chrétiens l'opiniâtre zele;
Et s'il aime Placide, il redoute Marcelle;
Il en sait le pouvoir, il en voit la fureur;
Et ne veut pas se perdre auprès de l'empereur:
Il ne veut pas périr pour conserver Didyme;
Puisqu'il s'est laissé prendre, il paîra pour son crime.
Valens saura punir son illustre attentat
Par inclination et par raison d'état;
Et si quelque malheur ramene Théodore,
A moins qu'elle renonce à ce Dieu qu'elle adore,
Dût Placide lui-même après elle en mourir,
Par les mêmes motifs il la fera périr.

Dans l'ame il est ravi d'ignorer sa retraite;
Il fait des vœux au ciel pour la tenir secrete;
Il craint qu'un indiscret la vienne révéler,
Et n'osera rien plus que de dissimuler.

CLÉOBULE.

Cependant vous savez, pour grand que soit ce crime,
Ce qu'a juré Placide en faveur de Didyme.
Piqué contre Marcelle, il cherche à la braver,
Et hasardera tout afin de le sauver.
Il a des amis prêts, il en assemble encore;
Et si quelque malheur vous rendoit Théodore,
Je prévois des transports en lui si violents,
Que je crains pour Marcelle et même pour Valens.
Mais a-t-il condamné ce généreux coupable?

PAULIN.

Il l'interroge encor, mais en juge implacable.

CLÉOBULE.

Il m'a permis pourtant de l'attendre en ce lieu,
Pour tâcher à le vaincre, ou pour lui dire adieu.
Ah! qu'il dissiperoit un dangereux orage,
S'il vouloit à nos dieux rendre le moindre hommage!

PAULIN.

Quand de sa folle erreur vous l'auriez diverti,
En vain de ce péril vous le croiriez sorti.
Flavie est aux abois, Théodore échappée
D'un mortel désespoir jusqu'au cœur l'a frappée;
Marcelle n'attend plus que son dernier soupir:
Jugez à quelle rage ira son déplaisir;

Et si, comme on ne peut s'en prendre qu'à Didyme,
Son époux lui voudra refuser sa victime.

CLÉOBULE.

Ah, Paulin! un chrétien à nos autels réduit
Fait auprès des Césars un trop précieux bruit;
Il leur devient trop cher pour souffrir qu'il périsse.
Mais je le vois déja qu'on amene au supplice.

SCENE II.

PAULIN, CLÉOBULE, LYCANTE, DIDYME.

CLÉOBULE.

Lycante, souffre ici l'adieu de deux amis,
Et me donne un moment que Valens m'a promis.

LYCANTE.

J'en ai l'ordre, et je vais disposer ma cohorte
A garder cependant les dehors de la porte.
Je ne mets point d'obstacle à vos derniers secrets;
Mais tranchez promptement d'inutiles regrets.

SCENE III.

CLÉOBULE, DIDYME, PAULIN.

CLÉOBULE.

Ce n'est point, cher ami, le cœur troublé d'alarmes
Que je t'attends ici pour te donner des larmes;
Un astre plus benin vient d'éclairer tes jours:
Il faut vivre, Didyme, il faut vivre.

DIDYME.

Et j'y cours.
Pour la cause de Dieu s'offrir en sacrifice,
C'est courir à la vie, et non pas au supplice.

CLÉOBULE.

Peut-être dans ta secte est-ce une vision;
Mais l'heur que je t'apporte est sans illusion.
Théodore est à toi : ce dernier témoignage
Et de ta passion et de ton grand courage
A si bien en amour changé tous ses mépris,
Qu'elle t'attend chez moi pour t'en donner le prix.

DIDYME.

Que me sert son amour et sa reconnoissance
Alors que leur effet n'est plus en sa puissance?
Et qui t'amene ici par ce frivole attrait
Aux douceurs de ma mort mêler un vain regret,
Empêcher que ma joïe à mon heur ne réponde,
Et m'arracher encore un regard vers le monde?
Ainsi donc Théodore est cruelle à mon sort
Jusqu'à persécuter et ma vie et ma mort;
Dans sa haine et sa flamme également à craindre,
Et moi dans l'une et l'autre également à plaindre!

CLÉOBULE.

Ne te figure point d'impossibilité
Où tu fais, si tu veux, trop de facilité,
Où tu n'as qu'à te faire un moment de contrainte:
Donne à ton dieu ton cœur, aux nôtres quelque feinte;
Un peu d'encens offert au pied de leurs autels

Peut égaler ton sort au sort des immortels.

DIDYME.

Et pour cela vers moi Théodore t'envoie?
Son esprit adouci me veut par cette voie?

CLÉOBULE.

Non, elle ignore encor que tu sois arrêté;
Mais ose en sa faveur te mettre en liberté;
Ose te dérober aux fureurs de Marcelle,
Et Placide t'enleve en Égypte avec elle,
Où son cœur généreux te laisse entre ses bras
Etre avec sûreté tout ce que tu voudras.

DIDYME.

Va, dangereux ami, que l'enfer me suscite,
Ton damnable artifice en vain me sollicite:
Mon cœur, inébranlable aux plus cruels tourments,
A presque été surpris de tes chatouillements;
Leur mollesse a plus fait que le fer ni la flamme;
Elle a frappé mes sens, elle a brouillé mon ame;
Ma raison s'est troublée, et mon faible a paru:
Mais j'ai dépouillé l'homme, et Dieu m'a secouru.
Va revoir ta parente, et dis-lui qu'elle quitte
Ce soin de me payer par-delà mon mérite.
Je n'ai rien fait pour elle, elle ne me doit rien;
Ce qu'elle juge amour n'est qu'ardeur de chrétien:
C'est la connoître mal que de la reconnoître;
Je n'en veux point de prix que du souverain maître;
Et comme c'est lui seul que j'ai considéré,
C'est lui seul dont j'attends ce qu'il m'a préparé.

Si pourtant elle croit me devoir quelque chose,
Et peut avant ma mort souffrir que j'en dispose,
Qu'elle paie à Placide, et tâche à conserver
Des jours que par les miens je lui viens de sauver;
Qu'elle fuie avec lui, c'est tout ce que veut d'elle
Le souvenir mourant d'une flamme si belle.
Mais elle-même vient, hélas! à quel dessein?

SCENE IV.

DIDYME, THÉODORE, CLÉOBULE, PAULIN, LYCANTE.

Lycante suit Théodore, et entre incontinent chez Marcelle sans rien dire.

DIDYME.

Pensez-vous m'arracher la palme de la main,
Madame, et mieux que lui m'expliquant votre envie,
Par un charme plus fort m'attacher à la vie?

THÉODORE.

Oui, Didyme, il faut vivre et me laisser mourir;
C'est à moi qu'on en veut, c'est à moi de périr.

CLÉOBULE, *à Théodore.*

O dieux! quelle fureur aujourd'hui vous possede!
(à Paulin.)
Mais prévenons le mal par le dernier remede:
Je cours trouver Placide; et toi, tire en longueur
De Valens, si tu peux, la derniere rigueur.

SCENE V.

DIDYME, THÉODORE, PAULIN.

DIDYME.

Quoi! ne craignez-vous point qu'une rage ennemie
Vous fasse de nouveau traîner à l'infamie?

THÉODORE.

Non, non; Flavie est morte, et Marcelle en fureur
Dédaigne un châtiment qui m'a fait tant d'horreur;
Je n'en ai rien à craindre, et Dieu me le révele:
Ce n'est plus que du sang que veut cette cruelle;
Et, quelque cruauté qu'elle veuille essayer,
S'il ne faut que du sang j'ai trop de quoi payer.
Rends-moi, rends-moi ma place assez et trop gardée:
Pour me sauver l'honneur je te l'avois cédée;
Jusque-là seulement j'ai souffert ton secours;
Mais je la viens reprendre alors qu'on veut mes jours.
Rends, Didyme, rends-moi le seul bien où j'aspire,
C'est le droit de mourir, c'est l'honneur du martyre;
A quel titre peux tu me retenir mon bien?

DIDYME.

A quel droit voulez-vous vous emparer du mien?
C'est à moi qu'appartient, quoi que vous puissiez dire,
Et le droit de mourir, et l'honneur du martyre;
De sort comme d'habits nous avons su changer,
Et l'arrêt de Valens me le vient d'adjuger.

THÉODORE.

Tu t'obstines en vain, la haine de Marcelle...

SCENE VI.

MARCELLE, THÉODORE, DIDYME, PLACIDE, LYCANTE, STÉPHANIE.

MARCELLE, *à Lycante.*

Avec quelque douceur j'en reçois la nouvelle;
Non que mes déplaisirs s'en puissent soulager,
Mais c'est toujours beaucoup que se pouvoir venger.

THÉODORE.

Madame, je vous viens rendre votre victime;
Ne le retenez plus, ma fuite est tout son crime:
Ce n'est qu'au lieu de moi qu'on le mene à l'autel;
Et, puisque je me montre, il n'est plus criminel.
C'est pour moi que Placide à dédaigné Flavie;
C'est moi par conséquent qui lui coûte la vie.

DIDYME.

Non; c'est moi seul, madame, et vous l'avez pu voir,
Qui, sauvant sa rivale, ai fait son désespoir.

MARCELLE.

O couple, de ma perte également coupable!
Sacrileges auteurs du malheur qui m'accable,
Qui dans ce vain débat vous vantez à l'envi,
Lorsque j'ai tout perdu, de me l'avoir ravi!
Donc jusques à ce point vous bravez ma colere

Qu'en vous faisant périr je ne vous puis déplaire;
Et que, loin de trembler sous la punition,
Vous y courez tous deux avec ambition!
Elle semble à tous deux porter un diadême;
Vous en êtes jaloux comme d'un bien suprême;
L'un et l'autre de moi s'efforce à l'obtenir:
Je puis vous immoler, et ne puis vous punir:
Et quelque sang qu'épande une mere affligée,
Ne vous punissant pas, elle n'est pas vengée.
Toutefois Placide aime, et votre châtiment
Portera sur son cœur ses coups plus puissamment;
Dans ce gouffre de maux c'est lui qui m'a plongée,
Et si je l'en punis, je suis assez vengée.

THÉODORE, *à Didyme.*

J'ai donc enfin gagné, Didyme, et tu le vois;
L'arrêt est prononcé, c'est moi dont on fait choix,
C'est moi qu'aime Placide, et ma mort te délivre.

DIDYME.

Non, non, si vous mourez, Didyme vous doit suivre.

MARCELLE.

Tu la suivras, Didyme, et je suivrai tes vœux;
Un déplaisir si grand n'a pas trop de tous deux.
Que ne puis-je aussi-bien immoler à Flavie
Tous les chrétiens ensemble, et toute la Syrie!
Ou que ne peut ma haine avec un plein loisir
Animer les bourreaux qu'elle sauroit choisir,
Repaître mes douleurs d'une mort dure et lente,

Vous la rendre à la fois et cruelle et traînante,
Et parmi les tourments soutenir votre sort
Pour vous faire sentir chaque jour une mort!
Mais je sais le secours que Placide prépare;
Je sais l'effort pour vous que fera ce barbare;
Et ma triste vengeance a beau se consulter,
Il me faut, ou la perdre, ou la précipiter.
Hâtons-la donc, Lycante, et courons-y sur l'heure:
La plus prompte des morts est ici la meilleure;
N'avoir pour y descendre à pousser qu'un soupir,
C'est mourir doucement, mais c'est enfin mourir;
Et, lorsqu'un grand obstacle à nos fureurs s'oppose,
Se venger à demi c'est du moins quelque chose.
Amenez-les tous deux.

PAULIN.

Sans l'ordre de Valens?
Madame, écoutez moins des transports si bouillants;
Sur son autorité c'est beaucoup entreprendre.

MARCELLE.

S'il en demande compte, est-ce à vous de le rendre?
Paulin, portez ailleurs vos conseils indiscrets,
Et ne prenez souci que de vos intérêts.

THÉODORE, *à Didyme.*

Ainsi de ce combat, que la vertu nous donne,
Nous sortirons tous deux avec une couronne.

DIDYME.

Oui, madame, on exauce et vos vœux et les miens.
Dieu....

MARCELLE.

Vous suivrez ailleurs de si doux entretiens.
Amenez-les tous deux.

PAULIN, *seul.*

Quel orage s'apprête!
Que je vois se former une horrible tempête!
Si Placide survient, que de sang répandu!
Et qu'il en répandra s'il trouve tout perdu!
Allons chercher Valens; qu'à tant de violence
Il oppose, non plus une molle prudence,
Mais un courage mâle, et qui d'autorité
Sans rien craindre...

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

Ah! Paulin, est-ce une vérité?
Est-ce une illusion? est-ce une rêverie?
Viens-je d'ouïr la voix de Marcelle en furie?
Ose-t-elle traîner Théodore à la mort?

PAULIN.

Oui, si Valens n'y fait un généreux effort.

VALENS.

Quel effort généreux veux-tu que Valens fasse,
Lorsque de tous côtés il ne voit que disgrace?

PAULIN.

Faites voir qu'en ces lieux c'est vous qui gouvernez,

Qu'aucun n'y doit périr si vous ne l'ordonnez.
La Syrie à vos lois est-elle assujettie
Pour souffrir qu'une femme y soit juge et partie?
Jugez de Théodore.

VALENS.

Et qu'en puis-je ordonner
Qui dans mon triste sort ne serve à me gêner?
Ne la condamner pas, c'est me perdre avec elle,
C'est m'exposer en butte aux fureurs de Marcelle,
Au pouvoir de son frere, au courroux des Césars,
Et pour un vain effort courir mille hasards.
La condamner d'ailleurs, c'est faire un parricide,
C'est de ma propre main assassiner Placide,
C'est lui porter au cœur d'inévitables coups.

PAULIN.

Placide donc, seigneur, osera plus que vous.
Marcelle a fait armer Lycante et sa cohorte;
Mais sur elle et sur eux il va fondre à main forte,
Résolu de forcer pour cet objet charmant
Jusqu'à votre palais et votre appartement.
Prévenez ce désordre, et jugez quel carnage
Produit le désespoir qui s'oppose à la rage,
Et combien des deux parts l'amour et la fureur
Étaleront ici de spectacles d'horreur.

VALENS.

N'importe, laissons faire et Marcelle et Placide.
Que l'amour en furie, ou la haine en décide;
Que Théodore en meure ou ne périsse pas;

J'aurai lieu d'excuser sa vie ou son trépas.
S'il la sauve, peut-être on trouvera dans Rome
Plus de cœur que de crime à l'ardeur d'un jeune homme.
Je l'en désavoûrai, j'irai l'en accuser,
Les pousser par ma plainte à le favoriser,
A plaindre son malheur en blâmant son audace;
César même pour lui me demandera grace;
Et cette illusion de ma sévérité
Augmentera ma gloire et mon autorité.

PAULIN.

Et s'il ne peut sauver cet objet qu'il adore?
Si Marcelle à ses yeux fait périr Théodore?

VALENS.

Marcelle aura sans moi commis cet attentat:
J'en saurai près de lui faire un crime d'état,
A ses ressentiments égaler ma colere,
Lui promettre vengeance, et trancher du sévere,
Et n'ayant point de part en cet évènement,
L'en consoler en pere un peu plus aisément.
Mes soins avec le temps pourront tarir ses larmes.

PAULIN.

Seigneur, d'un mal si grand c'est prendre peu d'alarmes.
Placide est violent, et pour la secourir
Il périra lui-même, ou fera tout périr.
Si Marcelle y succombe, appréhendez son frere,
Et, si Placide y meurt, les déplaisirs d'un pere.
De grace, prévenez ce funeste hasard.
Mais que vois-je? peut-être il est déja trop tard.

Stéphanie entre ici de pleurs toute trempée.

VALENS.

Théodore à Marcelle est sans doute échappée,
Et l'amour de Placide a bravé son effort.

SCENE VIII.

VALENS, PAULIN, STÉPHANIE.

VALENS, *à Stéphanie.*

Marcelle a donc osé les traîner à la mort,
Sans mon su, sans mon ordre? et son audace extrême...

STÉPHANIE.

Seigneur, pleurez sa perte, elle est morte elle-même...

VALENS.

Elle est morte!

STÉPHANIE.

Elle l'est.

VALENS.

Et Placide a commis...

STÉPHANIE.

Non, ce n'est en effet ni lui ni ses amis;
Mais s'il n'en est l'auteur, du moins il en est cause.

VALENS.

Ah! pour moi l'un et l'autre est une même chose;
Et puisque c'est l'effet de leur inimitié,
Je dois venger sur lui cette chere moitié.
Mais apprends-moi sa mort, du moins si tu l'as vue.

STÉPHANIE.

De l'escalier à peine elle étoit descendue,
Qu'elle apperçoit Placide aux portes du palais
Suivi d'un gros armé d'amis et de valets;
Sur les bords du perron soudain elle s'avance,
Et, pressant sa fureur qu'accroît cette présence,
« Viens, dit-elle, viens voir l'effet de ton secours; »
Et sans perdre de temps en de plus longs discours,
Ayant fait avancer l'une et l'autre victime,
D'un côté Théodore, et de l'autre Didyme,
Elle leve le bras, et de la même main
Leur enfonce à tous deux un poignard dans le sein.

VALENS.

Quoi! Théodore est morte?

STÉPHANIE.

Et Didyme avec elle.

VALENS.

Et l'un et l'autre enfin de la main de Marcelle?
Ah! tout est pardonnable aux douleurs d'un amant;
Et quoi qu'ait fait Placide en son ressentiment...

STÉPHANIE.

Il n'a rien fait, seigneur; mais écoutez le reste:
Il demeure immobile à cet objet funeste;
Quelque ardeur qui le pousse à venger ce malheur,
Pour en avoir la force il a trop de douleur;
Il pâlit, il frémit, il tremble, il tombe, il pâme,
Sur son cher Cléobule il semble rendre l'ame.

Cependant, triomphante entre ces deux mourants,
Marcelle les contemple à ses pieds expirants,
Jouit de sa vengeance, et d'un regard avide
En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide;
Et tantôt se repaît de leurs derniers soupirs,
Tantôt goûte à pleins yeux ses mortels déplaisirs,
Y mesure sa joie, et trouve plus charmante
La douleur de l'amant que la mort de l'amante;
Nous témoigne un dépit qu'après ce coup fatal,
Pour être trop sensible, il sent trop peu son mal;
En hait sa pâmoison qui la laisse impunie,
Au péril de ses jours la souhaite finie.
Mais à peine il revit qu'elle hausse la voix:
« Je n'ai pas résolu de mourir à ton choix,*
Dit-elle, « ni d'attendre à rejoindre Flavie
« Que ta rage insolente ordonne de ma vie. »
A ces mots, furieuse, et se perçant le flanc
De ce même poignard fumant d'un autre sang,
Elle ajoute: « Va, traître, à qui j'épargne un crime;
« Si tu veux te venger, cherche une autre victime;
« Je meurs, mais j'ai de quoi rendre graces aux dieux,
« Puisque je meurs vengée, et vengée à tes yeux. »
Lors même, dans la mort conservant son audace,
Elle tombe, et tombant elle choisit sa place,

* Il y a dans ce récit quelques vers dignes de Corneille, et que Voltaire auroit pu faire remarquer.

D'où son œil semble encore à longs traits se soûler
Du sang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

VALENS.

Et Placide?

STÉPHANIE.

J'ai fui voyant Marcelle morte,
De peur qu'une douleur et si juste et si forte
Ne vengeât... Mais, seigneur, je l'apperçois qui vient.

VALENS.

Arrête, de foiblesse à peine il se soutient;
Et d'ailleurs à ma vue il saura se contraindre.
Ne crains rien. Mais, ô dieux! que j'ai moi-même à craindre.

SCENE IX.

VALENS, PLACIDE, CLÉOBULE, PAULIN, STÉPHANIE, TROUPE DE SOLDATS.

VALENS.

Cléobule, quel sang coule sur ses habits?

CLÉOBULE.

Le sien propre, seigneur.

VALENS.

Ah! Placide! ah! mon fils!

PLACIDE.

Retire-toi, cruel!

VALENS.

Cet ami si fidele

N'a pu rompre le coup qui t'immole à Marcelle!
Qui sont les assassins?

CLÉOBULE.

Son propre désespoir.

VALENS.

Et vous ne deviez pas le craindre et le prévoir?

CLÉOBULE.

Je l'ai craint et prévu jusqu'à saisir ses armes;
Mais comme après ce soin j'en avois moins d'alarmes,
Embrassant Théodore, un funeste hasard
A fait dessous sa main rencontrer ce poignard,
Par où ses déplaisirs trompant ma prévoyance...

VALENS.

Ah! falloit-il avoir si peu de défiance?

PLACIDE.

Rends-en grâces au ciel, heureux pere et mari;
Par-là t'est conservé ce pouvoir si chéri,
Ta dignité dans l'ame à ton fils préférée;
Ta propre vie enfin par-là t'est assurée,
Et ce sang, qu'un amour pleinement indigné
Peut-être en ses transports n'auroit pas épargné.
Pour ne point violer les droits de la naissance,
Il falloit que mon bras s'en mît dans l'impuissance;
C'est par-là seulement qu'il s'est pu retenir,
Et je me suis puni de peur de te punir.
Je te punis pourtant, c'est ton sang que je verse;
Si tu m'aimes encor, c'est ton sein que je perce;
Et c'est pour te punir que je viens en ces lieux,

Pour le moins en mourant te blesser par les yeux:
Daigne le juste ciel....

VALENS.

Cléobule, il expire.

CLÉOBULE.

Non, seigneur, je l'entends encore qui soupire;
Ce n'est que la douleur qui lui coupe la voix.

VALENS.

Non, non, j'ai tout perdu, Placide est aux abois;
Mais ne rejetons pas une espérance vaine,
Portons-le reposer dans la chambre prochaine;
Et vous autres, allez prendre souci des morts,
Tandis que j'aurai soin de calmer ses transports.

FIN DE THÉODORE.

REMARQUES

DE VOLTAIRE

SUR THÉODORE,

ET NOTES DE L'ÉDITEUR SUR CES REMARQUES.

ACTE PREMIER.

CETTE piece ne mérite aucun commentaire : elle peche par l'indécence du sujet, par la conduite, par la froideur, par le style. On ne fera que très peu de remarques.

SCENE PREMIERE.

Vers 3. Mon pere est gouverneur de toute la Syrie.

Dans Polyeucte Félix est gouverneur de *toute* l'Arménie, et ici Valens est gouverneur de *toute* la Syrie : un

mot de trop gâte un beau vers, et rend un médiocre mauvais.

Vers 4. Et, comme si c'étoit trop peu de flatterie,
Moi-même elle m'embrasse, etc.

Trop peu de flatterie de donner le gouvernement *de toute la Syrie! et la fortune qui embrasse Placide!* quelles expressions! quel style! quelle négligence!

Vers 7. Certes, si je m'enflois de ces vaines fumées
Dont on voit à la cour tant d'ames si charmées...

Il faut convenir que ce style est bas et incorrect; et malheureusement la plus grande partie de la piece est écrite dans ce goût.

On a exigé un commentaire sur toutes les pieces de Corneille, mais toutes n'en méritent pas. Que verra-t-on par ce commentaire? que nul auteur n'est jamais tombé si bas après être monté si haut. La seule consolation d'un travail si ingrat est que du moins tant de fautes peuvent être de quelque utilité: elles feront voir aux étrangers que les beautés ne nous aveuglent pas sur les défauts; que notre nation est juste en admirant, et en désapprouvant; et les jeunes auteurs, en voyant ces chûtes déplorables et si fréquentes, en seront plus sur leurs gardes.

Vers 9. Si l'éclat des grandeurs avoit pu me ravir,
J'aurois de quoi me plaire et de quoi m'assouvir.

Un éclat qui peut ravir! un homme qui aurait de quoi se plaire et de quoi s'assouvir! Nul auteur n'a jamais écrit

plus mal et mieux : voilà pourquoi on disait que Corneille avait un démon qui fit pour lui les belles scenes de ses tragédies, et qui lui laissa faire tout le reste.

Vers 12. A moins que de leur rang, le mien ne sauroit croître,

n'est pas français : un rang ne croît pas; on passe, on s'éleve d'un rang à un autre. *

Vers 14. On y monte souvent par de moindres degrés,

n'est pas plus exact que le reste; on ne monte pas à un titre.

Vers 15. Mais ces honneurs pour moi ne sont qu'une infamie,
Parceque je les tiens d'une main ennemie.

Parceque est une conjonction dure à l'oreille, et traînante en vers, il faut toujours l'éviter; mais quand il est répété il devient intolérable. On pardonne toutes ces fautes dans des ouvrages remplis de beautés comme les précédents.

Vers 19. . . . . Ce cœur n'est point à vendre.

On peut dire dans le style noble, *vendre son sang, vendre son honneur à la fortune;* mais *un cœur à vendre* est bas.

---

* Un rang peut s'accroître quand on y joint de nouvelles prérogatives, de nouveaux honneurs, en un mot lorsqu'il devient supérieur à ce qu'il étoit.

Vers 25. Va plus outre;

terme autrefois familier, et qui n'est plus français.

Vers 26. Joins le vouloir des dieux à leur autorité.

Pourquoi *le vouloir des dieux?* cet hymen n'est point ordonné par un oracle; les *dieux* sont ici de trop; *le vouloir* n'est plus d'usage.

Vers 27. Assemble leur faveur, assemble leur colere.

Il faudrait *leurs faveurs* au pluriel, parcequ'on ne peut assembler une seule chose.

Vers 37. Sitôt qu'à son parti le bonheur eut manqué,
Sa tête fut proscrite, et son bien confisqué.

Toutes ces expressions sont faibles, prosaïques, et rampantes.

Vers 45. Et depuis ce moment Marcelle a fait chez nous
Un destin que tout autre auroit trouvé fort doux,

est du style bas et négligé de la comédie. En voilà assez sur le style de la piece *, dont les fautes ne sont rachetées par aucun morceau sublime; nous nous contenterons de remarquer les endroits moins faibles que les autres. Il est étrange que Corneille ait senti le vice de son sujet, et qu'il n'ait pas senti le vice de sa diction.

---

* Voltaire dit qu'il ne parlera plus du style de la piece, et il en parle encore.

Vers 57. Puisqu'avec tant d'effort on vous voit travailler
A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller...

Travailler à mettre ailleurs un éclat!

Vers 59. . . . . Votre ame ravie
Lui veut donner ce trône élevé pour Flavie.

Le terme de *trône* ne peut jamais convenir à un gouverneur de province.

Vers 63. Flavie au lit malade en meurt de jalousie.

Ce style prosaïque est inadmissible dans le tragique; la poésie n'est faite que pour déguiser et embellir tous ces détails: voyez comment Racine rend la même idée:

Phedre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire...

Vers 72. Chaque jour pour l'aigrir je vais jusqu'à l'outrage.

Il n'était pas nécessaire que Placide outrageât tous les jours sa belle-mere qui lui veut donner sa fille; ce sont là des mœurs révoltantes, et qui rendent tout d'un coup le premier personnage odieux.

Nous ne parlerons plus guere du style*, nous nous en tiendrons à l'art de la tragédie. Il n'y a rien de tragique dans cette intrigue; c'est un jeune homme qui ne veut point de la femme qu'on lui offre, et qui en aime une au-

* Voltaire, qui avoit dit précédemment, *En voilà assez sur le style*, dit ici qu'il n'en parlera plus guere, et il ne cesse d'en parler, et toujours dans les termes les plus injurieux.

tre qui ne veut point de lui : vrai sujet de comédie, et même sujet trivial. Nous avons déja remarqué que les gens peu instruits croient que Racine a gâté le théâtre en y introduisant ces intrigues d'amour ; mais il n'y a aucune piece de Corneille dont l'amour ne fasse l'intrigue : la seule différence est que Racine a traité cette passion en maître, et que Corneille n'a jamais su faire parler des amants, excepté dans le Cid, où il était conduit par un auteur espagnol. Ce n'est pas l'amour qui domine dans Polyeucte, c'est la victoire que remporte Pauline sur son amant, c'est la noblesse de Sévere.

SCENE II.

Vers 1. Ce mauvais conseiller toujours vous entretient !

Cette scene de bravade entre Marcelle et Placide paraît contre toute bienséance ; c'est une picoterie bourgeoise, et des bourgeois bien élevés parleraient plus noblement. Marcelle querelle Placide, tandis qu'elle devrait tâcher de lui plaire. Quel rôle désagréable que celui d'une femme qui veut à toute force qu'on épouse sa fille, qui dit des injures grossieres à celui dont elle veut faire son gendre, et qui en essuie de plus fortes ! Marcelle dit que Placide a le cœur trop bas pour aimer en bon lieu, qu'il a une ame vile et basse ; Placide répond sur le même ton : cela seul devait faire tomber la pièce, qui d'ailleurs est une des plus mal écrites.

Vers 48. Un bienfait perd sa grace à le trop publier.

Racine a imité heureusement ce vers dans Iphigénie :

Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.

SCENE III.

Corneille avoue la faiblesse et la lâcheté de Valens; mais comment ne sentait-il pas que le rôle de Marcelle révoltait encore d'avantage?

Vers 13. De ce feu turbulent l'éclat impétueux
N'est qu'un foible avorton d'un cœur présomptueux.

Si on assemblait des mots au hasard, il est à présumer qu'ils ne s'arrangeraient pas plus mal.

SCENE V.

Vers 12. Jetez un peu de haine où regne tant d'amour.

Je ne parle pas des termes impropres, des locutions vicieuses dont cette piece fourmille; je laisse à part ces vers barbares:

Si son ordre n'agit l'effet ne s'en peut voir,
Et je pense être quitte y faisant mon pouvoir.
Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence...
Déployez-la, madame, à le faire haïr, etc., etc.

Mais il faut avouer que malheureusement de cent tragédies françaises il y en a quatre-vingt-dix-huit fondées sur un mariage qu'une des parties veut, et que l'autre ne veut pas; c'est l'intrigue de toutes les comédies: c'est une uniformité qui fait tout languir. Les femmes, dit-on, qui fréquentent nos spectacles, et qui seules y attirent les hommes, ont réduit tous les auteurs à ne marcher que dans ce chemin qu'elles leur ont tracé; et Racine seul est parvenu à répandre des fleurs sur cette route trop commune, et à embellir cette stérilité misérable. Il est à croire

que le génie de Corneille aurait pris une autre voie s'il avait pu secouer le joug, si l'on avait représenté la tragédie ailleurs que dans un vil jeu de paume, où les courtauds de boutique allaient pour cinq sous, si la nation avait eu quelque connaissance de l'antiquité, si Paris avait pu alors avoir quelque chose d'Athenes.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. Marcelle n'est pas loin, et je me persuade
Que son amour l'attache auprès de sa malade.

Sa malade et Marcelle *qu'on verra venir dans un moment ou deux* sont toujours le stylé de la comédie.

SCENE II.

Cette scene, aux vices de la diction près, n'est pas répréhensible; les sentiments et le caractere de Théodore s'y développent.

Vers 91. . . . Quittons ce discours, je vois venir Marcelle.

Rien n'est plus froid et plus déplacé dans le tragique que ces scenes dans lesquelles un confident parle à une femme en faveur de l'amour d'un autre; c'est ce qu'on a tant reproché à Racine dans son Alexandre, où Éphestion paraît en *fidele confident du beau feu de son maître*. Rien n'a plus avili notre théâtre, et ne l'a rendu plus ridicule aux yeux des étrangers que ces scenes d'ambassadeurs d'amour : heureusement il y en a peu dans Corneille.

SCENE IV.

Vers 54. Plutôt que dans son lit j'entrerois au tombeau.

On retrouve dans quelques vers de cette scene l'auteur des beaux morceaux de Polyeucte; mais une fille de qualité qui veut mourir vierge est fort bonne pour le couvent et fort mauvaise pour le théâtre.

Au reste, *l'amour qui brûle sans luire,* Cléobule qu'on voit *aller tant et venir,* un reste de scrupule que Marcelle *tient pour ridicule,* sont des façons de parler si basses, si choquantes, qu'elles dégoûteraient tout lecteur, quand même la piece serait bien faite.

Vers 128. Mais demeurez, il vient.

L'auteur dit avec une candeur digne de lui qu'une femme sans grande passion ne pouvait faire un grand effet : on ne peut sans doute s'intéresser à elle; mais on s'intéresse beaucoup moins à Marcelle; son caractere indigne et son ton ironique et insultant dégoûtent.

SCENE VI.

Vers 6. Ah! que vous savez mal comme il faut se venger!

Ce ne sont plus, on l'a déja dit, les expressions que nous examinons : il faut plaindre ici la faiblesse de l'esprit humain; c'est l'auteur de Cinna qui met dans la tête d'un Romain qu'on ne doit se venger d'une princesse qu'en l'envoyant dans un mauvais lieu; et c'est à sa femme qu'il tient ce langage!

Au reste on doute fort que cette aventure soit vraie; ces contes qu'on nous fait de jeunes et belles chrétiennes condamnées à la prostitution sont l'opposé des mœurs et des lois romaines : une nation qui condamnait les vestales à être enterrées toutes vives pour une faiblesse n'avait garde de permettre qu'on prostituât des princesses à des soldats pour cause de religion. On pourrait mettre un évènement au théâtre si sans être vrai il avait été vraisemblable; mais il faudrait sur-toût qu'il fût noble et tragique : celui-ci est faux, ridicule, et abominable; il est tiré de ces légendes qui sont la honte de l'esprit humain.

Vers 30. Et le désespérer, ce n'est pas l'acquérir.

Comme si on ne désespérait pas ce Placide en envoyant au b.... * une fille respectable qu'il veut épouser! Valens ne savait-il pas qu'on peut avec le temps pardonner le meurtre, et qu'on ne pardonne jamais les affronts?

* Dans une petite piece contre Scudéri, qui sera placée à la suite des observations sur le Cid, Corneille avoit employé le mot que Voltaire emploie ici, et qu'il répete plusieurs fois avec complaisance dans le cours de ces remarques. Voltaire, qui lui reproche assez durement cette indécence, qui peut-être n'en étoit pas une du temps de Corneille, auroit dû n'y pas tomber lui-même. Ajoutez qu'une petite piece de dix à douze vers, échappée à ce grand homme dans un moment d'humeur, pouvoit n'être pas recueillie, que même elle ne méritoit pas de l'être, et que, selon toute apparence, l'intention de Corneille n'étoit pas qu'elle le fût : au lieu que le commentaire de Voltaire est entre les mains de tout le monde.

Vers 54. Je me saurai bientôt venger d'elle et de vous.

Voilà une impertinente créature; elle menace son mari qui veut la venger: si elle n'entend point de quoi il s'agit, c'est une grande sotte. *

SCENE VII.

Vers 32. Dis-lui qu'à tout le peuple on va l'abandonner,
Tranche le mot enfin, que je la prostitue.

Ce vers, et le mot *prostitue*, présentent l'image la plus dégoûtante, la plus odieuse, et la plus sale; cela ne serait pas souffert à la foire: voilà pourtant le nœud de la piece. On ne sort point d'étonnement que le même homme qui a imaginé le cinquieme acte de Rodogune ait fait un pareil ouvrage.

---

* Si c'est là ce que Voltaire appeloit commenter, quel stylo auroit-il choisi pour insulter?

ACTE III.

SCENE PREMIERE. (*à la fin.*)

Soit que vous contraigniez pour vos dieux impuissants
Mon corps à l'infamie, ou ma main à l'encens,
Je saurai conserver d'une ame résolue
A l'époux sans macule une épouse impollue.

Qui aurait jamais pu s'attendre à voir une ame résolue conserver une épouse impollue à l'époux sans macule? Jusqu'où Corneille s'est-il oublié? jusqu'à quel abaissement est-il descendu? Ce n'est pas seulement l'excès du ridicule qui étonne ici, c'est la résignation de cette bonne fille qui prend son parti d'aller dans un mauvais lieu s'abandonner à la canaille *, et qui se console en songeant qu'elle n'y consentira pas.

Dieu soit, Dieu soit, dit le saint personnage,
Dieu soit loué! je l'ai fait sans péché.

SCENE III.

Vers 9. Et lorsque vous pouviez jouir de vos dédains,
Si j'osois les nommer quelquefois inhumains,
Je les justifiois dedans ma conscience, etc.

Voilà comme Corneille parle d'amour quand il n'est

* Toujours le ton de l'outrage! ne suffisoit-il pas de plaindre Corneille du mauvais choix de son sujet? Corneille en étoit-il moins l'auteur du Cid, des Horaces, et de Cinna? et Voltaire, qui auroit eu plus de ménagement pour Pradon, devoit-il se permettre d'épuiser, comme il le fait, toutes les expressions du mépris?

pas guidé par Guilain de Castro, et quand il n'a que l'amour à faire parler: c'est le style des romans de son temps; c'est le style de ses comédies. Rien n'est plus insipide, plus bourgeois, plus dégoûtant que le langage purement amoureux, qui a déshonoré toujours le théâtre français: Racine, au moins, par la pureté de sa diction, par l'harmonie des vers, par le choix des mots, par un style aussi soigné que naturel, ennoblit un peu ce petit genre, et réchauffe la froideur de ce langage. Je ne parle pas ici de cet amour passionné, furieux, terrible, qui entre si bien dans la vraie tragédie; je parle des déclarations d'Antiochus, de Xipharès, de Pharnace, d'Hyppolyte; je parle des scenes de coquetterie; je parle de ces amours, plus propres à l'idylle et à la comédie qu'à la tragédie, dont il a seul soutenu la faiblesse par le charme de la poésie, et par des sentiments vrais et délicats, inconnus à tout autre qu'à lui.

Vers 63. N'espérez pas, seigneur, que mon sort déplorable
Me puisse à votre amour rendre plus favorable, etc.

Ce couplet de Théodore est fort beau, quoique trop long, et quoiqu'il y ait une affectation condamnable à parler d'un amant qui s'unit à ce qu'il aime si fortement qu'il en fait une part de lui-même : mais pourquoi Corneille a-t-il réussi dans ce morceau? c'est que les sentiments y sont grands, c'est que l'objet en serait vraimen tragique, s'il n'était pas avili par le ridicule honteux de la prostitution. Toutes les fois que Corneille a quelque chose de vigoureux à traiter, on le retrouve; mais ces beaux morceaux sont perdus.

Vers 149. Mettez en sûreté ce qu'on va vous ravir.

C'est toujours l'idée de la prostitution.

Vers 150. Vous n'êtes pas celui dont Dieu s'y veut servir :
Il saura bien sans vous en susciter un autre,
Dont le bras moins puissant, mais plus saint que le vôtre,
Par un zele plus pur se fera mon appui...

Elle est donc déja informée que Didyme entrera dans un mauvais lieu pour sauver son honneur.

SCENE IV.

MARCELLE.

Vers 2. . . . . Je vous suis importune
De mêler ma présence aux secrets des amants,
Qui n'ont jamais besoin de pareils truchements.

PAULIN.

Madame, on m'a forcé de puissance absolue.

MARCELLE.

L'ayant soufferte ainsi, vous l'avez bien voulue.

Il n'y a rien de plus indécent, de plus révoltant, de plus atroce, de plus bas, de plus lâche que cette Marcelle qui vient insulter à cette prostituée : du moins elle devrait épargner les solécismes et les barbarismes ; *on a forcé Paulin de puissance absolue, et il l'a bien voulue.*

SCENE V.

Vers 8. Vous trouvez, je m'assure, en un si digne lieu,
Cet objet de vos vœux encor digne d'un dieu?

Que dites-vous d'un b..... que cette dame appelle *un digne lieu?* *

Vers 122. Allez sans plus rien craindre, ayant pour vous Marcelle:

Cette scene est une des plus étranges qui soient sur le théâtre français. *Rendez une visite de civilité à ma fille, sinon je vais prostituer votre maîtresse aux porte-faix d'Antioche;* c'est la substance de cette scene et l'intrigue de la piece. Disons hardiment qu'il n'y a jamais rien eu de si mauvais en aucun genre : il ne faut pas ménager les fautes portées à cet excès. **

---

* Ce mot de b*** est répété bien souvent dans un commentaire que Voltaire destinoit à l'instruction de la jeunesse. Cette répétition affectée d'un mot indécent paroît d'autant plus inexcusable, que Voltaire, comme nous l'avons déja remarqué, reproche sévèrement à Corneille de l'avoir employé dans une épigramme contre Scudéri.

** On ne doit point ménager les fautes, mais on doit ménager les termes quand on releve les fautes d'un grand homme.

ACTE IV.

SCENE II.

Vers 16. Tout fait peur à l'amour, c'est un enfant timide.

Il ne manquait aux étonnantes turpitudes de cette piece* que la mauvaise plaisanterie du madrigal, *l'amour est un enfant timide.*

Vers 21. Va, dis-lui que j'attends ici ce grand succès,
Où sa bonté pour moi paroît avec excès.

Qui aurait pu s'attendre en voyant Cinna et les belles scenes des Horaces, que peu d'années après, quand le génie de Corneille était dans toute sa force, il mettrait sur le théâtre une princesse qu'on envoie dans un mauvais lieu, et un amant qui dit que l'*amour est un enfant timide?*

* Ce que Voltaire appelle des turpitudes, et ce qui seroit en effet révoltant aujourd'hui que les bienséances sont mieux connues, sans que les mœurs soient devenues plus décentes, n'étoit pas jugé alors avec autant de sévérité. Voltaire convient ailleurs que, vingt ans auparavant, la piece eût peut-être été très applaudie; et c'est au degré de perfection où Corneille lui-même avoit élevé la scene par ses chefs-d'œuvre, qu'il dut imputer la chûte de Théodore. Cette réflexion seule devoit interdire à Voltaire l'indécence de son style moqueur.

SCENE IV.

Vers 71. Il leur jette de l'or ensuite à pleines mains.

Comment a-t-on pu hasarder un tel récit sur le théâtre tragique? Ce Didyme, à la vérité, n'entre dans ce mauvais lieu qu'avec une louable intention; mais le récit fait le même effet que si Didyme n'était qu'un débauché. Ce n'est pas la peine de pousser plus loin nos remarques: plaignons tout esprit abandonné à lui-même; et n'entamons pas moins l'ame du grand Pompée et celle de Cinna.

Vers 117. A son zele, de grace, épargnez cette honte.

Voilà donc la gouvernante d'Antioche qui livre la princesse à la canaille *, et la canaille se dispute à qui l'aura; voilà un homme qui leur jette de l'argent pour avoir la préférence : il est vrai que c'est à bonne intention; mais on ne peut le deviner, et cette bonne intention est un ridicule de plus. On a osé nommer tragédie cet étrange ouvrage, parcequ'il y a du sang répandu à la fin. Comment osons-nous, après cela, condamner les pieces de Lopez de Véga et de Shakespeare? ne vaut-il pas mieux manquer à toutes les unités, que de manquer à

* Le mot de *canaille* n'est répété ici et ailleurs avec tant d'affectation que pour mieux avilir la piece : mais nous en appelons à la bonne foi des lecteurs, cet excès d'avilissement ne retombe-t-il pas un peu sur Corneille? et le plaisir que Voltaire paroit y prendre ne prouve-t-il pas que c'étoit son intention?

toutes les bienséances, et d'être à la fois froid et dégoûtant?

SCENE V.

Vers 1. Eh bien! votre parente? Elle est hors de ces lieux,
Où l'on sacrifioit sa pudeur à nos dieux? —
Oui, seigneur.

On ne voit ici que l'apparence de la prostitution: l'apparence est trompeuse; mais cela ressemble à ces énigmes dont les vers annoncent une ordure, et dont le mot est honnête: jeu de l'esprit honteux, et fait pour la populace.

Vers 24. Sous l'habit de Didyme elle-même est sortie.

Je dois remarquer ici en général que toutes ces petites tromperies, des changements d'habits, des billets qu'on entend en un sens et qui en signifient un autre *, des oracles même à double entente, des méprises de subalternes qui ont mal vu, ou qui n'ont vu que la moitié

* Voltaire critique ici, avec un courage qui lui fait honneur, des moyens qu'il a souvent employés dans ses pieces. La croix de diamant de Zaïre, le billet équivoque qu'elle reçoit de Nérestan, celui que Nanine écrit à Philippe Hombert, la lettre sans adresse d'Aménaïde à Tancrede, sont précisément ce qu'il appelle ici des inventions petites, mesquines, imitées de nos romans. Il est vrai que ces défauts sont rachetés par de très grandes beautés; mais c'est en cela que l'ordonnance de Voltaire n'est pas toujours approuvée des connoisseurs, et que le cabinet lui est souvent moins favorable que le théâtre.

d'un évènement, sont des inventions de la tragédie moderne; inventions petites, mesquines, imitées de nos romans; puérilités inconnues à l'antiquité, et dont il faut couvrir la faiblesse par quelque chose de grand et de tragique, comme vous avez vu dans les Horaces la méprise d'une suivante produire les plus grands mouvements. Le vieil Horace n'est admirable que parcequ'une domestique de la maison a été trop impatiente : c'est là créer beaucoup de rien; mais ici c'est entasser petitesses sur petitesses.

ACTE V.

SCENE VIII.

Vers 63. Ne crains rien. Mais, ô dieux, que j'ai moi-même à craindre!

Cette fin est funeste, mais elle n'est nullement touchante: pourquoi? parcequ'on ne s'intéresse à personne. A quoi bon intituler *tragédie chrétienne* ce malheureux ouvrage? Supposons que Théodore fût de la religion de ses peres, Marcelle n'en est pas moins furieuse de la perte de sa fille, que Placide a dédaignée, et qui est morte de la fievre; elle n'en tue pas moins Théodore; elle ne s'en tue pas moins elle-même; Placide aussi ne s'arrache pas moins la vie, et le tout aux yeux du maître de la maison, le plus imbécille qu'on ait jamais mis sur le théâtre tragique: voilà quatre morts violentes, et tout est froid. Il ne suffit pas de répandre du sang, il faut que l'ame du spectateur soit continuellement remuée en faveur de ceux dont le sang est répandu. Ce n'est pas le meurtre qui touche, c'est l'intérêt qu'on prend aux malheureux *. Jamais Cor-

* Voilà une remarque instructive et digne de Voltaire. Il en est beaucoup d'autres de ce mérite, et que nous nous sommes bien gardés de contredire: ce sont elles qui demandent grace pour le commentaire, et qui le feront subsister.

neille n'a cherché cette grande et principale partie de la tragédie ; il a donné tout à l'intrigue, et souvent à l'intrigue plus embrouillée qu'intéressante : il a élevé l'ame quelquefois, il a excité l'admiration ; il a presque toujours négligé les deux grands pivots du tragique, la terreur et la pitié ; il a fait très rarement répandre des larmes.

FIN DES REMARQUES SUR THÉODORE.

RODOGUNE,

PRINCESSE DES PARTHES,

TRAGÉDIE.

1646.

PRÉFACE

DE VOLTAIRE.

Rodogune ne ressemble pas plus à Pompée que Pompée à Cinna, et Cinna au Cid. C'est cette variété qui caractérise le vrai génie. Le sujet en est aussi grand et aussi terrible que celui de Théodore est bizarre et impraticable.

Il y eut la même rivalité entre cette Rodogune et celle de Gilbert, qu'on vit depuis entre la Phedre de Racine et celle de Pradon. La piece de Gilbert fut jouée quelques mois avant celle de Corneille, en 1645 : elle mourut dès sa naissance, malgré la protection de Monsieur, fils de Louis XIII, et lieutenant-général du royaume, à qui Gilbert, résident de la reine Christine, la dédia. La reine de Suede et le premier prince de France ne soutinrent point ce mauvais ouvrage, comme depuis l'hôtel de Bouillon et l'hôtel de Nevers soutinrent la Phedre de Pradon.

En vain le résident présente à son altesse royale,

dans son épître dédicatoire, *la généreuse Rodogune, femme et mere des deux plus grands monarques de l'Asie*; en vain compare-t-il cette Rodogune à Monsieur, qui cependant ne lui ressemblait en rien : ce mauvais ouvrage fut oublié du protecteur et du public.

Le privilege du résident pour sa Rodogune est du 8 janvier 1646; elle fut imprimée en février 1647. Le privilege de Corneille est du 13 avril 1646, et sa Rodogune ne fut imprimée qu'au 30 janvier 1647. Ainsi la Rodogune de Corneille ne parut sur le papier qu'un an ou environ après les représentations de la piece de Gilbert, c'est-à-dire un an après que cette piece n'existait plus.

Ce qui est étrange, c'est qu'on retrouve dans les deux tragédies précisément les mêmes situations, et souvent les mêmes sentiments que ces situations amenent. Le cinquieme acte est différent; il est terrible et pathétique dans Corneille. Gilbert crut rendre sa piece intéressante en rendant le dénouement heureux, et il en fit l'acte le plus froid et le plus insipide qu'on pût mettre sur le théâtre.

On peut encore remarquer que Rodogune joue dans la piece de Gilbert le rôle que Corneille donne à Cléopâtre, et que Gilbert a falsifié l'histoire.

Il est étrange que Corneille, dans sa préface, ne parle point d'une ressemblance si frappante *. Bernard de Fontenelle, dans la vie de Corneille son oncle **, nous dit que Corneille ayant fait confidence du plan de sa piece à un ami, cet ami indiscret donna le plan au résident, qui, contre le droit des gens, vola Corneille ***. Ce trait est peu vrai-

---

* Il n'en parla pas ou par mépris, ou par quelque ménagement politique pour le caractere dont Gilbert étoit revêtu.

** Voyez le premier volume de cette édition.

*** Quoi qu'en dise Voltaire, l'anecdote est très vraisemblable; et le témoignage de Fontenelle, qui pouvoit la tenir de Pierre ou de Thomas Corneille, ses oncles, est ici du plus grand poids. « Il « est rare, dit Voltaire, qu'un homme revêtu d'un emploi public « se déshonore ». C'est du moins ce qui seroit à souhaiter pour l'honneur de l'humanité; mais Voltaire, qui avoit eu des liaisons très intimes avec des personnages d'une tout autre importance que Gilbert, savoit très bien à quoi s'en tenir sur leur prétendue délicatesse morale. Ceci nous rappelle qu'un jour nous le félicitions, avec toute la bonne foi de la jeunesse et de l'inexpérience, d'avoir été répandu de bonne heure dans ce qu'on appeloit alors

semblable ; rarement un homme revêtu d'un emploi public se déshonore et se rend ridicule pour si peu de chose : tous les mémoires du temps en auraient parlé ; ce larcin aurait été une chose publique.

On parle d'un ancien roman de Rodogune : je ne l'ai pas vu ; c'est, dit-on, une brochure in-8°, imprimée chez Sommaville, qui servit également au grand auteur et au mauvais. Corneille embellit le roman, et Gilbert le gâta. Le style nuisit aussi beaucoup à Gilbert ; car, malgré les inégalités de Corneille, il y eut autant de différence entre ses vers et ceux de ses contemporains jusqu'à Racine, qu'entre le pinceau de Michel-Ange et la brosse des barbouilleurs.

Il y a un autre roman de Rodogune en deux volumes, mais il ne fut imprimé qu'en 1668 : il est très rare, et presque oublié ; le premier l'est entièrement.

---

la meilleure compagnie : « Oui vraiment, nous répondit-il, j'y ai « connu de grands frippons ». C'est tout le souvenir qui lui en étoit resté.

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

Rodogune se présente à votre altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connoissance de votre bonté pour craindre que vous veuilliez laisser votre ouvrage imparfait, et lui dénier la continuation des graces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applau-

dissement; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la foiblesse de sa naissance lui donnerent tant d'éclat et de vigueur, qu'il sembloit que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit par-tout. Après cela, MONSEIGNEUR, quels hommages peut-elle rendre à votre altesse qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnoissance par l'admiration de ses vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essai furent signalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe? Votre altesse sut vaincre avant qu'ils se pussent imaginer qu'elle sût combattre; et ce grand courage qui n'avoit encore vu la guerre que dans les livres effaça tout ce qu'il y avoit lu des Alexandre et des César sitôt qu'il parut à la tête d'une armée. La générale consternation où la perte de notre grand monarque nous avoit plongés enfloit l'orgueil de nos adversaires en un tel point qu'ils osoient se persuader que du siege de Rocroi dépen-

doit la prise de Paris, et l'avidité de leur ambition dévoroit déja le cœur d'un royaume dont ils pensoient avoir surpris les frontieres : cependant les premiers miracles de votre valeur renverserent si pleinement toutes leurs espérances, que ceux-là même qui s'étoient promis tant de conquêtes sur nous virent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fîtes sur eux. Ce fut par-là, MONSEIGNEUR, que vous commençâtes ces grandes victoires que vous avez toujours si bien choisies qu'elles ont honoré deux regnes tout à la fois comme si c'eût été trop peu pour votre altesse d'étendre les bornes de l'état sous celui-ci, si elle n'eût en même-temps effacé quelques uns des malheurs qui s'étoient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg et Norlinghen étoient des lieux funestes pour la France : elle n'en pouvoit entendre les noms sans gémir ; elle ne pouvoit y porter sa pensée sans soupirer ; et ces mêmes lieux, dont le souvenir lui arrachoit des soupirs et des gémissements, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ses feux de joie, et les glo-

rieux sujets des actions de graces qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Dispensez-moi, MONSEIGNEUR, de vous parler de Dunkerque : j'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires. Tous nos hâvres en étoient comme assiégés ; il n'en pouvoit échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages; et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venoient de faire voile : et maintenant, par la conquête d'une seule ville, je vois, d'un côté, nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée; d'autre côté, la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivieres captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévois sitôt que votre altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez-moi donc, MONSEIGNEUR, de profaner des effets si merveilleux, et des attentes si hautes, par

la bassesse de mes idées, et par l'impuissance de mes expressions ; et trouvez bon que demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE

Le très humble, très obéissant,
et très passionné serviteur,
P. CORNEILLE.

PRÉFACE
DE CORNEILLE.

APPIAN ALEXANDRIN,

Au livre des guerres de Syrie, sur la fin.

« Démétrius, surnommé Nicanor, roi de Syrie, en-
« treprit la guerre contre les Parthes, et, étant devenu
« leur prisonnier, vécut dans la cour de leur roi Phraates,
« dont il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant
« Diodotus, domestique des rois précédents, s'empara
« du trône de Syrie, et y fit asseoir un Alexandre encore
« enfant, fils d'Alexandre le bâtard, et d'une fille de
« Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme son
« tuteur, il se défit de ce malheureux pupille, et eut l'in-
« solence de prendre lui-même la couronne sous un nou-
« veau nom de Tryphon qu'il se donna. Mais Antiochus,
« frere du roi prisonnier, ayant appris à Rhodes sa cap-
« tivité, et les troubles qui l'avoient suivie, revint dans
» le pays, où ayant défait Tryphon avec beaucoup de
» peine, il le fit mourir : de là il porta ses armes
« contre Phraates, lui redemandant son frere ; et
« vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démé-
« trius retourné en son royaume, fut tué par sa femme
« Cléopâtre, qui lui dressa des embûches en haine de

« cette seconde femme Rodogune qu'il avoit épousée
« dont elle avoit conçu une telle indignation, que pour
« s'en venger elle avoit épousé ce même Antiochus, frere
« de son mari. Elle avoit eu deux fils de Démétrius, l'un
« nommé Séleucus, et l'autre Antiochus, dont elle tua le
« premier d'un coup de fleche sitôt qu'il eut pris le dia-
« dême après la mort de son pere, soit qu'elle craignît
« qu'il ne la voulût venger, soit que l'impétuosité de la
« même fureur la portât à ce nouveau parricide. Antio-
« chus lui succéda, qui contraignit cette mauvaise mere
« de boire le poison qu'elle lui avait préparé: C'est ainsi
« quelle fut enfin punie. »

Voilà ce que m'a prêté l'histoire, où j'ai changé les circonstances de quelques incidents, pour leur donner plus de bienséance. Je me suis servi du nom de Nicanor plutôt que de celui de Démétrius, à cause que le vers souffroit plus aisément l'un que l'autre. J'ai supposé qu'il n'avoit pas encore épousé Rodogune, afin que ses deux fils pussent avoir de l'amour pour elle, sans choquer les spectateurs, qui eussent trouvé étrange cette passion pour la veuve de leur pere si j'eusse suivi l'histoire. L'ordre de leur naissance incertain, Rodogune prisonniere, quoiqu'elle ne vînt jamais en Syrie, la haine de Cléopâtre pour elle, la proposition sanglante qu'elle fait à ses fils, celle que cette princesse est obligée de leur faire pour se garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, et la jalouse fureur de cette mere qui se résout plutôt à perdre ses fils qu'à se voir sujette de sa rivale, ne sont que des embellissements de l'invention, et des acheminements

vraisemblables à l'effet dénaturé que me présentoit l'histoire, et que les lois du poëme ne me permettoient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pu en Antiochus, que j'avois fait trop honnête homme dans le reste de l'ouvrage, pour forcer à la fin sa mere à s'empoisonner elle-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie le nom de Rodogune, plutôt que celui de Cléopâtre, sur qui tombe toute l'action tragique, et même on pourra douter si la liberté de la poésie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où, depuis la narration du premier acte, qui sert de fondement au reste, jusqu'aux effets, qui paroissent dans le cinquieme, il n'y a rien que l'histoire avoue.

Pour le premier, je confesse ingénument que ce poëme devoit plutôt porter le nom de Cléopâtre que de Rodogune; mais ce qui m'a fait en user ainsi a été la peur que j'ai eue qu'à ce nom le peuple ne se laissât préoccuper des idées de cette fameuse et derniere reine d'Égypte, et ne confondît cette reine de Syrie avec elle, s'il l'entendoit prononcer. C'est pour cette même raison que j'ai évité de le mêler dans mes vers, n'ayant jamais fait parler de cette seconde Médée que sous celui de la reine; et je me suis enhardi à cette licence d'autant plus librement que j'ai remarqué parmi nos anciens maîtres qu'ils se sont fort peu mis en peine de donner à leurs poëmes le nom des héros qu'ils y faisoient paroître, et leur ont souvent fait porter celui des chœurs, qui ont encore bien moins de part dans l'action que les person-

nages épisodiques comme Rodogune ; témoin les Tachiniennes de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que la mort d'Hercule.

Pour le second point, je le tiens un peu plus difficile à résoudre, et n'en voudrois pas donner mon opinion pour bonne ; j'ai cru que, pourvu que nous conservassions les effets de l'histoire, toutes les circonstances, ou, comme je viens de les nommer, les achèvements, étoient en notre pouvoir ; au moins je ne pense point avoir vu de regle qui restreigne cette liberté que j'ai prise. Je m'en suis assez bien trouvé en cette tragédie ; mais comme je l'ai poussée encore plus loin dans Héraclius, que je viens de mettre sur le théâtre, ce sera en le donnant au public que je tâcherai de la justifier, si je vois que les savants s'en offensent, ou que le peuple en murmure. Cependant ceux qui auront quelque scrupule m'obligeront de considérer les deux Électres de Sophocle et d'Euripide, qui, conservant le même effet, y parviennent par des voies si différentes, qu'il faut nécessairement conclure que l'une des deux est tout-à-fait de l'invention de son auteur. Ils pourront encore jeter l'œil sur l'Iphigénie *in Tauris*, que notre Aristote nous donne pour exemple d'une parfaite tragédie, et qui a bien la mine d'être toute de même nature, vu qu'elle n'est fondée que sur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du sacrifice dans une nuée, et supposa une biche en sa place. Enfin ils pourront prendre garde à l'Hélene d'Euripide, où la principale action et les épisodes, le nœud et le dénouement sont entièrement inventés sous des noms véritables.

Au reste, si quelqu'un a la curiosité de voir cette histoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Justin, qui la commence au trente-sixieme livre, et, l'ayant quittée, la reprend sur la fin du trente-huitieme, et l'acheve au trente-neuvieme. Il la rapporte un peu autrement, et ne dit pas que Cléopâtre tua son mari, mais qu'elle l'abandonna, et qu'il fut tué par le commandement d'un des capitaines d'un Alexandre qu'il lui oppose. Il varie aussi beaucoup sur ce qui regarde Tryphon et son pupille, qu'il nomme Antiochus, et ne s'accorde avec Appian que sur ce qui se passe entre la mere et les deux fils.

Le premier livre des Machabées, aux chapitres 11, 13, 14 et 15, parle de ces guerres de Tryphon, et de la prison de Démétrius chez les Parthes; mais il nomme ce pupille Antiochus ainsi que Justin, et attribue la défaite de Tryphon à Antiochus fils de Démétrius, et non pas à son frere, comme fait Appian, que j'ai suivi, et ne dit rien du reste.

Joseph, au treizieme livre des Antiquités judaïques, nomme encore ce pupille de Tryphon Antiochus, fait marier Cléopâtre à Antiochus frere de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribue la défaite et la mort de Tryphon, s'accorde avec Justin touchant la mort de Démétrius abandonné, et non pas tué par sa femme, et ne parle point de ce qu'Appian et lui rapportent d'elle et de ses deux fils, dont j'ai fait cette tragédie.

ACTEURS.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS, } fils de Démétrius et de Cléopâtre.
ANTIOCHUS, }

RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.

TIMAGENE, gouverneur des deux princes.

ORONTE, ambassadeur de Phraates.

LAONICE, sœur de Timagene, confidente de Cléopâtre.

La scene est à Séleucie, dans le palais royal.

Gravelot Inven. De Longueil Sculp.

Seigneur voyez ses yeux
Deja tous égarés, troubles et furieux

RODOGUNE,

TRAGÉDIE.

Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine,
Le donne pour époux à l'objet de sa haine,
Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à gêner?
Rodogune, par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trône montée,
Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TIMAGENE.

Pour le mieux admirer trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
Des malheureux succès du grand roi Nicanor,
Quand des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet évènement
Du perfide Tryphon fit le soulèvement.
Voyant le roi captif, la reine désolée,
Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée;
Et le sort, favorable à son lâche attentat,
Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'état.
La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,
En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages;
Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
Me les fit chez son frere enlever à Memphis.
Là, nous n'avons rien su que de la renommée,

Qui, par un bruit confus diversement semée,
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements
Que sous l'obscurité de cent déguisements.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
Ayant su nous réduire à ces seules murailles,
En forma tôt le siege; et, pour comble d'effroi,
Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.
Le peuple épouvanté, qui déja dans son ame
Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la reine à choisir un époux.
Que pouvoit-elle faire et seule et contre tous?
Croyant son mari mort, elle épousa son frere.
L'effet montra soudain ce conseil salutaire.
Le prince Antiochus devenu nouveau roi
Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi:
La victoire attachée au progrès de ses armes
Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes;
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'état.
Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mere
De remettre ses fils au trône de leur pere,
Il témoigna si peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
Ayant régné sept ans, son ardeur militaire
Ralluma cette guerre où succomba son frere:
Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort
Pour en venger sur lui la prison et la mort.

Jusque dans ses états il lui porta la guerre;
Il s'y fit par-tout craindre à l'égal du tonnerre;
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
Je vous acheverai le reste une autre fois:
Un des princes survient.

(*Laonice veut se retirer.*)

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice;
Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.
Dans l'état où je suis, triste, et plein de souci,
Si j'espere beaucoup, je crains beaucoup aussi.
Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune,
Et de tous les mortels ce secret révélé
Me rend le plus content ou le plus désolé.
Je vois dans le hasard tous les biens que j'espere,
Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frere,
Mais d'un frere si cher, qu'une sainte amitié
Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.
Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre,
Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,
Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'assurer de celui qui m'est plus précieux:
Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,

Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse,
Et puis par ce partage épargner les soupirs
Qui naîtroient de ma peine ou de ses déplaisirs!
Va le voir de ma part, Timagene, et lui dire
Que pour cette beauté je lui cede l'empire;
Mais porte-lui si haut la douceur de régner,
Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner;
Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connoître
A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

SCENE III.

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet,
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne,
S'il n'attachoit les siens à sa seule personne,
Et ne la préféroit à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

SCENE IV.

ANTIOCHUS LAONICE, TIMAGENE.

TIMAGENE.

Seigneur, le prince vient; et votre amour lui-même
Lui peut sans interprete offrir le diadême.

ANTIOCHUS.

Ah! je tremble; et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus.

SCENE V.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

SÉLEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS.

Hélas! c'est le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frere, en est le ferme appui;
C'en est le fondement, la liaison, le gage;
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon frere, également;
Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remede.

SÉLEUCUS.

Si je le veux! bien plus, je l'apporte, et vous cede

Tout ce que la couronne a de charmant en soi.
Oui, seigneur, car je parle à présent à mon roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envîrai point votre haute fortune.
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux;
Et nous mépriserons ce foible droit d'aînesse,
Vous, satisfait du trône, et moi, de la princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas!

SÉLEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,
Qui, de la même main qui me cede un empire,
M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire?

SÉLEUCUS.

Rodogune?

ANTIOCHUS.

Elle-même; ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS.

Quoi! l'estimez-vous tant?

ANTIOCHUS.

Quoi! l'estimez-vous moins?

SÉLEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SÉLEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frere?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi;
C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon souci.
J'espérois que l'éclat dont le trône se pare
Toucheroit vos desirs plus qu'un objet si rare;
Mais aussi-bien qu'à moi son prix vous est connu,
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.
Ah! déplorable prince!

SÉLEUCUS.

Ah! destin trop contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frere?

SÉLEUCUS.

O mon cher frere! ô nom pour un rival trop doux!
Que ne ferois-je point contre un autre que vous?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle!

SÉLEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre; et la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cede un trône, et le cede avec gloire;
Cet effort de vertu couronne sa mémoire:
Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cede est un lâche, et ne sait pas aimer.

De tous deux Rodogune a charmé le courage;
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage:
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi.
La couronne entre nous flotte encore incertaine;
Mais sans incertitude elle doit être reine:
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faisions tous deux la femme d'un sujet!
Régnons; l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, et reprise pour elle;
Et ce trône, où tous deux nous osions renoncer,
Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer:
C'est dans notre destin le seul conseil à prendre;
Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe aussi-bien que l'amour.
Ces deux sieges fameux de Thebes et de Troie,
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie,
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le sort a réunis.
Il seme entre nous deux toute la jalousie
Qui dépeupla la Grece et saccagea l'Asie;
Un même espoir du sceptre est permis à tous deux;
Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.
Thebes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre.
Tout va choir en ma main, ou tomber en la vôtre.
En vain votre amitié tâchoit à partager;

Et, si j'ose tout dire, un titre assez léger,
Un droit d'aînesse obscur, sur la foi d'une mere,
Va combler l'un de gloire, et l'autre de misere.
Que de sujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un si foible arrêt!
Que de sources de haine! Hélas! jugez le reste,
Craignez-en avec moi l'évènement funeste,
Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,
Faisons si bien régner l'amitié sur notre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur
Dans le bonheur d'un frere on trouve son bonheur.
Ainsi ce qui jadis perdit Thebes et Troie
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie:
Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour;
Et, de notre destin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frere?

SÉLEUCUS.

Ah! que vous me pressez!
Je le voudrai du moins, mon frere, et c'est assez;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
Que je désavoûrai mon cœur, s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentiments.

Mais allons leur donner le secours des serments,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée
Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SÉLEUCUS.

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels
Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

SCENE VI.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

Peut-on plus dignement mériter la couronne?

TIMAGENE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne;
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur constance, et j'ai plaint leur malheur.
Mais, de grace, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,
Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,
Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,
Sur l'une et l'autre armée également heureuse
Virent long-temps voler la victoire douteuse:
Mais la fortune enfin se tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus, percé de mille coups,
Prêt de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les restes de sa vie,
Et, préférant aux fers la gloire de périr,

Lui-même par sa main acheva de mourir.
La reine, ayant appris cette triste nouvelle,
En reçut tôt après une autre plus cruelle;
Que Nicanor vivoit; que, sur un faux rapport,
De ce premier époux elle avoit cru la mort;
Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée;
Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,
Il alloit épouser la princesse sa sœur.
C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frere
Trouve encor les appas qu'avoit trouvés leur pere.
La reine envoie en vain pour se justifier;
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable;
Et son amour nouveau la veut croire coupable:
Son erreur est un crime; et, pour l'en punir mieux,
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré diadême
Pour ceindre une autre tête en sa présence même;
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,
Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
Aux enfants qui naîtroient le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colere et d'amour
Il vient déshériter ses fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amants, et court comme à la proie,
La reine, au désespoir de n'en rien obtenir,

Se résout de se perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître;
Et, changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte par-tout sa rage,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin? les Parthes sont défaits;
Le roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine;
Rodogune captive est livrée à sa haine.
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers
Alors sans moi, mon frere, elle les eût soufferts.
La reine, à la gêner prenant mille délices,
Ne commettoit qu'à moi l'ordre de ses supplices;
Mais, quoi que m'ordonnât cette ame toute en feu,
Je promettois beaucoup, et j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance;
Sur nous à main armée il fond en diligence,
Nous surprend, nous assiege, et fait un tel effort,
Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage;
Mais voyant parmi nous Rodogune en otage,
Enfin il craint pour elle, et nous daigne écouter;
Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.
La reine, de l'Égypte a rappelé nos princes
Pour remettre à l'aîné son trône et ses provinces.
Rodogune a paru, sortant de sa prison,

Comme un soleil levant dessus notre horizon.
Le Parthe a décampé, pressé par d'autres guerres
Contre l'Arménien qui ravage ses terres;
D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui.
La paix finit la haine; et, pour comble aujourd'hui,
Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune?
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
Ils ont vu Rodogune, et j'ai vu leur amour:
Mais, comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoissant leur vertu, je n'en vois rien à craindre.
Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux....

LAONICE.

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence;
Et peut-être à dessein... Je la vois qui s'avance.
Adieu: je dois au rang qu'elle est prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

SCENE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,

Et coule dans ma joie une secrete glace;
Je tremble, Laonice, et te voulois parler,
Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en consoler.

LAONICE.

Quoi! madame, en ce jour pour vous si plein de gloire?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de respect;
Et le trône, et l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice.
Le trône sous mes pas creuser un précipice.
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,
Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés:
En un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement;
La paix souvent n'y sert que d'un amusement;
Et, dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte,
Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux états
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats:
J'oublie et pleinement toute mon aventure;
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé;

Et, quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie;
Et, toujours alarmé de cette illusion,
Sitôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion.
Telle est pour moi la reine.

LAONICE.

Ah! madame, je jure
Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un désespoir jaloux
Où força son courage un infidele époux.
Si teinte de son sang et toute furieuse
Elle vous traita lors en rivale odieuse,
L'impétuosité d'un premier mouvement
Engageoit sa vengeance à ce dur traitement;
Il falloit un prétexte à vaincre sa colere,
Il y falloit du temps; et, pour ne vous rien taire,
Quand je me dispensois à lui mal obéir,
Quand en votre faveur je semblois la trahir,
Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie
Elle en dissimuloit la meilleure partie;
Que, se voyant tromper, elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisoit mieux.
A présent que l'amour succede à la colere,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mere;
Et si de cet amour je la voyois sortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir:
Vous savez comme quoi je vous suis tout acquise.

Le roi souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle sera sa mere, et pourra tout sur lui.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore:
Connoissant leur amour, pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi! sont-ils des sujets indignes de vos feux?

RODOGUNE.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me sollicite;
Mais il est mal-aisé dans cette égalité
Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.
C'est par-là que l'un d'eux obtient la préférence:
Je crois voir l'autre encore avec indifférence;
Mais cette indifférence est une aversion
Lorsque je la compare avec ma passion.
Étrange effet d'amour! incroyable chimere!
Je voudrois être à lui si je n'aimois son frere;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,

C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon ame:
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage,
Je saurai l'accepter avec même visage;
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari regne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher!

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi-bien le cacher!

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine;
Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince...

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur:
Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur;
Et je te voudrois mal de cette violence
Que ta dextérité feroit à mon silence;
Même, de peur qu'un mot par hasard échappé

Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse:
Adieu; mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE.

SERMENTS fallacieux, salutaire contrainte,
Que m'imposa la force, et qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'état, évanouissez-vous! *
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut disparoître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissants, haine dissimulée,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Eclatez, il est temps, et voici notre jour.

* Voltaire paroit avoir imité ces vers dans le monologue de Catilina, qui ouvre sa tragédie de Rome sauvée:

Titres chers et sacrés et de pere et d'époux,
Faiblesses des humains, évanouissez-vous!

Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes,
Mais telle que je suis, et telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser:
Nous n'avons rien à craindre, et rien à déguiser;
Je hais, je regne encor. Laissons d'illustres marques
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques:
Faisons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette même ennemie
Qui cherchoit ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi.
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale
Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadême,
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même:
Tremble, te dis-je; et songe, en dépit du traité,
Que, pour t'en faire un don, je l'ai trop acheté.

SCENE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPÂTRE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête?

LAONICE.

La joie en est publique, et les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux:
L'un et l'autre fait voir un mérite si rare
Que le souhait confus entre les deux s'égare;
Et ce qu'en quelques uns on voit d'attachement
N'est qu'un foible ascendant d'un premier mouvement.
Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre:
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre;
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPÂTRE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense?

LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPÂTRE.

Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants.
Apprends, ma confidente, apprends à me connoître.
Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,
Vois, vois que, tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne regne, et je regne pour eux:
Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande;
Cependant je possede, et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main.
Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystere
Je les laissois tous deux en dépôt chez mon frere?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenoit éloignés
Pour jouir des états qu'il avoit regagnés.

CLÉOPÂTRE.

Il occupoit leur trône, et craignoit leur présence;
Et cette juste crainte assuroit ma puissance.
Mes ordres en étoient de point en point suivis.
Quand je le menaçois du retour de mes fils,
Voyant ce foudre prêt à servir ma colere,
Quoi qu'il me plût oser, il n'osoit me déplaire;
Et content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moi.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurois vu Nicanor épouser Rodogune,
Si, content de lui plaire et de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner.
Son retour me fâchoit plus que son hyménée,
Et j'aurois pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus:
Je fis beaucoup alors, et ferois encor plus
S'il étoit quelque voie, infâme ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte;
On m'y force, il le faut: mais on verra quel fruit
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.

L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle:
Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle;
Et, puisqu'en te perdant j'ai sur qui me venger,
Ma perte est supportable, et mon mal est léger.

LAONICE.

Quoi! vous parlez encor de vengeance et de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine?

CLÉOPÂTRE.

Quoi! je ferois un roi pour être son époux,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux!
N'apprendras-tu jamais, ame basse et grossiere,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toi qui connois ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il suit les étendards;
Que, sans Antiochus, Tryphon m'eût dépouillée;
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée;
Ne saurois-tu juger que si je nomme un roi,
C'est pour le commander, et combattre pour moi?
J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse;
Et, puisqu'il en faut faire une aide à ma foiblesse,
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je dévale,
Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale:
Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir;
Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connoissois mal.

CLÉOPÂTRE.

Connois-moi tout entiere.
Quand je mis Rodogune en tes mains prisonniere,
Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang,
Qui m'arrêta le bras, et conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans armée,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours
M'exposoient à son frere, et foible et sans secours;
Je me voyois perdue à moins d'un tel otage.
Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage:
Il m'imposa des lois, exigea des serments;
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire:
J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.
J'ai pu reprendre haleine; et, sous de faux apprêts...
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Ecoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, LAONICE.

CLÉOPÂTRE.

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour,
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes

Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
Que, pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands dieux, n'ai-je soufferte!
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit;
Je crus mort votre pere; et sur un si faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut satisfaire à son brutal desir,
Et, de peur qu'il n'en prît, il m'en fallut choisir.
Pour vous sauver l'état que n'eussé-je pu faire?
Je choisis un époux avec des yeux de mere,
Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui
Votre trône tombant trouveroit un appui:
Mais à peine son bras en releve la chûte,
Que par lui de nouveau le sort me persécute;
Maître de votre état par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce trône relevé:
Qui lui parle de vous attire sa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place;
Et de dépositaire et de libérateur
Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.
Sa main l'en a puni: pardonnons à son ombre;

Aussi-bien en un seul voici des maux sans nombre.
Nicanor votre pere, et mon premier époux...
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque, l'ayant cru mort, il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre?
Passons; je ne me puis souvenir, sans trembler,
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler:
Je ne sais s'il est digne ou d'horreur ou d'estime,
S'il plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime;
Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis:
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lasse d'un trône où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
Chez mon frere avec vous trouvoit un sûr asyle:
Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
Un pere vous ôter le fruit de mes travaux!
Mais voir votre couronne après lui destinée
Aux enfants qui naîtroient d'un second hyménée!
A cette indignité je ne connus plus rien;
Je me crus tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mere
Un trône racheté par le malheur d'un pere.
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant:
Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste ciel la bonté souveraine,

Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
Et n'épandre sur vous que des prospérités!

ANTIOCHUS.

Jusques ici, madame, aucun ne met en doute
Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte;
Et nous croyons tenir des soins de cet amour
Ce doux espoir du trône aussi-bien que le jour;
Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre:
Mais, afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
Epargnez le dernier à notre souvenir;
Ce sont fatalités dont l'ame embarrassée
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau:
Un fils est criminel quand il les examine;
Et, quelque suite enfin que le ciel y destine,
J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs
Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le sceptre avec même espérance:
Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience;
Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents;
C'est le fruit de vos soins, jouissez-en long-temps:
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse;
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace;
Et l'accepter sitôt semble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS.

J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frere
Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espere,
L'ambition n'est pas notre plus grand desir.
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir;
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

CLÉOPÂTRE.

Dites tout, mes enfants: vous fuyez la couronne,
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne;
L'unique fondement de cette aversion,
C'est la honte attachée à sa possession.
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec notre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.
O nobles sentiments d'une ame généreuse!
O fils vraiment mes fils! ô mere trop heureuse!
Le sort de votre pere enfin est éclairci:
Il étoit innocent, et je puis l'être aussi;
Il vous aima toujours, et ne fut mauvais pere
Que charmé par la sœur, ou forcé par le frere;
Et dans cette embuscade, où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte votre pere, à moi, mon innocence;

Et si ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime,
Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
De cette même main qui vous a tout sauvé
Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé;
Mais comme vous aviez votre part aux offenses,
Je vous ai réservé votre part aux vengeances;
Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendresse
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse;
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
Quoi! vous montrez tous deux un visage étonné!
Redoutez-vous son frere? après la paix infâme,
Que même en la jurant je détestois dans l'ame,
J'ai fait lever des gens par des ordres secrets
Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts;
Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie
Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi?
Est-ce pitié pour elle? est-ce haine pour moi?
Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,
Et mettre mon destin aux mains de mon esclave...?
Vous ne répondez point! Allez, enfants ingrats,
Pour qui je crus en vain conserver ces états:
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre;

Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS.

Mais, madame, voyez que pour premier exploit...

CLÉOPÂTRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande;
Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,
Ce doit être envers moi le sceau de votre amour:
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie;
Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
Rien ne vous sert ici de faire les surpris:
Je vous le dis encor, le trône est à ce prix;
Je puis en disposer comme de ma conquête;
Point d'aîné, point de roi, qu'en m'apportant sa tête;
Et puisque mon seul choix vous y peut élever,
Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

SCENE IV.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups

Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous?

SÉLEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une Mégere!
O femme, que je n'ose appeler encor mere!
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne saurois-tu souffrir qu'on regne innocemment?
Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te ressembler?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure:
Nous le nommions cruel; mais il nous étoit doux
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Confidents tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre;
Cependant, à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur si sage et si respectueuse
Ou n'est guere sensible, ou guere impétueuse;
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort
D'en connoître la cause, et l'imputer au sort.
Pour moi, je sens les miens avec plus de foiblesse;
Plus leur cause m'est chere, et plus l'effet m'en blesse:
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien;

Je donnerois encor tout mon sang pour le sien;
Je sais ce que je dois: mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte;
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministere infâme
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mere;
Et plus je vois son crime indigne de ce rang,
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence;
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.
Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide;
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide;
Je me cache à moi-même un excès de malheur
Où notre ignominie égale ma douleur;
Et détournant les yeux d'une mere cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
Je conserve pourtant encore un peu d'espoir:
Elle est mere, et le sang a beaucoup de pouvoir;
Et le sort l'eût-il faite encore plus inhumaine,

Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SÉLEUCUS.

Ah! mon frere, l'amour n'est guere véhément
Pour des fils élevés dans un bannissement,
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage
Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
De ses pleurs tant vantés je découvre le fard;
Nous avons en son cœur vous et moi peu de part:
Elle fait bien sonner ce grand amour de mere;
Mais elle seule enfin s'aime et se considere;
Et, quoi que nous étale un langage si doux,
Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.
Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine;
Nous ayant embrassés, elle nous assassine,
En veut au cher objet dont nous sommes épris,
Nous demande son sang, met le trône à ce prix.
Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre;
Il est, il est à nous, si nous osons le prendre:
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent;
Il est à l'un de nous, si l'autre le consent.
Régnons, et son courroux ne sera que foiblesse;
C'est l'unique moyen de sauver la princesse:
Allons la voir, mon frere, et demeurons unis;
C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau dessein que son amour m'inspire;
Mais il faut qu'avec lui notre union conspire:
Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,

Ne sauroit triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertissement marque une défiance,
Que la mienne pour vous souffre avec patience.
Allons, et soyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voilà comme l'amour succede à la colere,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
Et comme elle use enfin de ses fils, et de moi.
Et tantôt mes soupçons lui faisoient une offense?
Elle n'avoit rien fait qu'en sa juste défense?
Lorsque tu la trompois, elle fermoit les yeux?
Ah! que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame,
Quelle fidélité vous conserve mon ame,
Et qu'ayant reconnu sa haine, et mon erreur,
Le cœur gros de soupirs et frémissant d'horreur,
Je romps une foi due aux secrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours
A qui je crois devoir le reste de mes jours.
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie;
Il faut de ces périls m'applanir la sortie;
Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser;
C'est assez que pour vous je lui sois infidele,
Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
Devoit de cet hymen honorer la splendeur;
Comme c'est en ses mains que le roi votre frere
A déposé le soin d'une tête si chere,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer.
Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes;
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces:
Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant; si j'étois ici vue,
Votre péril croîtroit, et je serois perdue.
Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnoîtrai ce service en son lieu.

SCENE II.

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadême?
Fuirons-nous chez mon frere? attendrons-nous la mort?
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort?

ORONTE.

Notre fuite, madame, est assez difficile;
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville.
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer;
Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse;
Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse.
La reine, qui sur-tout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix;
Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs, et nos légèretés
D'avoir osé douter de la foi des traités;
Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée, et la reine impunie.

A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'est ici qu'il vous faut ou régner, ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne;
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah! que de vos conseils j'aimerois la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur!
Mais pourrons-nous braver une reine en colere
Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frere?

ORONTE.

J'aurois perdu l'esprit si j'osois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous puissions résister.
Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance:
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître et des rois et des dieux?
L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mere;
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous;
Et ces astres naissants sont adorés de tous.
Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés;
Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage
Empêcher la surprise et le premier outrage.
Craignez moins; et sur-tout, madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

SCENE III.

RODOGUNE.

Quoi! je pourrois descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amants mendier le service,
Et, sous l'indigne appât d'un coup-d'œil affété,
J'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma sûreté!
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses;
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir:
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs desirs, sans leur jeter d'amorce;
Et, s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.
Sentiments étouffés de colere et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi.
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encore étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups
Il me cria, « Vengeance! Adieu; je meurs pour vous »!
Chere ombre, hélas! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang:

Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes;
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr;
Toûtes nos passions ne savent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivois mon destin en victime d'état:
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des restes de ta vie insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné,
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage;
Je brise avec honneur mon illustre esclavage;
J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,
Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Lier encor le nom aux murs de ce palais?
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes;
Je vois déja tes maux, j'entends déja tes plaintes:
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes;
S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes.
Mais, dieux! que je me trouble en les voyant tous deux!
Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux;

Et, content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards surpris garde-toi de paroître.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent;
A vos premiers regards tous deux ils se rendirent:
Mais un profond respect nous fit taire, et brûler;
Et ce même respect nous force de parler.
L'heureux moment approche où votre destinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée,
Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmi nous
La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux.
C'est trop d'indignité que notre souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de reine;
Notre amour s'en offense, et, changeant cette loi,
Remet à notre reine à nous choisir un roi.
Ne vous abaissez plus à suivre la couronne;
Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne;
Réglez notre destin qu'ont mal réglé les dieux;
Notre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux:
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
Préfere votre choix au choix de la nature,
Et vient sacrifier à votre élection

Toute notre espérance et notre ambition.
Prononcez donc, madame, et faites un monarque:
Nous céderons sans honte à cette illustre marque;
Et celui qui perdra votre divin objet
Demeurera du moins votre premier sujet;
Son amour immortel saura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire;
Il y mettra sa gloire, et, dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition et de votre espérance;
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir,
Si celles de mon rang avoient droit de choisir.
Comme sans leur avis les rois disposent d'elles,
Pour affermir leur trône, ou finir leur querelles,
Le destin des états est arbitre du leur,
Et l'ordre des traités regle tout dans leur cœur.
C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne:
J'aimerai l'un de vous, parcequ'il me l'ordonne;
Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir,
Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la reine;
J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous.
Peut-être on vous a tû jusqu'où va son courroux;
Mais je dois par épreuve assez bien le connoître
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.

Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé!
Je veux croire avec vous que tout est appaisé;
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime:
Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir établi.
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre;
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre;
Et je mériterois qu'il me pût consumer,
Si je lui fournissois de quoi se rallumer.

SÉLEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en votre main de la rendre impuissante?
Faites un roi, madame, et régnez avec lui;
Son courroux désarmé demeure sans appui,
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez
Pour en craindre les maux que vous vous figurez?
La couronne est à nous; et, sans lui faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.
Qu'un si foible scrupule en notre faveur cesse:
Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,
S'il se trouvoit contraire aux vœux de votre cœur.
On vous applaudiroit, quand vous seriez à plaindre;

Pour vous faire régner ce seroit vous contraindre,
Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
Et verser du poison sur ce noble présent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume;
Et permettez que l'heur qui suivra votre époux
Se puisse redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle;
Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule.
Vous croyez que ce choix que l'un et l'autre attend
Pourra faire un heureux sans faire un mécontent;
Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux si le mien se déclare:
Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux;
Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux:
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne:
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne;
Quoiqu'aisément je cede aux ordres de mon roi,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services,
Voudront de mon orgueil exiger les caprices;
Par quels degrés de gloire on me peut mériter;
En quels affreux périls il faudra vous jeter?
Ce cœur vous est acquis après le diadème,
Princes; mais gardez-vous de le rendre à lui-même.
Vous y renoncerez peut-être pour jamais
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services,
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, et jugez mieux du nôtre;
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre;
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SÉLEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez?

SÉLEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Eh bien donc! il est temps de me faire connoître.
J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être;
Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,

Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue
J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue,
Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, princes, tremblez au nom de votre pere;
Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mere:
Je l'avois oublié, sujette à d'autres lois;
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour, ou ma haine.
J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine:
Réglez-vous là-dessus; et, sans plus me presser,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti; mon choix suivra le vôtre:
Je respecte autant l'un que je déteste l'autre.
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,
S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse.
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit?
Si vous leur préférez une mere cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle:
Vous devez la punir, si vous la condamnez;
Vous devez l'imiter, si vous la soutenez.
Quoi! cette ardeur s'éteint! l'un et l'autre soupire!
J'avois su le prévoir, j'avois su le prédire...

ANTIOCHUS.

Princesse...

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché:
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
Appelez ce devoir haine, rigueur, colere;
Pour gagner Rodogune il faut venger un pere;
Je me donne à ce prix: osez me mériter;
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, princes.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS.

ANTIOCHUS.

Hélas! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite!

SÉLEUCUS.

Elle nous fuit, mon frere, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SÉLEUCUS.

Que le ciel est injuste! Une ame si cruelle
Méritoit notre mere, et devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphême.

SÉLEUCUS.

Ah! que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obstinez!
Faut-il encor régner? faut-il l'aimer encore?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SÉLEUCUS.

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris,
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte,
Que faire une révolte et si pleine et si prompte.

SÉLEUCUS.

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frere, est bien précipitée
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée;
Et c'est à nos desirs trop de témérité
De vouloir de tels biens avec facilité:
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire;
Pour gagner un triomphe il faut une victoire.
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments!
Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements.
Leur excès à mes yeux paroît un noir abyme
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
Où sans un parricide il n'est point de bonheur;
Et, voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me sens affoiblir quand je vous encourage;
Je frémis, je chancelle; et mon cœur abattu
Suit tantôt sa douleur, et tantôt sa vertu.

Mon frere, pardonnez à des discours sans suite,
Qui font trop voir le trouble où mon ame est réduite.

SÉLEUCUS.

J'en ferois comme vous, si mon esprit troublé
Ne secouoit le joug dont il est accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme;
Et, jugeant par leur prix de leur possession,
J'éteins enfin ma flamme, et mon ambition;
Et je vous céderois l'un et l'autre avec joie,
Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeste présent
Ne me jetoit dans l'ame un remords trop cuisant.
Dérobons-nous, mon frere, à ces ames cruelles,
Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espere encore un peu.
L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu;
Et son reste confus me rend quelques lumieres
Pour juger mieux que vous de ces ames si fieres.
Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs:
Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs;
Et, si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémissez, soupirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.

Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre; et peut-être leurs coups,
Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous:
C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mere
N'ont plus de choix ici ni de lois à nous faire;
Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,
Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi.
Épargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.
J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre:
Je n'en suis point jaloux; et ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCENE VI.

ANTIOCHUS.

Que je serois heureux si je n'aimois un frere!
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement:
Elle agira pour vous, mon frere, également,
Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance.
La pesanteur du coup souvent nous étourdit:
On le croit repoussé quand il s'approfondit;
Et, quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade;

Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes dieux rendre vain ce présage!
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage,
Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux,
La nature et l'amour voudront parler pour nous.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS.

RODOGUNE.

Prince, qu'ai-je entendu? parceque je soupire,
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire!
Est-ce un frere, est-ce vous, dont la témérité
S'imagine...

ANTIOCHUS.

Appaisez ce courage irrité,
Princesse; aucun de nous ne seroit téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire:
Je vois votre mérite et le peu que je vaux,
Et ce rival si cher connoît mieux ses défauts.
Mais si tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croyons qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,

Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame;
Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeants de ma civilité.
Je l'ai dit, il est vrai; mais, quoi qu'il en puisse être,
Méritez cet amour que vous voulez connoître.
Lorsque j'ai soupiré, ce n'étoit pas pour vous;
J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux;
Et ce sont les effets du souvenir fidele
Que sa mort à toute heure en mon ame rappelle.
Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux réparti;
Ce cœur, qu'un saint amour rangea sous votre empire,
Ce cœur, pour qui le vôtre à tout moment soupire,
Ce cœur, en vous aimant indignement percé,
Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé;
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.
Ah! princesse, en l'état où le sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit, et qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit s'il vivoit en lui-même;
A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras:

Pouvez-vous le porter, et ne l'écouter pas?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour mieux se faire entendre.
Une seconde fois il vous le dit par moi;
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.
Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystere
Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une mere?

ANTIOCHUS.

Ah! si vous ne voulez voir finir nos destins,
Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah! je vois trop régner son parti dans votre ame;
Prince, vous le prenez?

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, madame;
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix secrete
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprete:
Exécutez son ordre; et hâtez-vous sur moi
De punir une reine, et de venger un roi:
Mais quitte par ma mort d'un devoir si sévere,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frere.
De deux princes unis à soupirer pour vous

Prenez l'un pour victime, et l'autre pour époux;
Punissez un des fils des crimes de la mere,
Mais payez l'autre aussi des services du pere;
Et laissez un exemple à la postérité
Et de rigueur entiere, et d'entiere équité.
Quoi! n'écouterez-vous ni l'amour ni la haine?
Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni peine?
Ce cœur qui vous adore, et que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas, prince!

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le roi que vous plaignez?
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un pere?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappelez votre frere:
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux
Lorsque je vous avois à combattre tous deux:
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble;
Je vous bravois tantôt, et maintenant je tremble.
J'aime; n'abusez pas, prince, de mon secret:
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret;
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue.
Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose:
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause;
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix

Qui rompt de vos traités les favorables lois.
D'un pere mort pour moi voyez le sort étrange:
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge;
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner:
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende;
Votre refus est juste autant que ma demande.
A force de respect votre amour s'est trahi.
Je voudrois vous haïr s'il m'avoit obéi;
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.
Rentrons donc sous les lois que m'impose la paix,
Puisque m'en affranchir c'est vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage:
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage;
Et, quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,
Je n'oublirai jamais que je me dois un roi.
Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mere
Que le trône me donne ou vous ou votre frere.
Attendant son secret vous aurez mes desirs;
Et, s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs:
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus? Son bonheur est le mien;
Rendez heureux ce frere, et je ne perdrai rien.
L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende:
Je bénirai le ciel d'une perte si grande;

Et, quittant les douceurs de cet espoir flottant,
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais adieu; mon esprit se confond.
Prince, si votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point qu'avec le diadême.

SCENE II.

ANTIOCHUS.

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.
Tu viens de vaincre, amour; mais ce n'est pas assez:
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature;
Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,
Cette pitié qui force, et ces dignes faiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voici la reine. Amour, nature, justes dieux,
Faites-la moi fléchir, ou mourir à ses yeux.

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPÂTRE.

Eh bien! Antiochus, vous dois-je la couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

CLÉOPÂTRE.

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sais que je péris si vous ne m'écoutez.

CLÉOPÂTRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colere,
Vous vous êtes laissé prévenir par un frere:
Il a su me venger quand vous délibériez,
Et je dois à son bras ce que vous espériez.
Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême;
C'est périr en effet que perdre un diadême.
Je n'y sais qu'un remede, encore est-il fâcheux,
Etonnant, incertain, et triste pour tous deux;
Je périrai moi-même avant que de le dire:
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

Le remede à nos maux est tout en votre main,
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain;
Votre seule colere a fait notre infortune.
Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune:

Nous l'adorons tous deux; jugez en quels tourments
Nous jette la rigueur de vos commandements.
L'aveu de cet amour sans doute vous offense:
Mais enfin nos malheurs croissent par le silence;
Et votre cœur, qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié.
Au point où je les vois c'en est le seul remede.

CLÉOPÂTRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possede!
Avez-vous oublié que vous parlez à moi?
Ou si vous présumez être déja mon roi?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connoître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLÉOPÂTRE.

Moi, j'aurois allumé cet insolent amour?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour?
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aînesse
Donnât à l'un de nous le trône et la princesse?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir;
Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre?
Si sa beauté dès-lors n'eût allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux;
Le desir de régner eût fait la même chose;
Et, dans l'ordre des lois que la paix nous impose,

Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire;
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frere;
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
Que la foi des traités n'avoit point arrachée?

CLÉOPÂTRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avois su prévenir,
Et de l'indigne état où votre Rodogune
Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.
Je croyois que vos cœurs, sensibles à ces coups,
En sauroient conserver un généreux courroux;
Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que, grossissant sous un peu de contrainte,
Ce torrent de colere et de ressentiment
Fût plus impétueux en son débordement.
Je fais plus maintenant: je presse, sollicite,
Je commande, menace; et rien ne vous irrite.
Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer;
Vous ne considérez ni lui, ni mon injure;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature:
Et je pourrois aimer des fils dénaturés!

ANTIOCHUS.

La nature et l'amour ont leurs droits séparés;

L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il possede.

CLÉOPÂTRE.

Non, non; où l'amour regne, il faut que l'autre cede.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous;
Mais aussi...

CLÉOPÂTRE.

Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLÉOPÂTRE.

Périssez, périssez; votre rebellion
Mérite plus d'horreur que de compassion.
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme;
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs, et de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Eh bien! triomphez-en; que rien ne vous retienne:
Votre main tremble-t-elle? y voulez-vous la mienne?
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir;
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir:
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire,
Et noyer dans mon sang toute votre colere!
Mais si la dureté de votre aversion
Nomme encor notre amour une rebellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes

Que de foibles soupirs, et d'impuissantes larmes.

CLÉOPÂTRE.

Ah! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer!
Que bien plus aisément j'en saurois triompher!
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence;
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance:
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs;
Je sens que je suis mere auprès de vos douleurs.
C'en est fait, je me rends, et ma colere expire.
Rodogune est à vous, aussi-bien que l'empire;
Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aîné:
Possédez-la, régnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné!
O trop heureuse fin de l'excès de ma peine!
Je rends graces aux dieux qui calment votre haine.
Madame, est-il possible?

CLÉOPÂTRE.

En vain j'ai résisté,
La nature est trop forte, et mon cœur s'est domté.
Je ne vous dis plus rien; vous aimez votre mere,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi! je triomphe donc sur le point de périr!
La main qui me blessoit a daigné me guérir!

CLÉOPÂTRE.

Oui, je veux couronner une flamme si belle.
Allez à la princesse en porter la nouvelle;

Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé:
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus! heureuse Rodogune!
Oui, madame, entre nous la joie en est commune.

CLÉOPÂTRE.

Allez donc, ce qu'ici vous perdez de moments
Sont autant de larcins à vos contentements;
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

SCENE IV.

CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin ce grand courage a vaincu sa colere.

CLÉOPÂTRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mere!

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci...

CLÉOPÂTRE.

Envoyez-moi son frere, et nous laissez ici.
Sa douleur sera grande, à ce que je présume;
Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.

Ne lui témoignez rien: il lui sera plus doux
D'apprendre tout de moi, qu'il ne seroit de vous.

SCENE V.

CLÉOPATRE.

Que tu pénetres mal le fond de mon courage!
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage;
Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir,
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.
Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.
Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,
Et dont l'esprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguisement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au sort des immortels préfere ta fortune,
Tandis que, mieux instruite en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche:
De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche;
Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour sincere un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCENE VI.

CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

CLÉOPÂTRE.

Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée?

SÉLEUCUS.

Pauvre princesse, hélas!

CLÉOPÂTRE.

Vous déplorez son sort!
Quoi! l'aimiez-vous?

SÉLEUCUS.

Assez pour regretter sa mort.

CLÉOPÂTRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidele;
Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS.

O ciel! et de qui donc, madame?

CLÉOPÂTRE.

C'est de vous,
Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux;
De vous, qui l'adorez en dépit d'une mere;
De vous, qui dédaignez de servir ma colere;
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes desirs,
S'oppose à ma vengeance, et détruit mes plaisirs.

SÉLEUCUS.

De moi?

CLÉOPÂTRE.

De toi, perfide! Ignore, dissimule
Le mal que tu dois craindre, et le feu qui te brûle;
Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.
Le trône étoit à toi par le droit de naissance;
Rodogune avec lui tomboit en ta puissance;
Tu devois l'épouser, tu devois être roi!
Mais comme ce secret n'est connu que de moi,
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aînesse,
Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

SÉLEUCUS.

A mon frere?

CLÉOPÂTRE.

C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

SÉLEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné;
Et, par une raison qui vous est inconnue,
Mes propres sentiments vous avoient prévenue:
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux
Que mon cœur n'ait donnés à ce frere avant vous;
Et, si vous bornez là toute votre vengeance,
Vos desirs et les miens seront d'intelligence.

CLÉOPÂTRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit;
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances.

SÉLEUCUS.

Quoi! je conserverois quelque courroux secret!

CLÉOPÂTRE.

Quoi! lâche, tu pourrois la perdre sans regret,
Elle de qui les dieux te donnoient l'hyménée,
Elle dont tu plaignois la perte imaginée?

SÉLEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLÉOPÂTRE.

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte;
Et tel qui se console après l'instant fatal
Ne sauroit voir son bien aux mains de son rival:
Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre;
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre;
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang ou par mérite à sa flamme étoit dû.

SÉLEUCUS.

Peut-être; mais enfin par quel amour de mere
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frere?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater?

CLÉOPÂTRE.

J'en prends à la connoître, et la faire avorter;
J'en prends à conserver, malgré toi, mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrete rage.

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainsi; mais quel autre intérêt

Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plaît?
Qui des deux vous doit croire? et par quelle justice
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice,
Et que du même amour dont nous sommes blessés
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez?

CLÉOPÂTRE.

Comme reine, à mon choix je fais justice ou grace;
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscretes:
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux:
Le respect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame; mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frere, et zele pour mon roi.
Adieu.

SCENE VII.

CLÉOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable!
Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable;
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfants révoltés, et deux rivaux unis.

Quoi! sans émotion perdre trône et maîtresse!
Quel est ici ton charme, odieuse princesse?
Et par quel privilege, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un, et m'ôter tous les deux?
N'espere pas pourtant triompher de ma haine:
Pour régner sur deux cœurs tu n'es pas encor reine.
Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi:
Mais n'importe; mes mains sur le pere enhardies
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies;
Leurs jours également sont pour moi dangereux:
J'ai commencé par lui, j'achevérai par eux.
Sors de mon cœur, nature; ou fais qu'ils m'obéissent:
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
Mais déja l'un a vu que je les veux punir:
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE.

Enfin, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi:
La mort de Séleucus m'a vengée à demi;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frere,
Peut déja de ma part les promettre à son pere:
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort;
Poison, me sauras-tu rendre mon diadême?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même?
Me seras-tu fidele? Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,

S'il m'arrache du trône, et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidele,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui:
Aussi-bien sous mes pas c'est creuser un abyme
Que retenir ma main sur la moitié du crime;
Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger,
Que te laisser sur moi pere et frere à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine:
Il faut ou condamner ou couronner sa haine.
Dût le peuple en fureur pour ses maîtres noüveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir;
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!
J'en recevrai le coup d'un visage remis:
Il est doux de périr après ses ennemis;
Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.
Mais voici Laonice; il faut dissimuler
Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCENE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPÂTRE.

Viennent-ils, nos amants?

LAONICE.

Ils approchent, madame:
On lit dessus leur front l'alégresse de l'ame;
L'amour s'y fait paroître avec la majesté;
Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,
D'une grace en tous deux tout auguste et royale,
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais:
C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
Le peuple tout ravi par ses vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie;
Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
Tous nos vieux différents de leur ame exilés,
Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
Bénissent à l'envi le prince et Rodogune.
Mais je les vois déja: madame, c'est à vous
A commencer ici des spectacles si doux.

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

CLÉOPÂTRE.

Approchez, mes enfants; car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déja pour telle;
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas.
Il m'est trop doux, madame; et tout l'heur que j'espere
C'est de vous obéir, et respecter en mere.

CLÉOPÂTRE.

Aimez-moi seulement; vous allez être rois,
Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah! si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance:
Vous régnerez ici, quand nous y régnerons,
Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

CLÉOPÂTRE.

J'ose le croire ainsi: mais prenez votre place;
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.
(*Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche, en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque*

quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence; et Cléopâtre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoisonné.)

Peuples, qui m'écoutez, Parthes, et Syriens,
Sujets du roi son frere, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse
Éleve dans le trône, et donne à la princesse.
Je lui rends cet état que j'ai sauvé pour lui,
Je cesse de régner; il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine:
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise:
Prêtez les yeux au reste, et voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(*Laonice apporte une coupe.*)

ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paroître,
Madame; et j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPÂTRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci.
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici:
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale;

Puisse-t-elle être un gage, envers votre moitié,
De votre amour ensemble et de mon amitié!

ANTIOCHUS, *prenant la coupe.*

Ciel! que ne dois-je point aux bontés d'une mere!

CLÉOPÂTRE.

Le temps presse, et votre heur d'autant plus se differe.

ANTIOCHUS, *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux moments:
Voici l'heureux essai de nos contentements.
Mais si mon frere étoit le témoin de ma joie...

CLÉOPÂTRE.

C'est être trop cruel que vouloir qu'il la voie:
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner;
Et sa douleur secrete a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit assuré qu'il la verroit sans peine:
Mais n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

TIMAGENE.

Ah, seigneur!

CLÉOPÂTRE.

Timagene,

Quelle est votre insolence!

TIMAGENE.

Ah! madame!

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés...

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé?

TIMAGENE.

Le prince votre frere...

ANTIOCHUS.

Quoi! se voudroit-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-temps afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvoit ressentir,
Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée,
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon, de foiblesse étendu,
Il sembloit déplorer ce qu'il avoit perdu;
Son ame à ce penser paroissoit attachée;
Sa tête sur un bras languissamment penchée,
Immobile et rêveur, en malheureux amant...

ANTIOCHUS.

Enfin que faisoit-il? achevez promptement.

TIMAGENE.

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

CLÉOPÂTRE.

Il est mort?

TIMAGENE.

Oui, madame.

CLÉOPÂTRE.

Ah! destins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis!
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame;
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme.
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame; et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGENE, *à Cléopâtre.*

Madame, il a parlé; sa main est innocente.

CLÉOPÂTRE, *à Timagene.*

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagene, souffrez la douleur d'une mere,
Et les premiers soupçons d'une aveugle colere.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle, à vous connoître moins.
Mais que vous a-t-il dit? achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie;
Et soudain à mes cris ce prince, en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant;
Et ce reste égaré de lumiere incertaine

Lui peignant son cher frere au lieu de Timagene,
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots, où l'amitié regne sur le courroux:
« Une main qui nous fut bien chere
« Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.
« Régnez; et sur-tout, mon cher frere,
« Gardez-vous de la même main.
« C'est... » La parque à ce mot lui coupe la parole;
Sa lumiere s'éteint, et son ame s'envole:
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'alégresse publique.
O frere, plus aimé que la clarté du jour!
O rival, aussi cher que m'étoit mon amour!
Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ses derniers mots fatale obscurité!
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité?
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité, qui dois-je en soupçonner?
« Une main qui nous fut bien chere! »
(*à Rodogune.*)
Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mere?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain;

Nous vous avons tous deux refusé notre main:
Qui de vous s'est vengée? est-ce l'une, est-ce l'autre;
Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
Est-ce vous désormais dont je me dois garder?

CLÉOPÂTRE.

Quoi! vous me soupçonnez!

RODOGUNE.

Quoi! je vous suis suspecte!

ANTIOCHUS.

Je suis amant et fils, je vous aime, et respecte;
Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux
A ces marques enfin je ne connois que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vrai, Timagene?

TIMAGENE.

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,
Je mourrois mille fois; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un et d'autre côté l'action est si noire,
Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles;
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi:
Qui que vous soyez donc, recevez une vie

Que déja vos fureurs m'ont à demi ravie.

(*Il tire son épée, et veut se tuer.*)

RODOGUNE.

Ah! seigneur, arrêtez.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS.

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPÂTRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir, par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPÂTRE.

Puisque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devroit essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier,

Si vous n'en pouvez mieux consoler une mere
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangere,
Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avois raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre:
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

(*à Rodogune.*)

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame; mais, ô dieux! quelle rage est la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez soudain l'unique et foible appui
Qu'une mere opprimée eût pu trouver en lui!
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge?
Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge;
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin je suis leur mere, et vous, leur ennemie;
J'ai recherché leur gloire, et vous, leur infamie;
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant en cette concurrence
A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,

Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE, *à Cléopâtre.*

Je me défendrai mal: l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée;
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagene.
Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre ame alarmée
Craignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée:
Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
Certes, si vous voulez passer pour véritable
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien:
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien;
Et qui sur un époux fit son apprentissage
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénirai point, puisque vous les savez,
De justes sentiments dans mon ame élevés:
Vous demandiez mon sang; j'ai demandé le vôtre:
Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre;
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connoît peut-être, et me connoît aussi.

(*à Antiochus.*)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chere

Que pour don nuptial vous immoler un frere:
On fait plus; on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.
(*à Cléopâtre.*)
Où fuirois-je de vous après tant de furie,
Madame? et que feroit toute votre Syrie,
Où seule et sans appui contre mes attentats
Je verrois...? Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien; et dans la mort d'un frere
Je ne veux point juger entre vous et ma mere:
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée;
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frere, c'est pour moi le chemin du trépas;
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas;
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre:
Heureux si sa fureur qui me prive de toi
Se fait bientôt connoître en achevant sur moi;
Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre!
Donnez-moi.

RODOGUNE, *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi, seigneur!

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain:
Donnez.

RODOGUNE.

Ah! gardez-vous de l'une et l'autre main!
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine;
Craignez de toutes deux quelque secrete haine.

CLÉOPÂTRE.

Qui m'épargnoit tantôt ose enfin m'accuser!

RODOGUNE.

De toutes deux, madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, et vous tiens innocente;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente:
Je veux bien à mon tour subir les mêmes loix.
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve; et, pour toute réplique,
Faites-en faire essai par quelque domestique. *

* Ce vers,

Faites-en faire essai par quelque domestique,

eût indigné, s'il n'eût pas fait rire; mais il étoit fâcheux que dans un moment aussi intéressant le plaisir du spectateur fût troublé. Un homme de lettres, à la priere des comédiens, a corrigé ainsi les deux vers:

Mais de votre innocence il faut donner la preuve:
De la coupe, à l'instant, prince, ordonnez l'épreuve.

La correction est heureuse: *quelque domestique* étoit indigne de la tragédie; l'épreuve proposée d'ailleurs sur un domestique présentoit une idée atroce, qui n'existe plus. Cette épreuve, telle que Rodogune la propose, pourroit se faire ou sur un criminel, ou sur des animaux.

CLÉOPÂTRE, *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Eh bien! redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe de la main de Cléopâtre après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance:
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort;
Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abyme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paroissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connoissent;
Et vais, sans plus tarder...

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux
Déja tout égarés, troublés, et furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah! bons dieux! quel orage!
Pour vous perdre après, elle elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle est ma mere, il faut la secourir.

CLÉOPÂTRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie;
Ma haine est trop fidele, et m'a trop bien servie:
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi;

C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoi:
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrace
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Régne; de crime en crime enfin te voilà roi.
Je l'ai défait d'un pere, et d'un frere, et de moi:
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes!
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que confusion!
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!

ANTIOCHUS.

Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPÂTRE.

Je maudirois les dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici: je me meurs, Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(*Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.*)

SCENE V.

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE, TIMAGENE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,

Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable:
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous pussiez courir
Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort;
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple:
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'alégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funebre appareil;
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

FIN DE RODOGUNE.

REMARQUES

DE VOLTAIRE

SUR RODOGUNE,

ET NOTES DE L'ÉDITEUR SUR CES REMARQUES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit, etc.

A ce magnifique début qui annonce la réunion entre la Perse et la Syrie, et la nomination d'un roi, etc. on croirait que ce sont des princes qui parlent de ces grands intérêts (quoiqu'un prince ne dise guere qu'un jour est pompeux): ce sont malheureusement deux subalternes

qui ouvrent la piece. Corneille, dans son examen, dit qu'on lui reprocha cette faute : il était presque le seul qui eût appris aux Français à juger ; avant lui on n'était pas difficile. Il n'y a guere de connaisseurs, quand il n'y a point de modeles.

Les défauts de cette exposition sont, 1°. qu'on ne sait point qui parle ; 2°. qu'on ne sait point de qui l'on parle ; 3°. qu'on ne sait point où l'on parle. Les premiers vers doivent mettre le spectateur au fait autant qu'il est possible.

Vers 7. Ce grand jour est venu, mon frere, où notre reine...
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné.

Quelle reine ? elle n'est pas nommée dans cette scene. * On ne dit point que l'on soit en Syrie, et il faudrait le dire d'abord.

Vers 15. Mais n'admirez-vous point que cette même reine
Le donne pour époux à l'objet de sa haine...?

Sa haine se rapporte à l'*époux*, qui est le substantif le plus voisin ; cependant l'auteur entend la *haine* de Cléopâtre : ce sont de ces fautes de grammaire dans

* Corneille en donne une raison dans l'argument qui précede la piece. Il craignit que l'on ne confondît la Cléopâtre de Syrie avec celle d'Egypte, beaucoup plus célebre. Cette excuse ne couvre pas le défaut ; une exposition plus claire et plus soignée n'eût permis aucune méprise.

lesquelles Corneille, qui ne châtiait pas son style *, tombe souvent, et dans lesquelles Racine ne tombe jamais depuis Andromaque.

---

* Il est bien vrai que Corneille ne châtioit plus assez son style; mais il n'y a point ici d'obscurité, ni par conséquent d'équivoque. Les vers qui précedent, et ceux qui suivent, ne peuvent laisser aucun doute sur le sens de Corneille. Voltaire prodigue ici, comme dans la piece précédente, des critiques de détail dont il auroit pu s'abstenir, et qu'il accumule avec plus de profusion encore dans Héraclius. On a peine à concevoir qu'il ait pu s'abaisser si long-temps, et, quoi qu'il en dise, sans aucune nécessité, à ce travail de grammairien. On n'ignoroit pas que notre langue s'étoit beaucoup perfectionnée depuis Corneille, et que ce grand homme, qui l'avoit lui-même si prodigieusement enrichie, n'étoit cependant, ni pour l'élégance, ni pour la pureté du style, regardé comme un modele: cette gloire étoit réservée à Racine. Le mérite qui distinguoit éminemment Corneille ne se réduisoit pas à des vers admirables, et tels qu'avant ou après lui nous n'en connoissons pas de plus beaux; il consistoit principalement dans la hauteur et dans l'originalité de ses conceptions, dans la fierté avec laquelle il dessinoit ses caracteres, et dans une franchise d'expression qui sembloit n'appartenir qu'à lui, parcequ'aucune autre n'eût pu mieux répondre à l'énergie de sa pensée. Mais on avoue que, soit qu'il eût été souvent trop pressé d'écrire par la médiocrité de sa fortune, soit qu'il eût regardé comme au-dessous de lui de réformer sa maniere, et de prendre des leçons de ses jeunes éleves, il parut, après le Cid, les Horaces, et Cinna, se permettre des négligences dont il contracta l'habitude. De là ces inégalités et ces familiarités de style sur lesquelles Voltaire s'appesantit beaucoup trop. En se bornant à quelques remar-

Vers 17. Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à gêner.

Le mot *gêner* ne signifie parmi nous qu'*embarrasser*, *inquiéter* : ainsi Pyrrhus dit à Andromaque, Ah que vous me gênez ! Il vient à la vérité originairement de *géhéne*, vieux mot tiré de la Bible, qui signifie *torture, prison* ; mais jamais il n'est pris en ce dernier sens.

Vers 19. Rodogune, par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trône montée ;

cela n'est pas français : une machine est *montée* par quelqu'un ; une reine n'est pas *montée* au trône par un autre. *Et se va voir montée* est ridicule.

Vers 23. Pour le mieux admirer trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.

Pour *le*, etc. : ce *le* ne se rapporte à rien ; et *pour le*

---

ques générales sur ces fautes rachetées par tant de beautés, il se seroit épargné non seulement le dégoût d'un travail aussi aride, mais des erreurs, et souvent des injustices. Nous l'avons dit, et nous le répétons pour la dernière fois, ni les jeunes gens bien élevés, ni même les étrangers qui ont appris notre langue par principes, n'avoient besoin d'être avertis de ces incorrections que savent éviter aujourd'hui nos plus médiocres écrivains ; et l'on ne peut nier qu'à force de prodiguer ses critiques de détail, Voltaire ne se soit exposé au reproche qu'on lui a fait d'avoir voulu dégrader Corneille. Nous osons dire même qu'il s'exposoit au danger, bien nouveau pour lui, de fatiguer ses lecteurs ; danger qu'il ne pouvoit courir que dans un ouvrage de ce genre.

mieux admirer est un peu du style comique : *trouvez bon, je vous prie*, etc. ; tout cela ressemble trop à une conversation familiere de deux domestiques qui s'entretiennent des aventures de leurs maîtres sans aucun art.

Vers 25. J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
Des malheureux succès du grand roi Nicanor.

Succès veut dire au propre *évènement heureux* ; mais il est permis de dire, *malheureux*, *mauvais*, *funeste succès*.

Vers 27. Quand des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.

Il semble qu'il ait pressé les Parthes de fuir : l'auteur veut dire que Nicanor poursuivait les Parthes fuyants.

Vers 29. Je n'ai pas oublié que cet évènement
Du perfide Tryphon fit le soulèvement.

Le spectateur ne sait pas quel est ce Tryphon ; il fallait le dire.

Vers 32. Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée.

Un empire, un trône peut être ébranlé, mais non pas une couronne *. Il faut toujours que la métaphore soit juste.

---

* *Couronne ébranlée* se dit très bien, dès que couronne chancelante pourroit se dire, et la métaphore a toute la justesse que peut exiger la poésie. Mais, comme on ne tardera pas à le voir,

Vers 35. La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,
En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages.

En sut mettre à l'abri est louche et incorrect : le mot de *gages* seul n'a aucun sens que quand il signifie appointements : il a reçu ses gages ; mais il faut dire les gages de mon hymen pour signifier mes enfants.

Vers 37. Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
Me les fit chez son frere enlever à Memphis.

Me les fit enlever, phrase louche. Elle peut signifier, *les fit enlever de mes bras*, ou *m'ordonna de les enlever* : en ce dernier sens elle est mauvaise. *Enlever à Memphis* est impropre ; elle les porta, les conduisit à Memphis, les cacha dans Memphis. *Enlever à Memphis*, signifie tout le contraire ; *enlever à* signifie *ôter à*, *dérober à* ; *enlever le Palladium à Troie*, *enlever Hélene à Pâris*. *Elever* au lieu d'*enlever* ôterait toute équivoque. Peut-être y a-t-il eu dans la premiere édition une faute d'impression qui a été répétée dans toutes les autres.

Vers 39. Là, nous n'avons rien su que de la renommée,
Qui, par un bruit confus diversement semé,
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements
Que sous l'obscurité de cent déguisements.

Il ne faudrait pas imiter cette phrase, quoique l'idée

Voltaire s'étoit fait sur les métaphores un système singulier, dont il ne fait ici que poser les fondements, et que nous regardons comme une des plus dangereuses erreurs de son commentaire. Nous aurons soin d'en faire sentir les inconvénients, lorsqu'il s'expliquera d'une maniere plus précise.

soit intelligible : on ne dit pas *semer la renommée* *, comme on dit, dans le discours familier, *semer un bruit*. *La renommée diversement semée par un bruit*, cela n'est pas français : la raison en est qu'un bruit ne seme pas, et que toute métaphore doit être d'une extrême justesse.

Vers 43. Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
Ayant su nous réduire à ces seules murailles...

Quelles sont ces murailles? ne fallait-il pas d'abord nommer Séleucie? Ce sont là des fautes contre l'art, non pas un manque de génie. Cet oubli des convenances ne diminue point le mérite de l'invention.

Vers 45. En forma tôt le siege.

Tôt ne se dit plus ; il est devenu bas.

Vers 46. Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.

S'y coula n'est pas d'un style noble.

---

* *Semer* se dit très bien et très poétiquement pour répandre : or la renommée se répand comme le bruit. Racine ne balance pas à dire dans Phedre :

Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée !

ce qui est beaucoup plus hardi. Mais pourquoi ne pourroit-on pas semer la gloire, si l'on peut en faire des moissons? Boileau n'a-t-il pas dit :

Que de moissons de gloire en courant amassées!

Voltaire devoit être plus familiarisé que personne avec ces hardiesses poétiques, et souvent on seroit tenté de croire que la grammaire lui avoit fait oublier la poésie.

Vers 51. Croyant son mari mort, elle épousa son frere.

Il semble qu'elle épousa son propre frere : ne devait-on pas exprimer qu'elle épousa le frere de son mari ? l'auteur ne devait-il pas lever cette petite équivoque avec d'autant plus de soin qu'on pouvait épouser son frere en Perse, en Syrie, en Égypte, à Athenes, en Palestine? Ce n'est là qu'une très légere négligence, mais il faut toujours faire voir combien il importe de parler purement sa langue et d'être toujours clair.

Vers 52. L'effet montra soudain ce conseil salutaire.

Montrer une chose bonne ou mauvaise, utile ou dangereuse, ne signifie pas montrer que cette chose est telle, prouver qu'elle est telle ; il montrait ses blessures mortelles, ne dit pas il montrait que ses blessures étaient mortelles. *

---

* *L'effet montra soudain ce conseil salutaire* est une tournure elliptique qui sied très bien à la poésie, et que Racine a imitée dans ces vers de Bajazet :

> J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
> Lui montrai d'Amurat le retour incertain.

Corneille sous-entend les deux mots dont la prose ne pourroit se passer : l'effet montra soudain *que* ce conseil *étoit* salutaire. Racine est plein d'ellipses plus hardies. Tout le monde connoît, tout le monde a cité ce vers d'Hermione dans Andromaque :

> Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidele?

Le poëte y sous-entend quatre mots qu'il sacrifie à la précision.

Vers 53. Le prince Antiochus devenu nouveau roi...

Ce mot *nouveau* est de trop ; il gâte le sens et le vers.

Vers 54. Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi.

On a déja remarqué que l'*heur* ne se dit plus ; mais on ne traîne avec soi ni l'*heur* ni le *bonheur* : *traîner* donne toujours l'idée de quelque chose de douloureux ou d'humiliant ; on traîne sa misere, sa honte ; on traîne une vie obscure ; les rois vaincus étaient traînés au capitole. *Et traîné sans honneur autour de nos murailles.* Le mot *traîner* est encore heureusement employé pour signifier une douce violence, et alors il est mis pour *entraîner ; Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.*

Vers 56. Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes.

Le mot est impropre : on ne rejette point des *alarmes* sur un autre comme on rejette une faute, un soupçon, etc. sur un autre *; les *alarmes* sont dans les hommes,

* On fait retomber ou l'on rejette sur l'ennemi l'épouvante qu'il avoit d'abord causée. Les alarmes sont ici le synonyme d'épouvante ; et, en prose même, nous ne verrions rien à reprendre dans cette expression de Corneille. Ce qui nous étonne, c'est que les observations grammaticales de Voltaire manquent si souvent de justesse, et qu'il mêle à des remarques pleines de goût tant de critiques hasardées.

parmi les hommes, et non sur les hommes. On ne peut trop répéter que la propriété des termes est toujours fondée en raison.

Vers 57. Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'état.

Cela ressemble à un *gendre du gouverneur de toute la province.* On est malheureusement obligé de remarquer des négligences, des obscurités, des fautes presque à chaque vers.

Vers 59. Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mere
De remettre ses fils au trône de leur pere...

Il n'est pas dit que cette veuve de Nicanor était Cléopâtre, mere des deux princes, et que le roi Antiochus avait promis de rendre la couronne aux enfants du premier lit. Le spectateur a besoin qu'on lui débrouille cette histoire. Cléopâtre n'est pas nommée une seule fois dans la piece. Corneille en donne pour raison qu'on aurait pu la confondre avec la Cléopâtre de César; mais il n'y a guere d'apparence que les spectateurs instruits, qui instruisent bientôt les autres, eussent pris cette reine de Syrie pour la maîtresse de César. Et puis comment cet Antiochus avait-il promis de rendre le royaume aux deux princes? devaient-ils régner tous deux ensemble? Tout cela est un peu confus dans le fond, et est exprimé confusément; plusieurs lecteurs en sont révoltés. On est plus indulgent à la représentation.

Vers 63. Ayant régné sept ans, son ardeur militaire...

Ce mot *militaire* est technique, c'est-à-dire un terme d'art; le *pas militaire*, la *discipline militaire*, *l'ordre militaire de Saint-Louis*. Il faut en poésie employer les mots *guerriere*, *belliqueuse*.

Vers 64. Ralluma cette guerre où succomba son frere.

Rien ne fait mieux voir la nécessité absolue d'écrire purement que l'erreur où jette ce mot *succomba*; il fait croire qu'un frere d'Antiochus succomba dans cette nouvelle guerre; point du tout: il est question du roi Nicanor qui avait succombé dans la guerre précédente; il fallait *avait succombé*; cela seul jette des obscurités sur cette exposition. N'oublions jamais que la pureté du style est d'une nécessité indispensable.

Quand on voit que celui qui conte cette histoire s'interrompt *aux mille beaux exploits* de cet Antiochus, *craint à l'égal du tonnerre*, et *qui donna bataille*, cette interruption qui laisse le spectateur si peu instruit lui ôte l'envie de s'instruire; et il a fallu tout l'art et toutes les ressources du génie de Corneille pour renouer le fil de l'intérêt.

Vers 65. Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort
Pour en venger sur lui la prison et la mort.

La construction est encore obscure et vicieuse; *en* se rapporte au frere, et *lui* se rapporte au Parthe. La difficulté d'employer les pronoms et les conjonctions, sans

nuire à la clarté et à l'élégance, est très grande en français.

Vers 70. Je vous acheverai le reste une autre fois,

est du style comique.

Vers 71. Un des princes survient.

On ne sait point quel prince, et Antiochus, ne se nommant point, laisse le spectateur incertain.

SCENE II.

Vers 1. . . . . Demeurez, Laonice.

On ne sait encore si c'est Antiochus ou Séleucus qui parle ; on ignore même que l'un est Antiochus, l'autre, Séleucus. Il est à remarquer qu'Antiochus n'est nommé qu'au quatrieme acte, à la scene troisieme, et Séleucus à la scene cinquieme, et que Cléopâtre n'est jamais nommée. Il fallait d'abord instruire les spectateurs. Le lecteur doit sentir la difficulté extrême d'expliquer tant de choses dans une seule scene, et de les énoncer d'une maniere intéressante. Mais voyez l'exposition de Bajazet; il y avait autant de préliminaires dont il fallait parler ; cependant quelle netteté ! comme tous les caracteres sont annoncés ! avec quelle heureuse facilité tout est développé ! quel art admirable dans cette exposition de Bajazet ! *

* On ne peut nier que l'exposition de Rodogune ne soit très défectueuse, et que tout ce qu'observe ici Voltaire ne soit très bien observé.

Vers 2. Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.

Bon office. Jamais ce mot familier ne doit entrer dans le style tragique.

Vers 3. Dans l'état où je suis, triste, et plein de souci,
Si j'espere beaucoup, je crains beaucoup aussi.

Plein de souci, n'est pas assez noble.

Vers 5. Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune.

Il vaudrait mieux qu'on sût déja qui est Rodogune. Il est encore plus important de faire connaître tout d'un coup les personnages auxquels on doit s'intéresser, que les évènements passés avant l'action.

Vers 7. Et de tous les mortels ce secret révélé
Me rend le plus content ou le plus désolé.

Il semble par la phrase que ce secret ait été révélé par tous les mortels. On n'insiste ici sur ces petites fautes que pour faire voir aux jeunes auteurs quelle attention demande l'art des vers.

Vers 9. Je vois dans le hasard tous les biens que j'espere,

est impropre et louche. *Voir dans le hasard* ne signifie pas, *Mon bien est au hasard, mon bien est hasardé*: cette expression n'est pas française.

Vers 13. Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre.

Donc ne doit presque jamais entrer dans un vers,

encore moins le commencer. *Quoi donc* se dit très bien, parceque la syllabe *quoi* adoucit la dureté de la syllabe *donc*.

Racine a dit:

Je suis donc un témoin de leur peu de puissance.

Mais remarquez que ce mot est glissé dans le vers, et que sa rudesse est adoucie par la voyelle qui le suit. Peu de nos auteurs ont su employer cet enchaînement harmonieux de voyelles et de consonnes. Les vers les mieux pensés et les plus exacts rebutent quelquefois: on en ignore la raison; elle vient du défaut d'harmonie.

Vers 14. Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre...

J'ai déja remarqué qu'on ne rompt point un coup; on le pare, on le détourne, on l'affaiblit, on le repousse; de plus on prononce ces mots comme *rompre le cou*; il faut éviter cette équivoque. Si l'expression *rompre un coup* est prise des jeux, comme, par exemple, du jeu de dés, où l'on dit, *rompre le coup*, quand on arrête les dés de son adversaire, cette figure alors est indigne du style noble.

Vers 15. Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'assurer de celui qui m'est plus précieux.

On est étonné d'abord qu'un prince cede un trône pour avoir une femme. Cette seule idée fit tomber Pertharite, qui redemandait sa propre épouse, et dont la vertu pouvait excuser cette faiblesse. Mais, dans Pertharite, cette cession est la catastrophe: ici elle com-

mence la piece. Antiochus est déterminé par son amitié pour son frere Séleucus, ainsi que par son amour pour Rodogune. Ce qui déplaît dans Pertharite ne déplaît pas ici. Tout dépend des circonstances où l'auteur sait mettre ses personnages. Peut-être eût-il fallu qu'Antiochus eût paru éperdument amoureux, et qu'on s'intéressât déja à sa passion, pour qu'on excusât davantage ce début par lequel il renonce au trône.

Vers 17. Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,
Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse...

Le mot propre au dernier hémistiche du premier vers est *incertain*, car ce droit d'aînesse n'est point *fâcheux* pour celui qui aura le trône et Rodogune : *fâcheux*, d'ailleurs, n'est pas noble.

Vers 19. Et puis, par ce partage, épargner les soupirs...

Il faut absolument, *Et si je puis épargner des soupirs* : on dit bien *je vous épargne des soupirs ;* mais on ne peut dire *j'épargne des soupirs*, comme on dit *j'épargne de l'argent.*

Vers 20. Qui naîtroient de ma peine ou de ses déplaisirs !

Cela veut dire *de ma peine* ou *de sa peine.* Les déplaisirs et la peine ne sont pas des expressions assez fortes pour la perte d'un trône.

Vers 21. Va le voir de ma part, Timagene, et lui dire
Que pour cette beauté je lui cede l'empire.

Pour cette beauté, termes de comédie, et qui jettent

une espece de ridicule sur cette ambassade : Va lui dire que je lui cede l'empire pour une beauté.

Vers, 23. Mais porte-lui si haut la douceur de régner...

On ne porte point haut une douceur; cela est impropre, négligé, et peu français. Racine dit, *Oenone, fais briller la couronne à ses yeux :* c'est ainsi qu'il faut s'exprimer.

Vers 24. Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner.

Qu'il se laisse éblouir est le mot propre; mais *se laisser gagner à un éclat* affaiblit cette belle idée.

SCENE III.

Vers 1. Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet.

Ce cher objet n'est-il pas un peu du style de l'idylle? Le ton de la piece n'est pas jusqu'à présent au-dessus de la haute comédie, et est trop vicieux.

SCENE IV.

Vers 1. Seigneur, le prince vient; et votre amour lui-même
Lui peut sans interprete offrir le diadême.

Quel prince? le spectateur peut-il savoir si c'est Séleucus ou Antiochus? La réponse de Timagene ne semble-t-elle pas un reproche? et si ce Timagene était un homme de cœur, son discours sec ne paraîtrait-il pas signifier, Chargez-vous vous-même d'une proposition si humiliante;

dites vous-même à votre frere que vous renoncez au droit de régner?

Vers 3. Ah! je tremble; et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus.

Antiochus, qui tremble que son frere n'accepte pas l'empire, a-t-il des sentiments bien élevés? ne devrait-il pas préparer les spectateurs à cette aversion qu'il a montrée pour régner? J'ai vu de bons critiques penser ainsi : je soumets au public leur jugement et mes doutes.

SCÈNE V.

Vers 1. Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée?

On ne sait point encore que c'est Séleucus qui parle. Il était aisé de remédier à ce petit défaut.

Vers 9. . . Ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

Pourquoi trop de honte? y a-t-il de la honte à n'être pas l'ainé? et s'il est honteux de ne pas régner, pourquoi céder le trône si vîte?

Vers 13. Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remede.

Ce vers est de la haute comédie. On a déja dit que cet usage dura trop long-temps.

Vers 14. Si je le veux! bien plus, je l'apporte, et vous cede
Tout ce que la couronne a de charmant en soi.

Il paraît singulier que Séleucus ait précisément la même

idée que son frere. Il y a beaucoup d'art à les représenter unis de l'amitié la plus tendre; n'y en a-t-il point un peu trop à leur faire naître en même temps une idée si contraire au caractere de tous les princes? cela est-il bien naturel? peut-être que non. Cependant les deux freres intéressent; pourquoi? parcequ'ils s'aiment; et le spectateur voit déja dans quel embarras ils vont se précipiter l'un et l'autre.

Vers 29. Elle vaut bien un trône, il faut que je le die. —
Elle en vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

Ces discours sont d'un style familier; et *il faut que je le die* est plus qu'inutile : car lorsqu'on se sert de ces tours, *il faut que je le dise, que je l'avoue, que j'en convienne*, c'est pour exprimer sa répugnance; *Mon ennemi a des vertus, il faut que j'en convienne; je vais vous apprendre une chose désagréable, mais il faut que je la dise.* Antiochus n'a aucune répugnance à dire que Rodogune est préférable aux trônes de l'Asie.

Vers 31. Vous l'aimez donc, mon frere? — Et vous l'aimez aussi.

Plusieurs critiques demandent comment deux freres s' unis *, et qui n'ont tous deux qu'un même sentiment,

* Nous ne voyons pas que ce silence des deux freres ait rien d'incompatible avec le tendre attachement qu'ils ont l'un pour l'autre. Tous deux savent que Rodogune ne doit appartenir qu'à celui qui sera déclaré roi; tous deux par conséquent ont dû se taire jusqu'au jour qui va décider de leur sort. Ce qui paroît beaucoup moins naturel, comme l'observe judicieusement Vol-

ont pu se cacher une passion dont l'aveu involontaire échappe à tous ceux qui l'éprouvent? comment ne se sont-ils pas au moins soupçonnés l'un l'autre d'être rivaux? Quoi! tous deux débutent par se céder le trône pour une maîtresse! à peine serait-il permis d'abandonner son droit à une couronne pour une femme dont on serait adoré; et deux princes commencent par préférer à l'empire une femme à laquelle ils n'ont pas seulement déclaré leur amour.

C'est au lecteur à s'interroger lui-même, à se demander quel effet cette idée fait sur lui, si ce double sacrifice est vraisemblable, s'il n'est pas un peu romanesque: mais aussi il faut considérer que ces princes ne cedent pas absolument le trône, mais un droit incertain au trône; voilà ce qui les justifie.

Vers 39. O mon cher frere! ô nom pour un rival trop doux!

répare tout d'un coup ce que leur proposition semble

---

taire, c'est que l'un et l'autre aient précisément la même idée, la même indifférence pour le trône, et qu'ils conçoivent à la fois et au même instant l'étrange projet de s'assurer la possession de Rodogune en renonçant à régner. Mais qui leur a dit que ce fût un moyen bien sûr de plaire à Rodogune; que cette princesse, destinée à épouser un roi, ne rougiroit pas d'accepter pour époux un prince qui lui-même n'eût pas eu honte d'acheter une femme par le sacrifice d'un trône; et qu'enfin elle ne regarderoit pas ce sacrifice comme une lâcheté qui les rendroit tous deux indignes d'elle? Il faut convenir que tout cela n'a guere de vraisemblance; mais il en résultera de grandes beautés.

avoir de trop avilissant et de trop concerté; mais ces répétitions par écho, *que ne ferais-je point contre un autre !* sont-elles assez nobles, assez tragiques, et d'un assez bon goût?

Vers 42. Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle?

Cette apostrophe à l'amour est-elle digne de la tragédie?

Vers 43. L'amour, l'amour doit vaincre.

Cette réponse ne sent-elle pas un peu plus l'idylle que la tragédie? Remarquez que Racine, qui a tant traité l'amour, n'a jamais dit, *l'amour doit vaincre.* Il n'y a pas une maxime pareille même dans Bérénice. En général ces maximes ne touchent jamais. Tous ceux qui ont dit que Racine sacrifiait tout à l'amour, et que les héros de Corneille étaient toujours supérieurs à cette passion, n'avaient pas examiné ces deux auteurs. Il est très commun de lire, et très rare de lire avec fruit.

Vers 47. Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cede est un lâche, et ne sait pas aimer.

Cette maxime n'est-elle pas encore plus convenable à un berger qu'à un prince? *Qui cede sa maîtresse est un lâche, et ne sait pas aimer; et qui cede un trône est un grand cœur.* Avouons que ni dans Cyrus ni dans Clélie on ne trouve point de sentences amoureuses d'une semblable afféterie. Louis Racine, fils de l'immortel Jean Racine, s'éleve avec force contre ces idées dans son traité de la Poésie, page 355, et ajoute: « La femme qui

« mérite ce grand sacrifice est cependant une femme très « peu estimable; et l'on peut remarquer que, dans les tra- « gédies de Corneille, toutes ces femmes adorées par « leurs amants sont, par les qualités de leur ame, des « femmes très communes; ce n'est que par la beauté que « Cléopâtre captive César, et qu'Émilie a tout empire « sur Cinna. »

Cet auteur judicieux en excepte sans doute Pauline, qui immole si noblement son amour à son devoir.

Ajoutons à cette remarque que les deux freres disent leurs secrets devant deux subalternes, et que Timagene est le confident des amours des deux freres. Comment ces deux freres, qui sont si unis, ne se sont-ils pas avoué ce qu'ils ont avoué à un domestique?

Vers 65. Ces deux sieges fameux de Thebes et de Troie...

Les citations des sieges de Troie et de Thebes sont peut-être étrangeres à ce qui se passe: ne pourrait-on pas dire, *Non erat his locus?*

Vers 66. Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie...

On ne met point en sang une ville, on ne la met point en proie; on la livre, on l'abandonne en proie.

Vers 74. Tout va choir en ma main, ou tomber en la vôtre.

Le mot de *choir*, même du temps de Corneille, ne pouvait être employé pour tomber en partage.

Vers 81. Que de sources de haine! Hélas! jugez le reste.

Jugez du reste était l'expression propre, mais elle n'en

est pas plus digne de la tragédie : juger quelque chose, c'est porter un arrêt ; juger de quelque chose, c'est dire son sentiment.

Vers 89. Ainsi ce qui jadis perdit Thebes et Troie
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie.

Ne versera que joie ne se dirait pas aujourd'hui, et c'était même alors une faute ; on ne verse point joie. La scene est belle pour le fonds, et les sentiments l'embellissent encore.

On demande à présent un style plus châtié, plus élégant, plus soutenu : on ne pardonne plus ce qu'on pardonnait à un grand homme qui avait ouvert la carriere ; et c'est à présent sur-tout qu'on peut dire :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un mauvais écrivain.

Quand des pieces romanesques réussissent de nos jours au théâtre par les situations, si elles fourmillent de barbarismes, d'obscurités, de vers durs, elles sont regardées par les connaisseurs comme de très mauvais ouvrages. Je crois que, malgré tous ses défauts, cette scene doit toujours réussir au théâtre. L'amitié tendre des deux freres touche d'abord : on excuse leur dessein de céder le trône, parcequ'ils sont jeunes, et qu'on pardonne tout à la jeunesse passionnée et sans expérience ; mais sur-tout parceque leur droit au trône est incertain. La bonne foi avec laquelle ces princes se parlent doit plaire au public. Leurs réflexions, que Rodogune doit appartenir à celui qui sera nommé roi, forment tout d'un coup le nœud de la piece ; et le triomphe de l'amitié sur l'amour et sur l'ambition finit cette scene parfaitement.

SCENE VI.

Vers 1. Peut-on plus dignement mériter la couronne?

Mériter plus dignement signifie à la lettre, *être digne plus dignement*: c'est un pléonasme, mais la faute est légere.

Vers 5. Mais, de grace, achevez l'histoire commencée. —
Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée...

Ces discours de confidents, cette histoire interrompue et recommencée sont condamnés universellement.

Tous deux, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me font une fatigue.

Vers 12. Si bien qu'Antiochus, etc.

Si bien que, tôt après, piqué jusqu'au vif, expressions trop familieres qu'il faut éviter.

Vers 24. Il alloit épouser la princesse sa sœur.

Sœur de qui? ce n'est pas de Cléopâtre, c'est Rodogune. Elle est nommée dans la liste des acteurs, sœur de Phraates, roi des Parthes; on n'est pas plus instruit pour cela, et le nom de Phraates n'est pas prononcé dans la piece.

Vers 25. C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frere
Trouve encor les appas qu'avoit trouvés leur pere.

Cet *encor* semble dire que Rodogune a conservé sa beauté, que les deux fils la trouvent aussi belle que le pere l'avait trouvée. Le théâtre, qui permet l'amour, ne

permet point qu'on aime une femme uniquement parce-qu'elle est belle : un tel amour n'est jamais tragique.

Vers 27. La reine envoie en vain pour se justifier.

Ce tour n'est pas assez élégant ; il est un peu de gazette.

Vers 36. Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité.

On ne voit pas ce que c'est que l'*autorité* d'un hymen, ni pourquoi ce second mariage eût été plus respectable en présence de l'épouse répudiée, ni pourquoi cette insulte à Cléopâtre eût mieux assuré le trône aux enfants du second lit.

Vers 41. Un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amants, et court comme à la proie.

Plaignons ici la gêne où la rime met la poésie *. Ce *plein de joie* est pour rimer à *proie*; et *comme à la proie* est encore une faute : car pourquoi ce *comme?*

Vers 43. La reine, au désespoir de n'en rien obtenir,
Se résout de se perdre...

Se résout de se perdre est un solécisme. Je me résous *à*, je résous *de*; il s'est resolu à mourir; il a résolu de mourir.

---

* Et c'est toujours Voltaire qui se permet des complaintes sur les inconvénients de la rime !

Vers 47. Et, changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.

On peut faire la guerre, se venger, commettre un crime, à regret; mais on n'a point de l'horreur à regret.

Vers 50. Se mêle dans les coups, porte par-tout sa rage.

Il valait mieux dire, *se mêle aux combattants.*

Vers 57. La reine, à la gêner prenant mille délices...

On prend plaisir, et non des délices à quelque chose; et on n'en prend point mille.

Vers 58. Ne commettoit qu'à moi l'ordre de ses supplices.

Il fallait *le soin de ses supplices*; on ne commet point un ordre.

Vers 59. Mais, quoi que m'ordonnât cette ame toute en feu,
Je promettois beaucoup, et j'exécutois peu.

Ame toute en feu, expression triviale pour rimer à *peu.* Dans quelle contrainte la rime jette! *

Vers 61. Le Parthe cependant en jure la vengeance.

Cet *en* est mal placé; il semble que le Parthe jure la vengeance du peu.

---

* La contrainte de la rime ne met jamais un bon poëte dans la nécessité de faire de mauvais vers, et par conséquent ne peut lui servir d'excuse. Nous l'avons déja dit plus d'une fois, et nous le répétons, parceque Voltaire se répete souvent.

Vers 62. Sur nous à main armée il fond en diligence;

expression trop commune.

Vers 65. Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage.

Ce mot indéfini *de l'avantage* ne peut être admis ici; il faut *de cet avantage*, ou *de son avantage.*

Vers 67. Enfin il craint pour elle, et nous daigne écouter;
Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.

Cela est louche et obscur; il semble qu'on aille exécuter ce qu'on a écouté.

Vers 71. Rodogune a paru, sortant de sa prison,
Comme un soleil levant dessus notre horizon.
Le Parthe a décampé.

Expressions trop négligées; mais il y a un grand germe d'intérêt dans la situation que Timagene expose. Il eût été à desirer que les détails eussent été exprimés avec plus d'élégance; on a remarqué déja que Racine est le premier qui ait eu ce talent.

Vers 75. D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui.

Il fallait, d'*ennemi qu'il était. Je me fais votre ami d'un ennemi* n'est pas français: on pourrait dire, *d'un ennemi je suis devenu un ami.*

Vers 76. La paix finit la haine.

La haine finit, on ne la finit pas.

Vers 85. Vous me trouvez mal propre à cette confidence.

Mal propre ne doit pas entrer dans le style noble; et que Timagene soit propre ou non à une confidence, c'est un trop petit objet.

Vers 86. Et peut-être à dessein... Je la vois qui s'avance.

A quel dessein?

Vers 87. Adieu: je dois au rang qu'elle est prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

Timagene doit du respect à Rodogune indépendamment de ce mariage; et il doit se retirer quand elle veut parler à sa confidente.

SCENE VII.

Vers 1. Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une secrete glace.

Coule une glace n'est pas du style noble, et la glace ne coule point.

Vers 3. Je tremble, Laonice, et te voulois parler,
Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en consoler.

Cet *en* se rapporte à la *crainte* par la phrase; il semble qu'elle veuille se consoler de sa crainte. Il faut éviter soigneusement ces amphibologies.

Vers 7. La fortune me traite avec trop de respect.

La fortune ne traite point avec respect: toutes ces

expressions impropres, hasardées, lâches, négligées, employées seulement pour la rime, doivent être soigneusement bannies.

Vers 9. L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le trône sous mes pas creuser un précipice.

La poésie française marche trop souvent avec le secours des antitheses, et ces antitheses ne sont pas toujours justes : comment *un hymen cache-t-il un supplice ?* comment *un trône creuse-t-il un précipice?* le précipice peut être creusé sous le trône et non par lui.

L'antithese des *premiers fers et des nouveaux*, *des biens et des maux*, vient ensuite. Cette figure tant répétée est une puérilité dans un rhéteur, à plus forte raison dans une princesse.

Vers 14. La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

On ne doit jamais se servir de la particule *en* dans ce cas-ci ; il fallait *la paix qu'elle a jurée a dû calmer sa haine* * : cet *en* n'est pas français ; on ne dit point, *j'en crains le courroux, j'en vois l'amour*, pour *je crains son courroux, je vois son amour.*

Vers 16. La paix souvent n'y sert que d'un amusement.

Ces réflexions générales et politiques sont-elles d'une jeune femme ? Qu'est-ce que la paix qui sert d'amusement à la haine?

---

* Voilà une de ces corrections heureuses que les comédiens devroient s'empresser d'adopter.

Vers 17. Et, dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte...

On n'entre point dans un état, cela est prosaïque et impropre.

Vers 18. Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte.

Cela ressemble trop à un vers de parodie.

Vers 19. Non qu'enfin je ne donne au bien des deux états
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats.

Elle n'a point parlé de ces attentats: l'auteur les a en vue; il répond à son idée: mais Rodogune, par ce mot *tels*, suppose qu'elle a dit ce qu'elle n'a point dit. Cependant le spectateur est si instruit des attentats de Cléopâtre, qu'il entend aisément ce que Rodogune veut dire. Je ne remarque cette négligence très légere que pour faire voir combien l'exactitude du style est nécessaire.

Vers 22. Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé;

maxime toujours trop générale; dissertation politique qui est un peu longue, et qui n'est pas exprimée avec assez d'élégance et de force. *De cette nature que... jamais ne s'y fie*, etc.: il vaut toujours mieux faire parler le sentiment; c'est là le défaut ordinaire de Corneille: Rodogune se plaignant de Cléopâtre, et exprimant ce qu'elle craint d'un tel caractere, ferait bien plus d'effet qu'une dissertation. Peut-être que Corneille a voulu préparer un peu par ce ton politique la proposition atroce que fera Rodogune à ses

amants; mais aussi toutes ces sentences, dans le goût de Machiavel, ne préparent point aux tendresses de l'amour, et à ce caractere d'innocence timide que Rodogune prendra bientôt: cela fait voir combien cette piece était difficile à faire, et de quel embarras l'auteur a eu à se tirer.

Vers 24. Un vif ressentiment dont il le croit blessé.

Blessé d'un ressentiment! une injure blesse; et le ressentiment est la blessure même.

Vers 31. Vous devez oublier un désespoir jaloux
Où força son courage un infidele époux.

Oublier un désespoir! et *un désespoir jaloux, où un infidele époux a forcé son courage!* Presque toutes les scenes de ce premier acte sont remplies de barbarismes ou de solécismes intolérables. Est-ce là l'auteur des belles scenes de Cinna?

Vers 39. Quand je me dispensois à lui mal obéir...

n'est pas français; on se dispense d'une chose, et non à une chose.

Vers 41. Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie
Elle en dissimuloit la meilleure partie.

Repentie ne l'est pas non plus, du moins aujourd'hui; on ne peut pas dire cette princesse *repentie*. Mais pourquoi n'emploierions-nous pas une expression nécessaire dont l'équivalent est reçu dans toutes les langues de l'Europe?

Vers 47. Et si de cet amour je la voyois sortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir.

Sortir d'un amour! de telles impropriétés, de telles négligences révoltent trop l'esprit du lecteur.

Vers 49. Vous savez comme quoi je vous suis tout acquise.

Comme quoi ne se dit pas davantage; et *tout acquise* est du style comique.

Vers 57. Comme ils ont même sang avec pareil mérite...

Avoir même sang est encore un barbarisme; ils sont du même sang, ils sont nés, formés du même sang: il y avait plus d'une maniere de se bien exprimer.

Vers 58. Un avantage égal pour eux me sollicite.

Un avantage ne sollicite point; et il n'y a point d'avantage dans l'égalité.

Vers 61. Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

C'est toujours le poëte qui parle; ce sont toujours des maximes: la passion ne s'exprime point ainsi. Ces vers sont agréables, quoique *dont par le doux rapport* ne soit point français; mais *ces ames qui se laissent piquer*, et *ces je ne sais quoi*, appartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Ces vers ressemblent à ceux de la Suite

du Menteur, *Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre*, comme on l'a déja remarqué. Cependant ces quatre vers, tout éloignés qu'ils sont du style de la véritable tragédie, furent toujours regardés comme un chef-d'œuvre du développement du cœur humain, avant qu'on vît les chefs-d'œuvre véritables de Racine en ce genre.

Vers 69. Étrange effet d'amour! incroyable chimere!

Elle voudrait bien être à Séleucus, si elle n'aimait pas Antiochus; ce n'est pas là une chimere incroyable: mais cet examen, cette dissertation, cette comparaison de ses sentiments pour les deux freres, ne sont-ils pas l'opposé de la tragédie?

Vers 73. Ne pourrai-je servir une si belle flamme?

N'est-ce pas là un discours de soubrette?

Vers 74. Ne crois pas en tirer le secret de mon ame.

Tirer n'est pas noble; cet *en* rend la phrase incorrecte et louche.

Vers 79. L'hymen me le rendra précieux à son tour.

A son tour est de trop; mais il faut rimer au mot *amour*: cette gêne extrême se fait sentir à tout moment. *

---

* Nouvelle exagération sur la gêne de la rime. On eût dit qu'elle étoit l'épouvantail de Voltaire.

Vers 81. Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari regne sur ma pensée.

Ces vers sont dans le style comique. Racine seul a su ennoblir ces sentiments qui demandent les tours les plus délicats.

Vers 84. Que ne puis-je à moi-même aussi-bien le cacher!

est d'une jeune fille timide et vertueuse qui craint d'aimer: c'est au lecteur à voir si cette timide innocence s'accorde avec ces maximes de politique que Rodogune a étalées, et sur-tout avec la conduite qu'elle aura.

Vers 85. Quoi que vous me cachiez, aisément je devine,

est d'une soubrette.

Vers 88. Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur.

Remarquez que tous les discours de Rodogune sont dans le caractere d'une jeune personne qui craint de s'avouer à elle-même les sentiments tendres et honnêtes dont son cœur est touché. Cependant Rodogune n'est point jeune *; elle épousa Nicanor lorsque les deux fre-

* La marche de Voltaire nous semble ici très curieuse à observer. Maintenant il se contente de supposer que Rodogune n'est plus jeune; ailleurs il la traitera de vieille, et pourtant rien ne prouve dans la piece qu'elle soit plus âgée que les deux princes. Il paroît que Voltaire, en cherchant à la vieillir, n'a eu d'autre intention que de jeter du ridicule sur l'air d'innocence et d'ingénuité que lui prête Corneille. Il pouvoit se contenter d'observer

res étaient en bas âge; ils ont au moins vingt ans. Cette rougeur, cette timidité, cette innocence, semblent donc un peu outrées pour son âge; elles s'accordent peu avec tant de maximes de politique; elles conviennent encore moins à une femme qui bientôt demandera la tête de sa belle-mere aux enfants même de cette belle-mere.

---

que ce ton d'innocence ne s'accorde guere avec les maximes de politique dont elle fait ailleurs beaucoup trop d'usage. On sait qu'il entroit dans la maniere de Corneille d'abuser un peu de la passion qu'il avoit pour le raisonnement, et de faire plus ou moins raisonner tous ses personnages. En se bornant à cette observation, Voltaire n'eût fait qu'une critique judicieuse: mais, pour charger le tableau, il veut que Rodogune soit vieille; et, pour donner à cette supposition quelque apparence de vérité, il dénature à plaisir tous les évènements de la piece. 1°. Il fait semblant de croire, et même il répete souvent que Rodogune épousa Nicanor, quoiqu'il soit dit seulement que ce prince accouroit à Séleucie pour l'épouser, quand il périt victime de la vengeance de Cléopâtre. 2°. Il prétend que lorsque Nicanor se disposoit à ce fatal mariage, les deux princes ses fils n'étoient encore que des enfants, tandis que, par un calcul fondé sur l'exposition même de la piece, il seroit aisé de prouver qu'alors ils avoient, pour le moins, seize ou dix-sept ans; qu'ils en ont à-peu-près vingt à l'époque où la piece commence; et que si Rodogune n'est pas plus jeune que ces princes, rien n'oblige du moins de la supposer plus âgée. Voltaire semble donc avoir abusé ici du personnage de commentateur; et plus il est prouvé que rien ne lui manquoit pour être un excellent juge, plus il est difficile de croire qu'en entassant ainsi méprise sur méprise, il ait pu se tromper de bonne foi.

ACTE II.

SCENE PREMIERE

Vers 1. Serments fallacieux, salutaire contrainte,
Que m'imposa la force, et qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'état, évanouissez-vous!

CORNEILLE reparaît ici dans toute sa pompe : l'éloquent Bossuet est le seul qui se soit servi après lui de cette belle épithete, *fallacieux*. Pourquoi appauvrir la langue? un mot consacré par Corneille et Bossuet peut-il être abandonné?

Salutaire contrainte; il est difficile d'expliquer comment une salutaire contrainte est un vain fantôme d'état : il manque là un peu de netteté et de naturel.

Vers 7. Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.

Une comparaison directe n'est point convenable à la tragédie *. Les personnages ne doivent point être poëtes;

* Il nous semble qu'une comparaison aussi courte peut n'être pas déplacée dans une tragédie. Voltaire s'en est permis même dans ses comédies, où les personnages doivent beaucoup moins

la métaphore est toujours plus vraie, plus passionnée : il serait mieux de dire, *mes vœux formés dans l'orage sont oubliés quand les flots sont calmés;* mais il faudrait le dire dans d'aussi beaux vers.

Vers 10. Recours des impuissants, haine dissimulée,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Éclatez, il est temps.

Cela paraît un peu d'un poëte qui cherche à montrer qu'il connaît la cour; mais une reine ne s'exprime point ainsi. *Recours des impuissants* paraît un défaut dans ce monologue noble et mâle; car un recours d'impuissant n'est pas une digne vertu des rois : la reine n'est point ici impuissante, puisqu'elle dit que le Parthe est éloigné et qu'elle n'a rien à craindre. *Recours des impuissants, éclatez,* est une contradiction; car ce recours est *la haine dissimulée*, la dissimulation; et c'est précisément ce qui n'éclate pas : le sens de tout cela est, *cessons de dissimuler, éclatons;* mais ce sens est noyé dans des paroles qui semblent plus pompeuses que justes. *Secret de cour* ne peut se dire, comme on dit *homme de cour, habit de cour.*

---

s'exprimer en poëtes. Telle est, entre autres, celle-ci dans l'Enfant prodigue:

Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

Vers 13. Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes.

Qui sont ces deux? est-ce la haine dissimulée et Cléopâtre? voilà un assemblage bien extraordinaire! Comment Cléopâtre et sa haine sont-elles deux? comment sa haine est-elle sujette? C'est bien dommage que de si beaux morceaux soient si souvent défigurés par des tours si alambiqués.

Vers 17. Je hais, je regne encor. Laissons d'illustres marques
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques.

Je hais, je regne encor, est un coup de pinceau bien fier; mais *laissons d'illustres marques* est faible; on laisse des marques de quelque chose : *marque* n'est là qu'un mot impropre pour rimer à monarque. Plût à Dieu que du temps de Corneille un Despréaux eût pu l'accoutumer à faire des vers difficilement!

Haut rang des monarques : ce *haut rang* suffisait, *des monarques* est de trop : la rime subjugue souvent le genie, et affaiblit l'éloquence.

Vers 19. Faisons-en avec gloire un départ éclatant,

est barbare; *faire un départ* n'est pas français; *en avec* révolte l'oreille : mais si elle n'a rien à craindre, comme elle le dit, pourquoi quitterait-elle le trône? Elle commence par dire qu'elle ne veut plus dissimuler, qu'elle veut tout oser.

Vers 21. C'est encor, c'est encor cette même ennemie...
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi.

A quoi se rapporte ce *vous?* il ne peut se rapporter qu'au recours des impuissants, à cette haine dissimulée dont elle a parlé treize vers auparavant; elle s'entretient donc avec sa haine dans ce monologue : convenons que cela n'est point dans la nature. Il régnait dans ce temps-là un faux goût dans toute l'Europe, dont on a eu beaucoup de peine à se défaire : ces apostrophes à ses passions, ces jeux d'esprit, ces efforts qu'on faisait pour ne pas parler naturellement, étaient à la mode en Italie, en Espagne, en Angleterre. Corneille, dans les moments de passion, se livra rarement à ce défaut; mais il s'y laissa souvent entraîner dans les morceaux de déclamation : le reste du monologue est plein de force.

SCENE II.

Vers 1. Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête?

S'apprête à l'appareil est encore un barbarisme.

Vers 5. L'un et l'autre fait voir un mérite si rare
Que le souhait confus entre les deux s'égare.

Le souhait confus n'est pas français.

Vers 7. Et ce qu'en quelques uns on voit d'attachement...

Cela forme un concours de syllabes trop dures.

Vers 8. N'est qu'un foible ascendant d'un premier mouvement,

est impropre ; *l'ascendant* veut dire la supériorité ; un mouvement n'a pas d'ascendant* : on ne peut s'exprimer ni avec moins d'élégance, ni avec moins de correction, ni avec moins de netteté.

Vers 9. Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre,

ne signifie pas ce que l'auteur veut dire, *se déclarer pour un des deux princes :* le mot de *tomber* est impropre ; il ne signifie jamais qu'une chûte, excepté dans cette phrase, *je tombe d'accord.*

Vers 15. Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants,

n'est pas le langage d'une reine. *Esprit de cour* est une expression bourgeoise : d'ailleurs pourquoi Cléopâtre dit-elle tout cela à sa confidente ? elle ne l'emploie à rien ; et, pour une si grande politique, Cléopâtre paraît bien imprudente de dire ainsi son secret inutilement.

Vers 18. Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître...

C'est ainsi qu'on s'exprimerait si on voulait dire qu'ils ignorent leurs parents ; mais *je cache leur rang* n'exprime

* Avoir de l'ascendant sur quelqu'un, c'est avoir de l'empire sur lui ; et l'expérience nous prouve qu'un premier mouvement n'a souvent que trop d'empire, trop d'influence et sur notre façon de penser, et sur nos actions.

pas *je cache qui des deux a le droit d'aînesse*, et c'est ce dont il s'agit.

Vers 23. Cependant je possede, et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main.

Je possede demande un régime : *jouir* est neutre quelquefois ; *posséder* ne l'est pas : cependant je crois que cette hardiesse est très permise, et fait un bel effet.

Vers 25. Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystere
Je les laissois tous deux en dépôt chez mon frere?

Il semble que Cléopâtre se fasse un petit plaisir de faire valoir ces méchancetés à une fille qu'elle regarde comme un esprit peu éclairé. On ne doit jamais faire de confidences qu'à ceux qui peuvent nous servir dans ce qu'on leur confie, ou à des amis qui arrachent un secret.

Vers 32. Quand je le menaçois du retour de mes fils,
Voyant ce foudre prêt à servir ma colere...

Ce foudre peut-il convenir à des enfants en bas âge?

Vers 34. Quoi qu'il me plût oser, il n'osoit me déplaire;

Toute répétition qui n'enchérit pas doit être évitée.

Vers 37. Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurois vu Nicanor épouser Rodogune.

Cet *aucune* à la fin d'un vers n'est toléré que dans la comédie. On peut voir une chose sans colere, sans dépit, sans ressentiment : le mot de *violence* n'est pas le mot propre.

Vers 41. Son retour me fâchoit plus que son hyménée.

Ce mot *fâcher* ne doit jamais entrer dans la tragédie.

Vers 42. Et j'aurois pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée.

Il ne l'a point couronnée, il a voulu la couronner; ou, s'il l'a épousée en effet, Rodogune veut donc épouser le fils de son mari : cette obscurité n'est point éclaircie dans la piece. *

Vers 43. Tu vis comme il y fit des efforts superflus :
Je fis beaucoup alors, et ferois encor plus...

Il y fit des efforts; je fis beaucoup alors, et ferois encor plus. Que de négligences!

Vers 45. S'il étoit quelque voie, infâme ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime.

Infâme est trop fort; un défaut trop commun au théâtre, avant Racine, était de faire parler les méchants princes comme on parle d'eux, de leur faire dire qu'ils sont méchants et exécrables : cela est trop éloigné de la nature. De plus, comment une voie infâme est-elle en-

* Cette prétendue obscurité n'existe que pour ceux qui auroient lu la piece sans aucune attention. Relisez (acte I, scene VI) le récit de Laonice à Timagene : il est évident que Nicanor vouloit épouser Rodogune sous les yeux même de Cléopâtre, et déshériter en même temps les fils qu'il avoit eus d'elle; mais il périt alors, ou de la main de Cléopâtre, ou dans une embûche qu'elle lui avoit dressée.

seignée par la gloire *? elle peut l'être par l'ambition. Enfin quel intérêt a Cléopâtre de dire tant de mal d'elle-même?

Vers 47. Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.

Ce *pour lui* gâte la phrase, aussi-bien que le *que, qui*. Verser du sang pour un bien!

Vers 49. Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite...

C'est la suite du sang qu'elle a versé: cela n'est pas net; et cet *en* n'est pas heureusement placé.

Vers 50. Délices de mon cœur, il faut que je te quitte...
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle:
Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle.

Ce sont des expressions faites pour la tendresse, et non pour le trône. Un amour du trône qui se tourne en haine pour Rodogune, et l'un qui est grand, l'autre cruelle; tout cela n'est nullement dans la nature, et l'expression n'en vaut pas mieux que le sentiment.

Vers 51. On m'y force, il le faut.

Ne faudrait-il pas expliquer comment elle est forcée à

* La voie légitime est celle que lui enseigneroit la gloire; l'autre est celle que lui ouvriroit le crime. Corneille a voulu s'exprimer avec précision, mais l'emploi des mots nous paroît exact. Nous pensons cependant, comme Voltaire, qu'*infâme* passe la mesure, et que Cléopâtre fait ici, sans nécessité, d'étranges confidences.

résigner la couronne, puisqu'elle vient de dire qu'elle n'a rien à craindre, que le péril est passé? ne devrait-elle pas dire seulement, *on l'exige, je l'ai promis?*

Vers 53. L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle.

L'amour du trône fait sa haine pour Rodogune *, mais ne tourne point en haine.

Vers 54. Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle.

La poésie n'admet guere ces *l'un* et *l'autre*.

Vers 55. Et, puisqu'en te perdant j'ai sur qui me venger,
Ma perte est supportable, et mon mal est léger.

Comment peut-elle dire que la perte d'un rang qui la rend forcenée lui sera supportable?

Vers 57. Quoi! vous parlez encor de vengeance et de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine?

La particule *pour* ne peut convenir à *vengeance;* on n'a point de vengeance pour quelqu'un. **

---

* Nous ne voyons rien à reprendre dans l'expression de Corneille. Voltaire, en disant que l'amour de Cléopâtre pour le trône *fait sa haine* pour Rodogune, ne s'exprime pas plus heureusement; il nous paroît même s'exprimer plus mal.

** La particule *pour* s'applique très bien au mot de *haine* qui la précede immédiatement, et c'en est assez pour l'exactitude de la phrase. Racine et Boileau en offriroient une foule d'exemples.

Vers 61. N'apprendras-tu jamais, ame basse et grossiere,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?

Ce n'est point cette confidente qui est grossiere; n'est-ce pas Cléopâtre qui semble le devenir en parlant à une dame de sa cour comme on parlerait à une servante dont l'imbécillité mettrait en colere : et ici c'est une reine qui confie des crimes à une dame épouvantée de cette confidence inutile; elle appelle cette dame *grossiere :* en vérité cela est dans le goût de la comtesse d'*Escarbagnas* qui appelle sa femme-de-chambre *bouviere.* *

Vers 63. Toi qui connois ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il suit les étendards;
Que, sans Antiochus, Tryphon m'eût dépouillée;
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée...

Il semble que ce soit l'ardeur d'Antiochus; il s'agit de celle du peuple : et qu'est-ce qu'une ardeur réveillée sous quelqu'un?

Vers 67. Ne saurois-tu juger que si je nomme un roi,
C'est pour le commander, et combattre pour moi?

On commande une armée, on commande à une nation; on ne commande point un homme, excepté lorsqu'à la guerre un homme est commandé par un autre pour être de tranchée, pour aller reconnaître, pour attaquer. *Pour*

* La comparaison de Cléopâtre à la comtesse d'Escarbagnas est une plaisanterie de journaliste, qui ne sied pas à un commentateur de Corneille.

le commander et combattre n'est pas français : elle veut dire, *pour que je lui commande et qu'il combatte pour moi;* ces deux *pour* font un mauvais effet.

Vers 69. J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse.

Avoir un choix en main n'est ni régulier ni noble.

Vers 70. Et, puisqu'il en faut faire une aide à ma foiblesse...

Une aide à ma faiblesse est du style familier.

Vers 31. Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.

Sans lui; elle entend, *sans que je fasse un roi.*

Vers 73. On ne montera point au rang dont je dévale...

Dévaler est trop bas; mais il était encore d'usage du temps de Corneille.

Vers 74. Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale.

Épouser une haine au lieu d'une femme est un jeu de mots, une équivoque, qu'il ne faut jamais imiter.

Vers 75. Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir.

Ce *le* se rapporte au rang, qui est trop loin.

Vers 77. Je vous connoissois mal.

Ce mot devrait, ce semble, faire rentrer Cléopâtre en elle-même, et lui faire sentir qu'elle imprudence elle

commet d'ouvrir sans raison une ame si noire à une personne qui en est effrayée.

Vers 77. . . . . Connois-moi tout entiere,

paraît d'une femme qui veut toujours parler, et non pas d'une reine habile; car quel intérêt a-t-elle à vouloir se donner pour un monstre à une femme étonnée de ces étranges aveux?

Vers 83. Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours...

est une phrase obscure, et qui n'est pas française; on ne sait si sa vengeance les a fait périr, ou s'ils sont morts en voulant la venger; et *beaucoup d'une troupe* n'est pas français.

Vers 84. M'exposoient à son frere, et foible et sans secours.

Quel était ce frere? on ne l'a point dit. Voilà, je crois, bien des fautes; et cependant le caractere de Cléopâtre est imposant, et excite un très grand intérêt de curiosité: le spectateur est comme la confidente; il apprend de moment en moment des choses dont il attend la suite.

SCENE III.

Vers 1. . . . . Enfin voici le jour...
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.

Il faut éviter ces répétitions, à moins qu'on ne les

emploie comme une figure, comme un trope qui doit augmenter l'intérêt; mais ici ce n'est qu'une négligence.

Vers 17. Il fallut satisfaire à son brutal desir...

Brutal desir est bas, et convient à toute autre chose qu'au desir d'avoir un roi.

Vers 18. Et, de peur qu'il n'en prît, il m'en fallut choisir.

Il faut, dans la rigueur, *de peur qu'il n'en prît un*, parcequ'il s'agit ici d'un roi, et non pas d'un nom générique.

Vers 19. Pour vous sauver l'état que n'eussé-je pu faire?

n'est pas français : on ne peut dire, *je vous sauvai l'état*, le peuple, la nation, au lieu de *je conservai vos droits*; on dit, *je vous ai sauvé votre fortune*, parceque cette fortune vous appartenait, vous la perdiez sans moi; *j'ai sauvé l'état*, mais non *je vous ai sauvé l'état*.

Vers 23. Mais à peine son bras en releve la chûte,
Que par lui de nouveau le sort me persécute.

On ne releve point une chûte; on releve un trône tombé. Le reste du discours de Cléopâtre est très artificieux, et plein de grandeur. Il semble que Racine l'ait pris en quelque chose pour modele du grand discours d'Agrippine à Néron : mais la situation de Cléopâtre est bien plus frappante que celle d'Agrippine, l'intérêt est beaucoup plus grand, et la scene bien autrement intéressante.

Vers 37. Passons; je ne me puis souvenir, sans trembler,
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler.

Il semble, par cette phrase, que Cléopâtre trembla du coup que voulait porter Nicanor, et qu'elle l'empêcha de porter ce coup; elle veut dire le contraire.

Vers 54. Je me crus tout permis pour garder votre bien.

Il fallait, *pour vous garder votre bien.*

Vers 63. Jusques ici, madame, aucun ne met en doute
Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte, etc.

Ce discours d'Antiochus est d'une bienséance qui lui gagne tous les cœurs.

S'il y a *notre amour* (toutes les éditions le portent) c'est un barbarisme; *notre amour* ne peut jamais signifier l'amour que vous avez pour nous: s'il y a *votre amour*, il peut signifier l'amour de Cléopâtre pour ses enfants.

Vers 65. Et nous croyons tenir des soins de cet amour
Ce doux espoir du trône aussi-bien que le jour.

Un doux espoir du trône qu'on tient du soin d'un amour!

Vers 71. Ce sont fatalités dont l'ame embarrassée...

Il faudrait au moins *des fatalités*; mais *des fatalités* dont l'ame est embarrassée! une femme qui débute sans raison par avouer à ses enfants qu'elle a tué leur père doit leur causer plus que de l'embarras.

Vers 72. A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.

Souvent est de trop.

Vers 73. Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau.

On sent assez que cette alternative d'*éponge* et de *rideau* fait un mauvais effet : il ne faut employer l'alternative que quand on propose le choix de deux partis ; mais on ne propose point, en parlant à sa reine et à sa mere, le choix de deux expressions. De plus ces expressions un peu triviales ne sont pas dignes du style tragique. Il en faut dire autant de la *suite que le ciel destine à ces noires couleurs.*

Vers 76. Et, quelque suite enfin que le ciel y destine,
J'en rejette l'idée.

Le ciel qui destine une suite !

Vers 87. J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frere...

Séleucus ne parle pas si bien que son frere ; il dit, *j'ajouterai*, et il n'ajoute rien.

Vers 88. Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espere...

Que bien qu'avec est trop rude à l'oreille ; on ne dit point, *et dun et l'autre*, à moins que le premier *et* ne lie la phrase.

Vers 89. L'ambition n'est pas notre plus grand desir.

L'ambition est une passion, et non un desir. *

Vers 91. Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance.

C'est bien la raison est du style de la comédie. *Pour tant de puissance* ne forme pas un sens net; est-ce pour la puissance de la reine? est-ce pour la puissance de ses enfants qui n'en ont aucune? est-ce pour celle qu'aura l'un d'eux?

Vers 99. Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il la faut partager avec notre ennemie...

Ces vers ne forment aucun sens; la honte passe à vos yeux pour la même infamie, si un indigne hymen la fait retomber sur celle qui venait, etc. Le défaut vient principalement de *la même infamie*, qui n'est pas français, et de ce que ce pronom *elle*, qui se rapporte par le sens à *couronne*, est joint à *honte* par la construction.

Vers 101. Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober, etc.

Est-il vraisemblable que Cléopâtre n'ait pas soupçonné que ses enfants pouvaient aimer Rodogune **? peut-elle

---

* Mais qu'est-ce qu'une passion, sinon un desir violent?

** Non seulement Cléopâtre peut ignorer la passion de ses fils, mais même elle peut douter qu'ils aient assez remarqué Rodogune pour qu'elle ait pu faire sur eux une impression bien profonde.

imaginer qu'ils ne veulent point régner avec Rodogune, parceque leur pere a voulu autrefois l'épouser? Rodogune sera-t-elle autre chose que femme du roi? Celui qui régnera tiendra-t-il d'elle la couronne? doit-elle s'écrier: *O mere trop heureuse!* cet artifice n'est-il pas un peu grossier? ne sent-on pas que Cléopâtre cherche un vain prétexte que la raison désavoue? si ses deux fils étaient des imbécilles, parlerait-elle autrement? Que ce second discours de Cléopâtre est au-dessous du premier! *Sur celle qui venait*, expression incorrecte et familiere.

Vers 110: Rodogune, mes fils, le tua par ma main.

Cette fausseté est trop sensible et trop révoltante; et c'est bien là le cas de dire, *Qui prouve trop ne prouve rien.*

Vers 111. Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte votre pere, à moi, mon innocence.

De cet amour ne se rapporte à rien; elle entend l'amour que Nicanor avait eu pour Rodogune.

Vers 115. Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime.

Vous me rendrez l'estime ne peut se dire comme *vous me rendrez l'innocence*: car l'innocence appartient à la

---

Elle n'est sortie de prison que depuis très peu de temps, et l'arrivée des deux princes à Séleucie n'est pas moins récente: Cléopâtre n'a donc aucune raison de soupçonner un amour, que d'ailleurs ils ont pris tant de soin de cacher.

personne, et l'estime est le sentiment d'autrui *. Vous me rendez mon innocence, ma raison, mon repos, ma gloire, mais non pas mon estime.

Vers 122. Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.

La proposition de donner le trône à qui assassinera Rodogune est-elle raisonnable **? Tout doit être vraisem-

---

* Le vers de Corneille est défectueux; mais la raison que Voltaire en donne ne nous paroît pas exacte. « On peut, dit-il, ren-« dre à quelqu'un son innocence, parceque l'innocence appartient « à la personne, mais on ne peut lui rendre l'estime, parceque « l'estime appartient à autrui. » Cependant on dit très bien *vous me rendrez votre amitié*, *votre confiance*, quoique ces sentiments appartiennent à autrui. Corneille s'est mal exprimé, parcequ'il vouloit dire, *Ainsi vous me rendrez mon innocence et l'estime publique;* et c'est ce que son vers ne dit pas : *Brevis esse laboro, obscurus fio.*

** Cette proposition peut n'être pas raisonnable, car une passion violente ne raisonne pas; mais elle est vraisemblable de la part d'une femme qui a tué son mari de sa propre main, et qui est capable de tout sacrifier à son ambition. Elle se souvient que, dans le temps où Tryphon ravageoit la Syrie, le peuple, qui n'obéissoit qu'à regret à une femme, voulut la forcer, et la força en effet à se donner un maître. Elle a lieu de craindre que ce peuple, à qui elle a promis de nommer un roi, et qui l'attend ce jour-là même, ne se révolte contre elle si elle osoit éluder sa promesse. Cependant, si elle nomme un roi, Rodogune regne. C'est la condition du traité qu'elle a fait avec les Parthes; et ce traité, qu'elle a rendu public, elle n'ose le violer ouvertement: elle veut en laisser le crime et le danger à celui de ses fils qu'elle nommera

blable dans une tragédie. Est-il possible que Cléopâtre, qui doit connaître les hommes, ne sache pas qu'on ne fait point de telles propositions sans avoir de très fortes raisons de croire qu'elles seront acceptées? je dis plus; il faut que ces choses horribles soient absolument nécessaires. Mais Cléopâtre n'est point réduite à faire assassiner Rodogune, et encore moins à la faire assassiner par ses fils: elle vient de dire que le Parthe est éloigné, qu'elle est sans aucun danger: Rodogune est en sa puissance. Il paraît donc absolument contre la raison que Cléopâtre invite à ce crime ses deux enfants dont elle doit vouloir être respectée. Si elle a tant d'envie de tuer Rodogune, elle le peut sans recourir à ses enfants. Cependant cette proposition si peu préparée, si extraordinaire, prépare des évènements d'un si grand tragique, que le spectateur a toujours pardonné cette atrocité, quoiqu'elle ne

---

roi, et qui pourra la mettre à l'abri du ressentiment du peuple. Vindicative, comme toutes les femmes le sont, et plus ambitieuse encore, elle a lieu de croire que l'offre d'une couronne séduira du moins un de ses fils; et véritablement l'art qu'elle emploie pour leur rendre Rodogune odieuse est si adroitement ménagé, que si, par une fatalité qu'elle n'a ni prévue ni pu prévoir, les deux princes n'étoient pas aussi vivement épris qu'ils le sont de cette princesse, elle leur feroit infailliblement partager sa haine. Peut-être ici Voltaire se trompe-t-il de bonne foi; il faut avouer du moins que ses objections sont très spécieuses: mais alors il n'auroit pas assez fortement conçu le caractere de Cléopâtre, qui ne se dément pas un seul moment, et que nous regardons comme un des chefs-d'œuvre de Corneille: il n'en existe aucun de cette force au théâtre.

soit ni dans la vérité historique ni dans la vraisemblance. La situation est théâtrale ; elle attache malgré la réflexion. Une invention purement raisonnable peut être très mauvaise ; une invention théâtrale, que la raison condamne dans l'examen, peut faire un très grand effet : c'est que l'imagination, émue de la grandeur du spectacle, se demande rarement compte de son plaisir ; mais je doute qu'une telle scene pût être soufferte par des hommes d'un goût et d'un jugement formé, qui la verraient pour la premiere fois.

Vers 125. La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
Quoi ! vous montrez tous deux un visage étonné !

Comment peut-elle être surprise que sa proposition révolte ? elle veut que le crime tienne lieu du droit d'aînesse ; celui des deux qui ne voudra pas tuer sa maîtresse sera le cadet, et perdra le trône : mais si tous deux veulent la tuer, qui sera roi *? Il est clair que la proposition de Cléopâtre est absurde autant qu'abominable ; et cependant elle forme un grand intérêt, parcequ'on veut voir ce qu'elle produira, parceque Cléopâtre tient en sa main la destinée de ses enfants.

En nommera l'aîné ; cet *en* se rapporte à ses deux fils ; mais comme il y a un vers entre deux, le sens ne se

* Alors Cléopâtre, sûre de sa vengeance, choisiroit celui des deux princes qu'elle voudroit favoriser. Ce choix lui est très indifférent, pourvu qu'elle conserve l'autorité et qu'elle se venge.

présente pas clairement, Il faut encore éviter de finir un vers par *aîné*, quand l'autre finit par *aînesse*.

Vers 129. J'ai fait lever des gens par des ordres secrets, etc.

style de gazette.

Vers 137. Vous ne répondez point! Allez, enfants ingrats...
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre.

Cléopâtre n'est pas adroite, quoiqu'elle se soit donnée pour une femme très habile; dès qu'elle s'apperçoit que ses enfants ont horreur de sa proposition elle ne doit pas insister: on ne persuade point un crime horrible par de la colere et des emportements. Quand Phedre a laissé voir son amour à Hippolyte, et qu'Hippolyte répond: *Oubliez-vous que Thésée est mon pere et votre époux?* elle rentre alors en elle-même, et dit: *Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire?* Cela est dans la nature *; mais peut-on supposer qu'une reine qui a de

* La comparaison de Phedre est ici très déplacée, et confirme encore ce que nous avons dit: Voltaire ne s'étoit point assez fortement pénétré du caractere de Cléopâtre; caractere unique, et qui ne peut avoir aucun rapport avec celui de Phedre. En proie à une passion incestueuse qu'elle déteste, Phedre ne paroît sur la scene que poursuivie par des remords, qu'elle garde pendant toute la piece, et qui ne finissent qu'avec sa vie. Cléopâtre, au contraire, non seulement n'a point de remords, mais n'en a pas même l'idée. Furieuse d'avoir laissé pénétrer ses sentiments à ses fils, elle ose les menacer dès qu'elle ne peut plus se flatter de les séduire. Le respect de ces princes, et la soumission qu'ils paroissent toujours conserver pour elle, lui laissent quelque espérance

l'expérience persiste à révolter ses enfants contre elle en se rendant horrible à leurs yeux? De quel droit leur dit-elle qu'elle peut disposer du trône comme de sa conquête, après avoir dit, dans la scene précédente, qu'elle est forcée de descendre du trône? Et comment peut-elle y être forcée en disant qu'elle est maîtresse de tout? Cette contradiction n'est-elle pas palpable? Faut-il que toute cette piece, pleine de traits si fiers et si hardis, soit fondée sur de si grandes inconséquences?

Vers 149. Rien ne vous sert ici de faire les surpris.

Expression trop triviale, sur-tout dans une circonstance si tragique.

Vers 153. Et puisque mon seul choix vous y peut élever...

Cet *y* se rapporte à *trône*, qui est quatre vers auparavant: les pronoms, les adverbes doivent toujours être près des noms qu'ils désignent; c'est une regle à laquelle il n'y a point d'exception.

Vers 154. Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

Ce vers est très beau. Mais comment une reine habile

---

de pouvoir du moins les intimider par ses menaces. Nous ne disons pas que la conduite de cette femme atroce soit raisonnable; mais nous répétons que les passions effrénées ne raisonnent pas, et que tout ce qui paroît choquant, ou même incroyable à Voltaire, est rendu vraisemblable par le caractere de Cléopâtre, tel que Corneille l'a conçu: c'est ce que démontre assez le succès constant de la piece.

peut-elle avouer son crime à ses enfants, et les presser d'en commettre un autre?

SCENE IV.

Vers 1. Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre?

Voilà donc encore un foudre dont un arrêt met un espoir en poudre; et Antiochus répond par écho à cette figure incohérente : nouvelle preuve du peu de soin qu'on prenait alors de châtier son style. Despréaux est le premier qui ait appris comment on doit toujours parler en vers. La douleur respectueuse d'Antiochus est aussi contraire à l'histoire qu'à la politique ordinaire des princes. Plusieurs ont fait enfermer leurs meres pour de bien moindres crimes*. Cléopâtre vient d'avouer à ses enfants qu'elle a assassiné leur pere; elle veut les forcer à assassiner leur maîtresse; elle doit être à leurs yeux infiniment plus coupable que Clytemnestre ne le fut pour Oreste. Est-ce là le cas de dire, *j'aime ma mere*? Mais ce sentiment d'amour respectueux pour une mere est si profondément gravé dans tous les cœurs bien faits, que tous les spectateurs pensent comme Antiochus. Telle est la magie de la poésie; le poëte tient les cœurs dans sa main; il peut, s'il

* Parcequ'ils en avoient le pouvoir, et qu'ils étoient sûrs d'être obéis; mais ici aucun des deux princes n'a de parti formé; leur sort d'ailleurs est tellement dans la dépendance de leur mere, qu'elle peut à son gré élever au trône, ou réduire à la condition de sujet celui qu'elle voudra.

veut, peindre Antiochus comme un Oreste; et alors le public s'intéressera à sa vengeance: il peut le peindre comme un prince sévere et juste, qui, pour le bien de son état, veut ôter le gouvernement à une femme homicide, le fléau de ses sujets; alors les spectateurs applaudiront à sa justice: il peut le peindre soumis, respectueux, attaché à sa mere autant qu'indigné; et alors le public partage les mêmes sentiments. Cette derniere situation est la seule convenable à la construction de cette tragédie, d'autant plus qu'Antiochus est représenté comme un jeune homme soumis; mais aussi son caractere est sans force.

Vers 38. Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mere;
Et plus je vois son crime indigne de ce rang...

Ce mot de *rang* ne convient point à *mere*: on n'a point le rang de mere comme on a le rang de reine.

Vers 44. Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.

On n'est point formé de traits, et les forfaits ne s'impriment point sur le front.

Vers 54. Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

Il n'est peut-être pas bien naturel qu'Antiochus dise qu'une larme peut changer le cœur de Cléopâtre, après qu'elle lui a proposé de sang-froid le plus grand des crimes; mais ce contraste du caractere d'Antiochus avec celui de Séleucus est si beau, qu'on aime cette petite illusion que se fait le cœur vertueux d'Antiochus.

Vers 59. De ses pleurs tant vantés je découvre le fard.

Le fard des pleurs est des plus impropres. On peut demander pourquoi on a dit avec succès, *le faste des pleurs*, pour exprimer l'ostentation d'une douleur étudiée, et que le mot de *fard* n'est pas recevable ? c'est qu'en effet il y a de l'ostentation, du faste dans l'appareil d'une douleur qu'on étale; mais on ne peut mettre réellement du fard sur des larmes : cette figure n'est pas juste, parce qu'elle n'est pas vraie. *

Vers 61. Elle fait bien sonner ce grand amour de mere.

Cette expression est trop triviale ; de plus il ne faut

---

* Personne n'a jamais cru qu'on pût mettre réellement du fard sur la vérité; cependant Burrhus dit à Agrippine, dans Britannicus :

> Je répondrai, madame, avec la liberté
> D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

On ne s'est jamais avisé d'appliquer du fard sur la langue d'un enfant; Boileau, dans son épître à M. de Seignelai, n'en a pas dit avec moins d'élégance et de grace :

> Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard,
> A peine du filet encor débarrassée,
> Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.

Par quelle fatalité Voltaire oppose-t-il si souvent des scrupules de grammairien à des beautés poétiques ?

pas une grande pénétration pour deviner qu'une femme si criminelle ne travaille que pour elle seule.

Vers 72. Il est (le trône) à l'un de nous, si l'autre le consent.

Le consent n'est pas français; mais ce seul vers suffit pour démontrer combien Cléopâtre a été imprudente avec ses deux enfants.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Vers 4. (Voilà) comme elle use enfin de ses fils, et de moi.

Ce vers est du ton de la comédie. *User de quelqu'un* est du style familier, et Cléopâtre n'a point usé de Rodogune. Il est triste que Rodogune n'apprenne son danger et le dessein barbare de Cléopâtre que par une confidente qui trahit sa maîtresse: n'eût-il pas été plus théâtral et plus touchant de l'apprendre par les deux freres? tous deux brûlants pour elle, tous deux consternés en sa présence; Antiochus n'avouant rien par respect pour sa mere; et Séleucus, qui la ménage moins, dévoilant ce secret terrible avec horreur! cette situation ne feraitelle pas une impression plus forte qu'une suivante qui recommande le secret à Rodogune, de peur d'être perdue? à quoi Rodogune répond qu'*elle reconnaîtra ce service en son lieu.*

Cet avertissement que donne la suivante à Rodogune démontre combien Cléopâtre a été imprudente de vouloir charger ses enfants d'un crime qui n'entrera jamais dans le cœur d'aucun homme; et il y a même beaucoup plus que de l'imprudence à proposer à deux jeunes princes qu'on sait être vertueux, de tuer leur maîtresse? Mais comment Cléopâtre, après avoir vu avec quelle juste

horreur ses enfants la regardent, a-t-elle pu confier à Laonice qu'elle a fait cette proposition à ses fils *? quelle fureur a-t-elle de découvrir toujours à une confidente qu'elle méprise, tout ce qui peut la rendre exécrable et avilie aux yeux de cette confidente?

Vers 23. Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
Devoit de cet hymen honorer la splendeur.

Cet Oronte qui, comme ambassadeur, devait honorer *la splendeur d'un hymen*, et qui ne dit pas un mot, joue dans cette scene un bien mauvais personnage; mais une confidente qui dit le secret de sa maîtresse en joue un plus mauvais encore. C'est un moyen trop petit, trop commun dans les comédies.

SCENE II.

Au lieu d'une situation tragique et terrible, que la fureur de Cléopâtre faisait attendre, on ne voit ici qu'une scene de politique entre Rodogune et l'ambassadeur Oronte. Rodogune a deux grands objets, son amour et la haine de Cléopâtre : ces deux objets ne produisent

---

* Elle n'a pas eu besoin de confier cette proposition à Laonice. Voltaire oublie que non seulement Laonice étoit présente à la scene de Cléopâtre et de ses deux fils, mais que Cléopâtre elle-même l'a engagée à demeurer, et à écouter ce qu'elle alloit leur dire :

Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Ecoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

ici aucun mouvement, ils sont écartés par des discours de politique. On a déja observé que le grand art de la tragédie est que le cœur soit toujours frappé des mêmes coups, et que des idées étrangeres n'affaiblissent pas le sentiment dominant. Cet Oronte, qui ne paraît qu'au troisieme acte, lui dit *qu'il aurait perdu l'esprit s'il lui conseillait la résistance*; et il lui conseille de *faire l'amour politiquement.* Mais d'où sait-il que les deux fils de Cléopâtre aiment Rodogune *? Les deux freres avaient été jusque-là si discrets, qu'ils s'étaient caché l'un à l'autre leur passion; comment cet ambassadeur peut-il donc en parler comme d'une chose publique? et si l'ambassadeur s'en est apperçu, comment leur mere l'a-t-elle ignorée?

Vers 9. L'avis de Laonice est sans doute une adresse.

Pourquoi cet inutile *Oronte*, qui croit parler ici en ambassadeur fort adroit, soupçonne-t-il que l'avis est faux, et que c'est un piege que Cléopâtre tend ici à Rodogune? ne connaît-il pas les crimes de Cléopâtre? ne la doit-il pas croire capable de tout? ne doit-il pas ba-

---

* Il vient de l'apprendre de Laonice à l'instant même. C'est en sa présence que Laonice vient de dire à Rodogune:

> Au reste assurez-vous de l'amour des deux princes;
> Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces.

Voilà de singulieres inadvertances pour un commentateur! Voltaire a véritablement mis dans son travail trop de légèreté et d'insouciance.

lancer les raisons ? Il joue ici le rôle de ce qu'on appelle un gros fin, et rien n'est ni moins tragique ni plus mal imaginé.

Vers 35. Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître et des rois et des dieux ?
L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.

Comment une femme porte-t-elle ce grand maître ? *L'amour maître des dieux* est une expression de madrigal indigne d'un ambassadeur.

Remarquons encore qu'on n'aime point à voir un ambassadeur jouer un rôle si peu considérable.

SCENE III.

Vers 1. Quoi ! je pourrois descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amants mendier le service.

Voici Rodogune qui oublie dans le commencement de ce monologue et son danger et son amour : elle prend la hauteur de ces princesses de roman qui ne veulent rien devoir à leurs amants ; *celles de sa naissance ont*, dit-elle, *horreur des bassesses ;* et cette scrupuleuse et modeste princesse qui a dit qu'*il est des nœuds secrets*, qu'*il est des sympathies, dont par le doux rapport les ames assorties*, etc., et qui craint de s'avouer à elle-même la sympathie qu'elle a pour Antiochus ; cette fille si timide va (la scene d'après) proposer à ses deux amants d'assassiner leur mere, et elle dit ici qu'elle ne veut pas mendier leur service ! Quoi ! elle craint de leur avoir la moindre obligation, et elle va leur demander le sang de Cléopâtre !

C'est au lecteur à se rendre compte de l'impression que ces contrastes font sur lui.

Vers 3. Et, sous l'indigne appât d'un coup-d'œil affété,
J'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma sûreté!

Je ne sais si cette figure est bien juste ; *chercher sa sûreté sous l'appât d'un coup d'œil affété.*

Vers 5. Celles de ma naissance ont horreur des bassesses ;
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.

Mais si celles de sa naissance ont le sang tout généreux, comment cette générosité s'accorde-t-elle avec le parricide?

Vers 7. Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir.

On ne doit jamais montrer de la fierté que quand on nous propose quelque chose d'indigne de nous ; dans tout autre cas la fierté est méprisable. Cette fierté de Rodogune ne paraît point placée : elle éprouvera la force de leur amour sans flatter leurs desirs, sans leur jeter d'amorce ; et si cet amour est assez fort pour lui servir d'appui, elle fera régner cet amour en régnant sur lui. Et c'est pour débiter ces galimatias que Rodogune fait un monologue de soixante vers.

Vers 13. Sentiments étouffés de colere et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine.

Des sentiments qui rallument des flambeaux à la haine de la reine, et qui rompent la *loi dure* d'un oubli *contraint*

pour *rendre* justice, ce sont des paroles qui ne forment point un sens net ; c'est un style aussi obscur qu'emphatique: et on doit d'autant plus le remarquer que plus d'un auteur a imité ces fautes.

Vers 17. Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encore étincelante.

On dirait bien, *Je crois le voir encore étincelant de courroux;* mais ce n'est pas l'image qui est encore animée*; de plus on n'étincelle point d'amour.

Vers 25. Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes.

Ces réflexions sur *la haute naissance qui approche des couronnes et qui asservit les personnes* sont de ces lieux communs qui étaient pardonnables autrefois.

Vers 27. Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr.

Ici elle n'a point de cœur pour aimer ni haïr; et, dans le même monologue, elle reprend un cœur pour aimer et haïr : ces antitheses, ces jeux de vers ne sont plus permis.

Vers 41. Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme...

Consentir *à*, et non consentir *le* : ce verbe gouverne toujours le datif, exprimé chez nous par la préposition *à*.

* L'image, quoi qu'en dise Voltaire, peut encore être animée; car en poésie tout doit l'être.

Il est vrai qu'au barreau on viole cette regle ; mais le style du barreau est celui des barbarismes.

Vers 50. S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes.

Que veut dire cela ? veut-elle parler de l'ordre qu'elle va donner à ses deux amants de tuer leur mere ? est-ce là le cas d'un soupir ? ne faut-il pas avouer que presque tous les sentiments de ce monologue ne sont ni assez vrais ni assez touchants ?

Vers 52. Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux.

Enfin cette même Rodogune, qui songe à faire assassiner une mere par ses propres fils, fait une invocation à l'amour, et le prie de ne pas paraître dans ses yeux : voilà une singuliere timidité pour une fille qui n'est plus jeune *, qui a voulu épouser le pere, qui est amoureuse du fils, et qui veut faire assassiner la mere ! La force de la

* Tout est altéré dans la maniere dont Voltaire présente ici les objets. Il n'est pas vrai que Rodogune ne soit plus jeune. Ce n'est pas elle qui a voulu épouser Nicanor ; elle lui avoit été promise peut-être sans la consulter, et, comme on dispose de la main des jeunes princesses sans leur aveu, par des convenances purement politiques. La proposition qu'elle va faire aux deux princes d'assassiner leur mere n'est pas sérieuse ; elle sait trop que ni l'un ni l'autre n'en seroit capable, et elle-même l'avouera dans une autre scene. Voltaire ne devoit pas imputer à Corneille des intentions que Corneille a constamment désavouées, comme on le verra dans l'examen de sa piece, dont Voltaire ne parle pas, et qu'il semble avoir n'avoir pas lu.

situation a fait apparemment passer tous ces défauts, qui aujourd'hui seraient relevés sévèrement dans une pièce nouvelle.

SCENE IV.

Vers 1. Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir, etc.

Et de quoi veut-il qu'elle s'offense? de ce que deux frères, dont l'un doit l'épouser et la faire reine, joignent à l'offre du trône un sentiment dont elle doit être charmée et honorée? Ce faux goût était introduit par nos romans de chevalerie, dans lesquels un héros était sûr de l'indignation de sa dame, quand il lui avait fait sa déclaration; et ce n'était qu'après beaucoup de temps et de façons qu'on lui pardonnait.

Vers 3. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent.

Cet *en* ne paraît se rapporter à rien, car les cœurs ne soupirent pas d'expliquer un pouvoir.

Vers 5. Mais un profond respect nous fit taire, et brûler.

Un profond respect ne fait pas brûler *, au contraire.

Vers 7. L'heureux moment approche où votre destinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée.

Aucunement est un terme de loi qui ne doit jamais entrer dans un vers.

* Un profond respect ne fait pas brûler, mais il fait brûler en silence; et c'est ce que Corneille a voulu dire.

Vers 9. Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmi nous
La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux.

Incertain parmi nous, il veut dire *incertain entre nous deux;* mais *parmi* ne peut jamais être employé pour *entre.*

Vers 11. C'est trop d'indignité que notre souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de reine.

Quelle indignité y a-t-il que Rodogune partage le trône avec celui qui sera roi de Syrie? Quoi! parceque ces deux princes s'appellent ses *captifs*, il y aura de l'indignité qu'elle soit reine? c'est jouer sur les mots de *reine* et de *captif;* et c'est un ton de galanterie qui est bien loin du tragique.

Vers 13. Notre amour s'en offense, et, changeant cette loi,
Remet à notre reine à nous choisir un roi.

Il faudrait, *lui remet le choix* : on ne dit point, *je vous remets à décider*, mais *il vous appartient de décider*, *je m'en remets à votre décision.*

Vers 15. Ne vous abaissez plus à suivre la couronne.

On ne suit point une couronne; on suit l'ordre, la loi qui dispose de la couronne.

Vers 19. L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure...
Vient sacrifier à votre élection
Toute notre espérance et notre ambition.

Élection ne peut être employé pour choix; *élection d'un empereur*, *d'un pape*, suppose plusieurs suffrages.

Vers 24. Nous céderons sans honte à cette illustre marque.

On ne *cede point à une illustre marque*, même pour rimer avec *monarque;* il faudrait spécifier cette *marque*.

Vers 25. Et celui qui perdra votre divin objet
Demeurera du moins votre premier sujet.

Votre divin objet ne peut signifier *votre divine personne;* une femme est bien l'objet de l'amour de quelqu'un, et, en style de ruelle, cela s'appelait autrefois *l'objet aimé;* mais une femme n'est point son propre objet.

Vers 33. Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir,
Si celles de mon rang avoient droit de choisir.

Cette expression, *celles de mon rang*, est souvent employée; non seulement elle n'est pas heureuse, mais ce n'est pas de *rang* qu'il s'agit; elle parle du traité qui l'oblige d'épouser l'aîné des deux freres. Ces mots, *celles de mon rang*, semblent être un terme de fierté qui n'est pas ici convenable.

Vers 38. Et l'ordre des traités regle tout dans leur cœur.

Il n'y a d'ordre des traités que par les dates; il fallait, *la loi des traités*, à moins qu'on n'entende par *ordre* cette loi même; mais le mot d'*ordre* est impropre dans ce sens.

Vers 39. C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne.

Un cœur qui suit une couronne, tour impropre et forcé: cette faute est répétée deux fois.

Vers 41. Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir.

Je prendrai du secret révélé le pouvoir de vous aimer; cela n'est pas français : *j'en prendrai* est obscur.

Vers 42. Et mon amour pour naître attendra mon devoir.

Un amour peut bien attendre le devoir pour se manifester, mais non pas pour naître; car, s'il n'est pas né, comment peut-il attendre? il eût fallu peut-être, *et pour oser aimer j'attendrai mon devoir*, ou bien, *et j'attendrai pour aimer l'ordre de mon devoir.*

Voilà donc Rodogune qui déclare qu'elle se donnera à l'aîné, et qu'elle l'aimera; comment pourra-t-elle après déclarer qu'elle ne se donnera qu'à l'assassin de Cléopâtre, quand elle a promis d'obéir à Cléopâtre?

Vers 45. J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous.

On entreprend sur des droits et non sur une personne. *Entreprendre sur quelqu'un à accepter un choix*, cela n'est pas français.

Vers 51. Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.

Ranime ne peut gouverner le datif; c'est un solécisme.

Vers 53. Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir établi.

On ne viole point un oubli, on ne l'établit pas davantage; l'oubli ne peut être personnifié. *

* L'oubli d'une injure ou d'une hostilité peut être établi pour première base d'un traité de paix, et cette condition peut être violée : nous ne voyons rien ici d'impropre ni d'incorrect.

Vers 55. Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre;
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre.

Se laisser surprendre d'un feu qu'on réveille ne paraît pas juste; on n'est point surpris d'un feu qu'on attise, mais on peut en être atteint.

Vers 63. Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.

De vaines fumées poussées en l'air par des fureurs ne font pas, comme je l'ai remarqué ailleurs, une belle image; et Corneille emploie trop souvent ces fumées poussées en l'air.

Vers 65. Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez
Pour en craindre les maux que vous vous figurez?

Il paraît naturel que Cléopâtre ait intérêt à ce choix, puisque Rodogune peut choisir le cadet, et que Cléopâtre doit choisir l'aîné : de plus la phrase est trop louche; *a-t-elle intérêt pour en craindre?*

Vers 69. Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.

Chacun de nous peut céder sa part de son espérance,*

---

* Il n'est pas question, comme Voltaire l'entend, par méprise, de *céder une part de son espérance;* mais une part de la couronne qu'on a droit d'espérer. « La couronne est à nous, dit Sé-« leucus; et, sans manquer de respect au choix que fera Cléopâ-« tre, chacun de nous peut en céder sa part à son frere ». Le mot *espérance* ne se trouve pas même dans tout ce que dit Séleucus.

et rendre au choix de Rodogune ce qu'il doit au hasard: quel langage! quel tour! il faudrait au moins, *ce qu'il devrait au hasard*; car les deux freres n'ont encore rien.

Vers 72. Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur.

Un droit d'aînesse dont on est traité avec rigueur; cela n'est pas français, et le vers n'est pas bien tourné.

Vers 75. On vous applaudiroit, quand vous seriez à plaindre.

Applaudirait n'est pas le mot propre; c'est *on vous féliciterait.*

Vers 80. Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume.

Qu'est-ce qu'ôter l'amertume à un espoir?

Vers 81. Et permettez que l'heur qui suivra votre époux...

Un heur qui suit un époux, et qui redouble à le tenir! tout cela est impropre, et n'est ni bien construit ni français; ce sont autant de barbarismes.

Vers 82. Se puisse redoubler à le tenir de vous...

est encore un barbarisme: *un heur qui redouble à le tenir!* il semble que ce soit cet *heur* qui tienne.

Vers 83. Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle;
Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule.

Cela n'est ni français, ni noble, ni exact. *Aveugler* et *reculer* sont des figures qui ne peuvent aller ensemble:

toute métaphore doit finir comme elle a commencé. Qu'est-ce que l'effort d'un feu qui recule deux princes tâchant d'avancer?

Vers 87. Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare...

ne paraît pas bien dit; on ne prépare pas une vertu comme on prépare une réponse, un dessein, une action, un discours, *etc.*

Vers 88. Je crains d'en faire deux si le mien se déclare.

Elle craint d'en faire deux. On ne sait par la construction si c'est deux heureux ou deux mécontents; *le mien* veut dire *mon cœur :* toute cette tirade est un peu embrouillée.

Vers 90. Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux.

Tenir à bonheur est une façon de parler de ce temps-*là;* mais la belle poésie ne l'a jamais admise.

Vers 95. Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services,
Voudront de mon orgueil exiger les caprices.

Il est bien étrange qu'elle se serve de ce mot, et qu'elle appelle *caprice* l'abominable proposition qu'elle va faire.

Vers 97. Par quels degrés de gloire on me peut mériter.

Elle appelle un parricide *degré de gloire*; si elle parle sérieusement, elle dit une chose aussi affreuse que fausse; si c'est une ironie, c'est joindre le comique à l'horreur.

Vers 99. Ce cœur vous est acquis après le diadême,
Princes; mais gardez-vous de le rendre à lui-même.

Ces idées et ces expressions ne sont pas nettes. *Cœur acquis après le diademe!* elle veut dire, *je dois mon cœur à celui qui étant roi sera mon époux. Rendre à lui-même,* veut dire, *gardez-vous de faire dépendre la couronne du service que je vais exiger de vous.*

Vers 103. Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services,
Dont nous ne vous fussions d'amoureux sacrifices?

On peut faire un sacrifice de son devoir, de ses sentiments, de sa vie, et non de ses travaux et de ses services; mais c'est par des services et des travaux qu'on fait des sacrifices: et quelle expression que des *sacrifices amoureux!*

Vers 105. Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter?

Des périls ne sont point des degrés; on ne mérite point par des degrés: tout cela est écrit barbarement.

Vers 116. J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être.

N'est-il pas étrange que Rodogune prenne le prétexte d'obéir à son roi pour demander la tête de la mere de ce roi? comment peut-elle attester tous les dieux qu'elle est contrainte par les deux enfants à leur faire cette proposition? Ces subtilités sont-elles naturelles? ne voit-on pas qu'elles ne sont employées que pour pallier une horreur qu'elles ne pallient point?

Vers 120. J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue, etc.

Une chaleur défendue, un devoir qui rend un souvenir, un souvenir que les traités ne peuvent retenir, font un amas de termes impropres, et une construction trop vicieuse.

Vers 123. Tremblez, princes, tremblez au nom de votre pere;
Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mere:
Je l'avois oublié, sujette à d'autres lois;
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.

On sent bien qu'elle veut dire, *je ne l'avais pas vengé;* mais le mot d'*oublier*, quand il est seul, signifie *perdre la mémoire*, excepté dans les cas suivants; *je veux bien l'oublier, vous devez l'oublier, il faut oublier les injures*, etc.: on n'est point sujette à des lois; cela n'est pas français: et de quelles lois veut-elle parler?

Vers 128. J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine.

Cette antithese est-elle bien naturelle? une situation terrible permet-elle ces jeux d'esprit? comment peut-on en effet haïr et aimer les mêmes personnes? *Et ce n'est point ainsi que parle la nature.*

Vers 135. Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse.

On ne porte point un sang: il était aisé de dire, *ce sang qui coule en vous*, ou *le sang dont vous sortez.*

Vers 138. Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit?

Le sens est louche; *contre elle* signifie *contre votre*

gloire ; et *lui* signifie *votre amour* : c'est là le sens ; mais il faut le chercher : la clarté est la premiere loi de l'art d'écrire ; et puis comment l'esprit de ces princes peut-il être soulevé contre leur gloire? est-ce parcequ'ils s'effraient d'un parricide?

Vers 141. Vous devez la punir, si vous la condamnez ;
Vous devez l'imiter, si vous la soutenez.

Rien de tout cela ne paraît vrai ; un fils n'est point du tout obligé de punir sa mere, quoiqu'il condamne ses crimes ; il doit encore moins l'imiter, quoiqu'il lui pardonne. Faut-il un raisonnement faux pour persuader une action détestable? Que veut dire en effet, *vous devez l'imiter, si vous la soutenez?* Cléopâtre a tué son mari, ses enfants doivent-ils tuer leurs femmes?

Vers 144. J'avois su le prévoir, j'avois su le prédire...

Si elle a su le prévoir, comment s'expose-t-elle à toute l'horreur qu'elle mérite qu'on ait pour elle?

Vers 145. . . . . Il n'est plus temps, le mot en est lâché.

Il semble que cette idée affreuse et méditée lui soit échappée dans le feu de la conversation ; cependant elle a préparé avec beaucoup d'artifice la proposition révoltante qu'elle fait.

Vers 146. Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.

En vain je l'ai tâché n'est pas français ; on dit, *je l'ai voulu, je l'ai essayé*, parcequ'on veut une chose, on l'essaie, mais on ne la tâche pas.

Vers 147. Appelez ce devoir haine, rigueur, colere ;
Pour gagner Rodogune il faut venger un pere.

On voit trop que *colere* n'est là que pour rimer.

Vers 149. Je me donne à ce prix : osez me mériter.

Il est vrai que tous les lecteurs sont révoltés qu'une princesse si douce, si retenue, qui tremble de prononcer le nom de son amant, qui craignait de devoir quelque chose à ceux qui prétendaient à elle, ordonne de sang froid un parricide à des princes qu'elle connaît vertueux *, et dont elle ne savait pas un moment auparavant qu'elle fût aimée ; elle se fait détester, elle sur qui l'intérêt de la

* Toutes les objections que Voltaire accumule ici ne sont fondées que sur une fausse supposition : il veut que Rodogune commande sérieusement un parricide aux deux princes, et qu'elle ait l'espérance de les y déterminer. Il est bien vrai que, d'après les raisons pressantes qu'elle a de ne pas s'expliquer sur le sentiment de préférence qui peut la décider en faveur de l'un ou de l'autre, et même, pour éluder l'éclaircissement qu'ils lui demandent, elle leur propose réellement ce parricide ; mais elle est bien sûre que la proposition les révoltera ; et c'est ce que, dans l'acte suivant, elle avoue à Antiochus lui-même. Si Voltaire avoit lu, comme il le devoit, l'examen que Corneille a fait de Rodogune, il y auroit vu que les objections qu'il reproduit ici sont précisément les mêmes que l'on fit à Corneille dans la nouveauté de l'ouvrage ; il y auroit vu les réponses de ce grand homme, et du moins il n'eût pas dissimulé ce qu'il avoit dit pour sa défense. Nous nous répétons à regret, mais c'est que Voltaire lui-même ne cesse de se répéter avec une affectation qui ressemble trop à la malveillance

piece devait se rassembler. Cette situation pourtant inspire un intérêt de curiosité; on ne peut en éprouver d'autre. Cléopâtre est trop odieuse; Rodogune le devient en ce moment autant qu'elle, et beaucoup plus méprisable, parceque, contre toutes les lois que la raison a prescrites au théâtre, elle a changé de caractere. L'amour dans cette piece ne peut toucher le cœur, parcequ'il n'agit qu'à reprises interrompues, qu'il n'est point combattu, qu'il ne produit point de danger, et qu'il est presque toujours exprimé en vers languissants, obscurs, ou du style de la comédie. L'amitié des deux freres ne fait pas le grand effet qu'on en attend, parceque l'amitié seule ne peut produire de grands mouvements au théâtre que quand un ami risque sa vie pour son ami en danger. L'amitié qui ne va qu'à ne se point brouiller pour une maîtresse est froide, et rend l'amour froid. La plus grande faute peut-être dans cette piece est que tout y est ajusté au théâtre d'une maniere peu vraisemblable, et quelquefois contradictoire; car il est contradictoire que cet ambassadeur Oronte soit instruit de l'amour des deux freres, et que Rodogune ne le sache pas. Il n'est guere possible qu'Antiochus aime une mere parricide; et c'est une chose trop forcée que Cléopâtre demande la tête de Rodogune, et Rodogune la tête de Cléopâtre, dans la même heure et aux mêmes personnes, d'autant plus que ce meurtre horrible n'est nécessaire ni à l'une ni à l'autre; toutes deux même en faisant cette proposition risquent beaucoup plus qu'elles ne peuvent espérer. Les hommes les moins instruits sentent trop que toutes ces préparations si forcées, si peu naturelles, sont l'échafaud préparé pour

établir le cinquieme acte. Cependant l'auteur a voulu qu'Antiochus pût balancer entre sa mere et sa maîtresse, quand elles s'accuseront l'une et l'autre d'un parricide et d'un empoisonnement; mais il était impossible qu'Antiochus fût raisonnablement indécis entre ces deux princesses, si elles n'avaient paru également coupables dans le cours de la piece. Il fallait donc nécessairement que Rodogune pût être soupçonnée avec quelque vraisemblance; mais aussi Rodogune, en se rendant si coupable, changeait de caractere et devenait odieuse: il fallait donc trouver quelque autre nœud, quelque autre intrigue qui sauvât le caractere de Rodogune; il fallait qu'elle parût coupable et qu'elle ne le fût pas: ce moyen eût encore eu de grands inconvénients. Il reste à savoir s'il est permis d'amener une grande beauté par de grands défauts, et c'est sur quoi je n'ose prononcer; mais je doute qu'une piece remplie de ces défauts essentiels, et en général si mal écrite, pût aujourd'hui être soufferte jusqu'au quatrieme acte par une assemblée de gens de goût qui ne prévoiraient pas les beautés du cinquieme.

Vers 151. Adieu, princes.

Adieu, après une telle proposition! et observez qu'elle n'a pas dit un seul mot de la seule chose qui pourrait en quelque façon lui faire pardonner cette horreur insensée; elle devrait leur dire au moins, Cléopâtre vous a demandé ma tête; ma sûreté me force à vous demander la sienne.

SCENE V.

Vers 1.* . . . . . Hélas! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite!

Est-ce ici le temps de se plaindre qu'on a mal reçu ces profonds respects de l'amour, quand il s'agit d'un parricide?

Vers 4. Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Ce vers a toujours été regardé comme un jeu d'esprit qui diminue l'horreur de la situation. On dit que les Parthes lançaient des fleches en fuyant; mais ce n'est pas parceque Rodogune sort qu'elle afflige ces princes, c'est parcequ'elle leur a fait auparavant une proposition affreuse qui n'a rien de commun avec la maniere dont les Parthes combattaient.

Vers 7. Plaignons-nous sans blasphême.

Ne croirait-on pas entendre un héros de roman qui traite sa maîtresse de divinité?

Vers 10. Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

Peut-on employer ces idées et ces expressions de roman dans un moment si terrible? il n'y a rien de si plat et de si mauvais que ce vers. *

* Le vers n'est pas tragique; il convient mal à la situation: mais Voltaire ne devoit-il pas s'exprimer moins durement? la bienséance n'est-elle pas blessée? Nous ne nous permettrions pas en parlant d'un mauvais vers de Voltaire d'écrire qu'il n'y a rien de si plat.

Vers 11. C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris,
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

On ne sait, par la construction, si c'est au prix du sang de sa mere.

Vers 13. C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte...

Lui se rapporte au *trône;* mais on ne se sert point de ce pronom pour les choses inanimées. Ces vers jettent de l'obscurité dans le dialogue : *tenir bien peu de compte d'un trône*, termes d'une prose rampante.

Vers 14. Que faire une révolte et si pleine et si prompte.

Faire une révolte contre une femme qui a imaginé quelque chose de si noir ! cette expression ne serait pas pardonnée à Céladon ; *faire une révolte* n'est pas français.

Vers 17. La révolte, mon frere, est bien précipitée...

La révolte, trois fois répétée, rebute trois fois dans une telle circonstance ; on voit que cette idée de traiter de souveraine et de divinité une maîtresse qui exige un parricide est indigne non seulement d'un héros, mais de tout honnête homme.

Non seulement cet amour romanesque est froid et ridicule, mais cette dissertation sur le respect et l'obéissance qu'on doit à l'objet aimé, quand cet objet aimé ordonne de sang-froid un parricide, est peut-être ce qu'il y a de plus mauvais au théâtre aux yeux des connaisseurs.

Vers 18. Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée.

On ne rompt point une loi, on ne la rétracte pas; *révoquer* est le mot propre: on rétracte une opinion.

Vers 19. Et c'est à nos desirs trop de témérité
De vouloir de tels biens avec facilité.

Que veut dire ce *trop de témérité à ses desirs, de vouloir de tels biens?* de quels biens a-t-on parlé? de quelle gloire s'agit-il? que prétend-il par ces sentences? Si Rodogune a fait ce qu'elle ne devait pas faire, Antiochus dit ce qu'il ne devrait pas dire.

Vers 22. Pour gagner un triomphe il faut une victoire.

On gagne une victoire, et non un triomphe.

Vers 24. Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements.

Un déguisement n'est point fort: il faut toujours, ou le mot propre, ou une métaphore juste. Antiochus veut dire qu'il ne peut se dissimuler ses malheurs.

Vers 25. Leur excès à mes yeux paroît un noir abyme
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire est sans nom...

Un abyme noir où la haine s'apprête! et une gloire sans nom! on dit bien *un nom sans gloire;* mais *gloire sans nom* n'a pas de sens.

Vers 35. J'en ferois comme vous (des discours)

n'est pas français; et *je ferais comme vous* est du style de la comédie.

Vers 38. Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme.

Il voit bien ce qu'est Rodogune ; mais il n'y a jamais eu que cette femme au monde qui ait dit, *tuez votre mere, si vous voulez que je vous épouse.* Le trône n'a rien de commun avec la monstrueuse idée de la douce Rodogune. Ce qu'il y a de pis, c'est que tous les raisonnements d'Antiochus et de Séleucus ne produisent rien : ils dissertent ; les deux freres ne prennent aucune résolution ; et le malheur de leur personnage jusqu'ici est de ne rien faire, et d'attendre ce qu'on fera d'eux.

Vers 47. Comme j'aime beaucoup, j'espere encore un peu.

Beaucoup et *un peu* ; cette antithese n'est pas digne du tragique.

Vers 48. L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu.

Un feu où brûle l'espoir ! *

Vers 49. Et son reste confus me rend quelques lumieres...

Ce reste confus du feu de l'amour peut-il donner des lumieres, parcequ'on se sert du mot *feu* pour exprimer l'amour ? n'est-ce pas abuser des termes ? Est-ce ainsi que la nature parle ?

Vers 50. Pour juger mieux que vous de ces ames si fieres.

Il semble que l'auteur ait été si embarrassé de cette

* Corneille ne dit point *un feu où brûle l'espoir.* Nous ne prétendons pas justifier son vers ; mais il ne faut pas lui faire dire ce qu'il n'a pas dit.

situation forcée, qu'il ait voulu exprès se rendre inintelligible : une fuite qui dérobe des cœurs à des soupirs ! une haine qui attend des larmes et qui rend les armes !

Vers 58. Il vous faudra parer leurs haines mutuelles.

On ne pare point une haine comme on pare un coup d'épée.

Vers 61. . . . . Ni maîtresse ni mere
N'ont plus de choix ici ni de lois à nous faire.

Il veut dire, *nous n'avons plus à choisir entre Cléopâtre et Rodogune*. N'ont plus de choix*, dans le sens qu'on lui donne ici, n'est pas français.

Vers 64. Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi.

Lorsqu'on prend la résolution de renoncer à un royaume, un si grand effort doit-il être si soudain ? fait-il une grande impression sur les spectateurs, surtout quand cette cession ne produit rien dans la piece ?

---

* Ce n'est point là du tout la pensée de Séleucus : il veut dire : « Ni Cléopâtre ni Rodogune n'ont plus désormais à choisir entre « nous, puisque je vous fais roi, et que je vous cede Rodogune ». Ce ne peut être que par distraction que Voltaire lui prête ici un sens si opposé à celui de Corneille.

SCENE VI.

Vers 4. Elle agira pour vous, mon frere, également,
Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance.

Cela est très obscur, et à peine intelligible ; on ne fait point violence à une espérance.

Vers 7. La pesanteur du coup souvent nous étourdit, etc.

Antiochus perd là dix vers entiers à débiter des sentences : est-ce l'occasion de disserter, de parler de malades qui ne sentent point leur mal, et d'ombres de santé qui cachent mille poisons ? On ne peut trop répéter que la véritable tragédie rejette toutes les dissertations, toutes les comparaisons, tout ce qui sent le rhéteur, et que tout doit être sentiment, jusque dans le raisonnement même.

Vers 14. Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage...

Vaincre un orage est impropre ; on détourne, on calme un orage, on s'y dérobe, on le brave, etc., on ne le *vainc* pas : cette métaphore d'orage vaincu ne peut convenir à des ombres de santé qui cachent des poisons.

Vers 15. Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux,
La nature et l'amour voudront parler pour nous.

La nature et l'amour qui parlent contre l'effort d'un courroux ! Voilà encore des expressions impropres : je ne me lasserai point de dire qu'il les faut remarquer, non

pas pour observer des fautes, mais pour être utile à ceux qui ne lisent pas avec assez d'attention, à ceux qui veulent se former le goût et posséder leur langue, à ceux qui veulent écrire, aux étrangers qui nous lisent. On a passé beaucoup de fautes contre la langue, et contre l'élégance et la netteté de la construction ; le lecteur attentif peut les sentir. On a craint de faire trop de remarques *, et de marquer une affectation de critiquer.

* Voltaire dit qu'il a craint de faire trop de remarques, et le volume de ses remarques, si elles étoient rassemblées, excéderoit de beaucoup le volume de la piece.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. Prince, qu'ai-je entendu? parceque je soupire,
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire!

L'AME du spectateur était remplie de deux assassinats proposés par deux femmes ; on attendait la suite de ces horreurs ; le spectateur est étonné de voir Rodogune qui se fâche de ce qu'on présume qu'elle pourrait aimer un des princes, destiné pour être son époux ; elle ne parle que de la témérité d'Antiochus, qui, en la voyant soupirer, ose supposer qu'elle n'est pas insensible. C'était un des ridicules à la mode dans les romans de chevalerie, comme on l'a déja dit ; il fallait qu'un chevalier n'imaginât pas que la dame de ses pensées pût être sensible avant de très longs services : ces idées infecterent notre théâtre. Antiochus, qui ne devrait parler à cette princesse que pour lui dire qu'elle est indigne de lui, et qu'on n'épouse point la vieille maîtresse de son pere* quand elle demande la tête de sa belle-mere pour présent de noce, oublie tout d'un coup la conduite révoltante et contradictoire d'une fille modeste et parricide, et lui dit que personne *n'est assez téméraire jusqu'à s'imaginer qu'il ait*

* Voltaire ne se contente plus de dire que Rodogune n'est pas jeune, il veut actuellement qu'elle soit vieille.

l'heur de lui plaire; que c'est présomption de croire ce miracle; qu'elle est un oracle; qu'il ne faut pas éteindre un bel espoir. Peut-on souffrir, après ces vers, que Rodogune, qui mériterait d'être enfermée toute sa vie pour avoir proposé un pareil assassinat, *trouve trop de vanité dans l'espoir trop prompt des termes obligeants de sa civilité?* ces propos de comédie sont-ils soutenables? Il faut dire la vérité courageusement; il faut admirer, encore une fois, les grandes beautés répandues dans Cinna, dans les Horaces, dans le Cid, dans Pompée, dans Polyeucte; mais, si on veut être utile au public, il faut faire sentir des défauts dont l'imitation rendrait la scene française trop vicieuse.

Remarquez encore que cette conjonction *parceque* ne doit jamais entrer dans un vers noble; elle est dure et sourde à l'oreille.

Vers 7. Je vois votre mérite et le peu que je vaux,
Et ce rival si cher connoît mieux ses défauts.

Est-ce à Antiochus à parler des défauts de son frere? comment peut-on dire à une telle femme que les deux freres connaissent trop bien leurs défauts pour oser croire qu'elle puisse aimer l'un des deux?

Vers 23. Lorsque j'ai soupiré, ce n'étoit pas pour vous.

Ce vers paraît trop comique et acheve de révolter le lecteur judicieux qui doit attendre ce que deviendra la proposition d'un assassinat horrible.

Vers 24. J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux.

Voici qui est bien pis. Quoi! elle prétend avoir été l'é-

pouse du pere d'Antiochus ! elle ne se contente pas d'être parricide, elle se dit incestueuse ! En effet, dans les premiers actes, on ne sait si elle a consommé ou non le mariage avec le pere de ses amants *. Il faudrait au moins que de telles horreurs fussent un peu cachées sous la beauté de la diction.

Vers 28. Recevez donc son cœur en nous deux réparti.

Il semble, par ce discours d'Antiochus, qu'en effet Rodogune a été la femme de son pere **: s'il est ainsi, quel effet doit faire un amour, d'ailleurs assez froid, qui devient un inceste avéré, auquel ni Antiochus ni Rodogune ne prennent seulement pas garde ? Mais qu'est-ce qu'un cœur réparti en deux ?

Vers 31. Ce cœur, en vous aimant indignement percé,
Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé.

C'est donc le cœur de Nicanor réparti entre ses deux fils, qui, ayant été percé, reprend le sang qu'il a versé ;

---

* On sait très bien, et il est expliqué très clairement dans les premiers actes que jamais Rodogune n'a épousé Nicanor. Elle étoit, comme nous l'avons dit, promise à ce prince, et c'est dans ce sens qu'elle peut le nommer son époux ; mais il n'exista point de mariage. Rodogune, en un mot, ne fut jamais à l'égard de Nicanor que ce que Monime croyoit être à l'égard de Mithridate ; *veuve sans avoir eu d'époux.*

** Ce discours d'Antiochus ne prouve en aucune façon que Rodogune ait été la femme de son pere ; il suppose seulement qu'elle en a été aimée ; ce qui est très différent.

c'est-à-dire son propre sang, pour aimer encore sa femme * dans la personne de ses deux enfants. Que dire de telles idées et de telles expressions? comment ne pas remarquer de pareils défauts, et comment les excuser? que gagnerait-on à vouloir les pallier? ce serait trahir l'art qu'on doit enseigner aux jeunes gens.

Vers 38. Faites ce qu'il feroit s'il vivoit en lui-même.

Rodogune continue la figure employée par Antiochus; mais on ne peut dire *vivre en soi-même*; ce style fait beaucoup de peine, mais ce qui en fait bien davantage, c'est que Rodogune passe ainsi tout d'un coup de la modeste fierté d'une fille qui ne veut pas qu'on lui parle d'amour, à l'exécrable empressement d'exiger d'un fils la tête de sa mere.

Vers 39. A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras:
Pouvez-vous le porter, et ne l'écouter pas?

Prêter un bras à un cœur, le porter, et ne pas l'écouter, sont des expressions si peu naturelles, si forcées, si fausses, qu'on voit bien que la situation ne l'est pas **; car d'ordinaire, comme dit Boileau:

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement.

---

* Sa femme, non; mais celle qu'il se promettoit d'épouser. Nous ne contestons point à Voltaire les défauts de style: mais par quelle étrange obstination veut-il que Rodogune ait épousé Nicanor?

** Voltaire a voulu dire que ces expressions si peu naturelles, si forcées, si fausses, faisoient bien voir que la situation elle-

Vers 43. Une seconde fois il vous le dit par moi ;
Prince, il faut le venger.

Rodogune demande donc deux fois un parricide, ce que Cléopâtre elle-même n'a pas fait. Est-il possible qu'Antiochus puisse lui dire, *Nommez les assassins ?* Quel faux artifice ! ne les connaît-il pas ? ne sait-il pas que c'est sa mere ? ne s'en est-elle pas vantée à lui-même ? Je n'ai point de terme pour exprimer la peine que me font les fautes de ce grand homme : elles consolent au moins en faisant voir l'extrême difficulté de faire une bonne piece de théâtre.

Vers 49. Ah ! je vois trop régner son parti dans votre ame ;
Prince, vous le prenez ? — Oui, je le prends, madame.

Quelle froideur dans de tels éclaircissements, et quelles étranges expressions ! *Vous le prenez ? Oui, je le prends.* Je ne parle pas ici du sens ridicule que les jeunes gens attribuent à ces paroles *, je parle de la bassesse des mots.

---

même n'est pas naturelle ; et, par l'abus qu'il fait dans sa phrase du pronom relatif *le*, il semble dire précisément tout le contraire. Nous pourrions ajouter que la phrase n'est pas même française ; mais Voltaire écrit en général si purement que nous nous serions dispensés de remarquer cette légere inadvertance, si lui-même ne nous donnoit pas trop souvent l'exemple d'une sévérité minutieuse.

* Les jeunes gens, du temps de Corneille, ne connoissoient pas ces spectacles sans mœurs qui nous ont accoutumés à détourner le sens des mots, de maniere à travestir en obscénité ce qui ne présentoit rien que d'honnête.

Vers 59. De deux princes unis à soupirer pour vous
Prenez l'un pour victime, et l'autre pour époux.

Il fallait au moins, *unis en soupirant;* car on ne peut dire, *unis à soupirer.*

Vers 61. Punissez un des fils des crimes de la mere.

Peut-on sérieusement dire à Rodogune, Tuez l'un de nous deux, et épousez l'autre, et se complaire dans cette pensée aussi froide que barbare, et la retourner en deux ou trois façons?

Corneille fait dire à Sabine, dans les Horaces, *Que l'un de vous me tue, et que l'autre me venge*: il répete ici cette pensée; mais il la délaye, il la rend insipide: tous ces froids efforts de l'esprit ne sont que des amplifications de rhéteur. Ce n'est pas là Virgile, ce n'est pas là Racine.

Vers 68. Hélas, prince! — Est-ce encor le roi que vous plaignez?
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un pere?

Enfin Rodogune passe tout d'un coup de l'assassinat à la tendresse. La petite finesse du soupir qui va vers l'ombre d'un pere, et Rodogune qui tremble d'aimer, forment ici une pastorale. Quel contraste! est-ce là du tragique? La proposition d'assassiner une mere est d'une furie; et cet *hélas* et ce *soupir* sont d'une bergere. Tout cela n'est que trop vrai; et, encore une fois, il faut le dire et le redire.

Ibid. . . . . Est-ce encor le roi que vous plaignez?

Cela serait bon dans la bouche d'un berger galant. Ce

mélange de tendresse naïve et d'atrocités affreuses n'est pas supportable.

Vers 77. Mais enfin il m'échappe, et cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue.

Ce soupir échappe donc ; et la retenue de cette parricide ne peut plus se soutenir à la vue de celui qui doit être son mari ; et cependant elle lui tient encore de longs discours, malgré *l'effort de sa vue.*

Remarquez qu'une femme qui dit deux fois *mon soupir m'échappe*, est une femme à qui rien n'échappe, et qui met un art grossier dans sa conduite. Racine n'a jamais de ces mauvaises finesses. *Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue* ; quelle expression ! jamais le mot propre. Ce n'est pas là le *vultus nimiùm lubricus aspici* d'Horace.

Vers 83. Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix
Qui rompt de vos traités les favorables lois.

Cela n'est pas français : on ne presse point d'une chose.

Vers 85. D'un pere mort pour moi voyez le sort étrange.

Le *sort étrange* est faible ; *étrange* n'est là qu'une mauvaise épithete pour rimer à *venge.*

Vers 86. Si vous me laissez libre, il faut que je le venge.

Pourquoi ? elle a donc été sa femme * ? mais si elle ne

* Elle n'a point été sa femme ; mais elle pourroit se croire obligée de venger un prince dont elle étoit aimée, et à qui elle avoit été promise.

l'a point été, elle n'est point du tout obligée de venger Nicanor ; elle n'est obligée qu'à remplir les conditions de la paix qui interdisent toute vengeance : ainsi elle raisonne fort mal.

Vers 87. Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner.

Des feux qui se mutinent ! cela est impropre ; et *s'en mutinent* est encore plus mauvais : on ne se mutine point *de* ; *mutiner* est un verbe qui n'a point de régime. Cette scene est un entassement de barbarismes et de solécismes autant que de pensées fausses. Ce sont ces défauts, applaudis par quelques ignorants entétés, que Boileau avait en vue, quand il disait, dans son Art poétique :

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.

Vers 89. Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende.

Pourquoi l'a-t-elle donc demandé ? Toutes ces contradictions sont la suite de cette proposition révoltante qu'elle a faite d'assassiner sa belle-mere ; une faute en attire cent autres.

Vers 93. Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.

Y a-t-il de l'honneur dans cette vengeance ? Elle change à présent d'avis * ; elle ne voudrait plus d'Antio-

* Elle ne change ni d'avis ni de caractere ; elle prouve seulement que jamais elle n'avoit eu l'intention de faire sérieusement

chus s'il avait tué sa mere : ce n'est pas là assurément le caractere qu'exigent Horace et Boileau :

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

Vers 103. Attendant son secret vous aurez mes desirs ;
Et, s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs.

Elle voulait tout à l'heure tuer Cléopâtre, et à présent elle lui est soumise. Et qu'est-ce qu'un secret qui *fait régner ?*

Vers 112. Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

Il est assurément impossible de mourir affligé et content.

Vers 115. Mon amour... Mais adieu ; mon esprit se confond.

Voilà encore Rodogune qui se recueille pour dire qu'elle

---

aux deux princes une proposition dont elle savoit bien que l'un et l'autre seroient infailliblement révoltés. Voilà du moins ce que, dans l'examen de sa piece, Corneille oppose aux objections qu'on lui fit de son temps, et que Voltaire n'a fait que renouveler. Quant à nous, il nous semble que le grand succès de cette tragédie, principalement dans sa nouveauté, est une preuve très forte que le public ne se méprit jamais sur la véritable intention de Corneille. Il n'imagina point, puisqu'il n'en fut pas révolté, que la proposition de Rodogune pût être sérieuse. Mais quand il vit, au dénouement, toutes les beautés que Corneille avoit su tirer d'une invention, qui peut n'être pas exempte de reproche, mais qui lui fournit le plus beau cinquieme acte qu'il y ait peut-être sur aucun théâtre, alors il ne sut plus qu'admirer.

est troublée, qui fait une pause pour dire qu'elle se confond. Toujours cette grossiere finesse, toujours cet art qui manque d'art.

Vers 117. Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,

n'est pas français ; on dit, *ingrat envers quelqu'un*, et non *ingrat à quelqu'un.*

J'ai déja remarqué ailleurs qu'*ingrat vis-à-vis de quelqu'un* est une de ces mauvaises expressions qu'on a mises à la mode depuis quelque temps. Presque personne ne s'étudie à bien parler sa langue.

Vers 118. Ne me revoyez point qu'avec le diadême,

n'est pas français ; il faut, *ne me revoyez qu'avec.*

SCENE II.

Vers 1. Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.
Tu viens de vaincre, amour ; mais ce n'est pas assez :
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature ;
Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,
Cette pitié qui force, et ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.

Tout cela ressemble à des stances de Boisrobert, où les vrais amants reviennent à tout propos.

Pourquoi Rodrigue et Chimene parlent-ils si bien, et Antiochus et Rodogune si mal ? c'est que l'amour de Chimene est véritablement tragique, et que celui de Ro-

dogune et d'Antiochus ne l'est point du tout; c'est un amour froid dans un sujet terrible.

SCENE III.

Je ne sais si je me trompe; mais cette scene ne me paraît pas plus naturelle, ni mieux faite que les précédentes. Il me semble que Cléopâtre, après avoir dit à ses deux fils qu'elle couronnera celui qui aura assassiné sa maîtresse, ne doit point parler familièrement à Antiochus.

Vers 1. Eh bien! Antiochus, vous dois-je la couronne?

C'est-à-dire voulez-vous tuer Rodogune? cela ne peut s'entendre autrement; cela même signifie avez-vous tué Rodogune? car elle n'a promis la couronne qu'à l'assassin.

Vers 7. Il a su me venger quand vous délibériez.

On ne peut imaginer que Cléopâtre veuille dire ici autre chose sinon, *Séleucus vient de tuer sa maîtresse et la vôtre.* A ce mot seul Antiochus ne doit-il pas entrer en fureur?

Vers 8. Et je dois à son bras ce que vous espériez.

Ce vers confirme encore la mort de Rodogune; il n'en est rien, à la vérité, mais Cléopâtre le dit positivement*.

* Non, elle ne le dit pas positivement; et le sens est trop clair pour que Voltaire ait pu s'y tromper. « Peut-être, dit-elle à Antio- « chus (et observez que le mot *peut-être* exclut évidemment toute

Comment Antiochus n'est-il pas saisi du plus affreux désespoir à cette nouvelle épouvantable? comment peut-il raisonner de sang froid avec sa mere comme si elle ne lui avait rien dit? Rien de tout cela n'est vraisemblable; il ne l'est pas que Cléopâtre veuille faire accroire que Rodogune est morte; il ne l'est pas qu'Antiochus soutienne cette conversation : s'il croit Cléopâtre, il doit être furieux; s'il ne la croit pas, il doit lui dire, Osez-vous bien imputer ce crime à mon frere?

Vers 10. C'est périr en effet que perdre un diadême.
Je n'y sais qu'un remede, encore est-il fâcheux,
Étonnant, incertain, et triste pour tous deux;
Je périrai moi-même avant que de le dire.

On n'entend pas mieux ce que c'est que ce secret. Ces deux couplets paraissent remplis d'obscurités.

Vers 15. Le remede à nos maux est tout en votre main.

Comment ce remede aux maux est-il dans la main de Cléopâtre *? entend-il qu'en nommant l'aîné elle finira

---

« affirmation), peut-être vous êtes-vous laissé prévenir par votre « frere? il m'aura vengée tandis que vous délibériez. Si cela est, « je vous plains, mon fils, etc. » Voilà précisément ce que dit Cléopâtre, et il n'y a rien là de positif. Il paroît seulement qu'elle voudroit jeter de la défiance dans le cœur d'Antiochus en lui faisant craindre l'ambition de son frere; mais ce prince connoît trop sa mere, et rend trop de justice à Séleucus pour en concevoir le moindre ombrage.

* Antiochus, qui ne désespere pas encore de la fléchir, évite avec soin tout ce qui pourroit l'irriter : il ne la contredit point sur

tout? mais il dit, *Nous perdons tout en perdant Rodogune.* Il n'y aura donc point de remede aux maux de celui qui la perdra. Peut-il répondre que le cœur de Cléopâtre est aveuglé d'un peu d'inimitié? que si ce cœur ignore les maux des deux freres, elle ne peut en prendre pitié, et qu'au point où il les voit c'en est le seul remede? Quel discours! quel langage! et dans une telle occasion il parle avec la plus grande soumission; et Cléopâtre lui répond, *Quelle fureur vous possede?* En vérité ces discours sont-ils dans la nature?

Vers 29. Je tâche avec respect à vous faire connoître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

On a déja remarqué qu'on ne dit point *les forces* au pluriel, excepté quand on parle des *forces d'un état.*

Vers 32. Et quel autre prétexte a fait notre retour?

Un prétexte qui fait un retour n'est pas français.

---

les idées sinistres qu'elle veut lui donner de Séleucus; il ne cherche point à pénétrer quel est ce remede dont elle lui parle, et qui doit être en effet bien affreux, puisqu'elle n'ose, quoiqu'accoutumée à tout oser, dire ouvertement en quoi il consiste. Au lieu d'entrer avec elle dans d'inutiles discussions, il va directement à son but en tâchant de l'émouvoir: « Vous me parlez « d'un remede, lui dit-il; eh bien! ce remede est dans vos mains, « et ne dépend que de vous seule: que la pitié vous désarme en « faveur d'un fils ». Il est vrai que la scene devient ensuite beaucoup trop longue. Voltaire ne la trouve pas naturelle; il y remarque d'ailleurs plusieurs fautes de convenance et de style; et presque tout ce qu'il y reprend nous paroît bien repris.

Vers 37. Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre?

Il me semble qu'il n'est point du tout intéressant de savoir si Cléopâtre a fait naître elle-même l'amour des deux freres pour Rodogune; ce n'est pas là ce qui doit l'inquiéter; il doit trembler que Cléopâtre n'ait déja fait assassiner Rodogune par Séleucus, comme elle l'a déja dit, ou du moins qu'elle n'emploie le bras de quelque autre : cette idée si naturelle ne se présente pas seulement à lui; c'était la seule qui pût inspirer de la terreur et de la pitié, et c'est la seule qui ne vienne pas dans la tête d'Antiochus; il s'amuse à dire inutilement que les deux freres devaient aimer Rodogune; il veut le prouver en forme; il parle de *l'ordre des lois*.

Vers 40. Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux.

Il dit que *le devoir attacha leurs vœux auprès d'elle*. Comment un devoir attache-t-il des vœux? cela n'est pas français.

Vers 41. Le desir de régner eût fait la même chose;
Et dans l'ordre des lois que la paix nous impose,
Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, etc.

Le desir de régner qui eût fait la même chose, et les deux princes qui devaient aspirer à la possession de Rodogune dans l'ordre des lois, et qui ont donc aimé! Quel langage!

Vers 49. Avons-nous dû prévoir cette haine cachée
Que la foi des traités n'avoit point arrachée?

Ce verbe *arracher* exige une préposition et un substantif : on arrache la haine du cœur.

Vers 51. Non ; mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avois su prévenir.

La *honte* n'a point de pluriel, du moins dans le style noble.

Vers 55. Je croyois que vos cœurs, sensibles à ces coups,
En sauroient conserver un généreux courroux.

Je croyais que vos cœurs sensibles à ces coups se rapporte, par la construction de la phrase, au courage de Cléopâtre, dont il est parlé au vers précédent, et, par le sens de la phrase, aux coups de Rodogune. Et comment retenait-elle ce courroux, quand elle dit qu'elle croyait que leurs cœurs conserveraient un généreux courroux? pouvait-elle retenir un courroux dont ses deux fils ne lui donnaient aucune marque ? Au reste, je suis toujours étonné que Cléopâtre veuille tromper toujours grossièrement des princes qui la connaissent, et qui doivent tant se défier d'elle. Observez sur-tout que rien n'est si froid que ces discussions dans des scenes où il s'agit d'un grand intérêt.

Vers 82. Votre main tremble-t-elle? y voulez-vous la mienne?

Cet *y* ne se rapporte à rien.

Vers 89. Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles soupirs, et d'impuissantes larmes.

S'il n'a eu que d'impuissantes larmes, comment Cléopâtre a-t-elle pu lui dire, *quelle aveugle fureur vous possede?* comme on l'a déja remarqué.

Vers 96. Je sens que je suis mere auprès de vos douleurs;

cela n'est pas français : il fallait dire, *vos douleurs me font sentir que je suis mere.* La correction du style est devenue d'une nécessité absolue : on est obligé de tourner quelquefois un vers en plusieurs manieres avant de rencontrer la bonne.

Vers 99. Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aîné.

Je suis encore surpris du peu d'effet que produit ici cette déclaration de la primogéniture d'Antiochus; c'est pourtant le sujet de la piece, c'est ce qui est annoncé dès les premiers vers comme la chose la plus importante. Je pense que la raison de l'indifférence avec laquelle on entend cette déclaration est qu'on ne la croit pas vraie. Cléopâtre vient de s'adoucir sans aucune raison; on pense que tout ce qu'elle dit est feint. Une autre raison encore du peu d'effet de cette déclaration si importante, c'est qu'elle est noyée dans un amas de petits artifices, de mauvaises raisons, et sur-tout de mauvais vers. Cela peut rendre attentif, mais cela ne saurait toucher. J'observe que parmi ces défauts l'intérêt de curiosité se fait toujours sentir; c'est ce qui soutient la piece jusqu'au cinquieme acte, dont les grandes beautés, la situation unique, et

le terrible tableau demandent grace pour tant de fautes, et l'obtiennent.

Vers 109. Oui, je veux couronner une flamme si belle.

Une flamme si belle n'est pas une raison quand il s'agit d'un trône, il faut d'autres preuves. Le petit compliment qu'elle fait à Antiochus est plutôt de la comédie que de la tragédie.

Vers 113. Heureux Antiochus! heureuse Rodogune!

Il faut que ce prince ait le sens bien borné pour n'avoir aucune défiance en voyant sa mere passer tout d'un coup de l'excès de la méchanceté la plus atroce à l'excès de la bonté. Quoi! après qu'elle ne lui a parlé que d'assassiner Rodogune, après avoir voulu lui faire accroire que Séleucus l'a tuée, après lui avoir dit, Périssez, périssez! elle lui dit que ses larmes ont de l'intelligence dans son cœur; et Antiochus la croit! non, une telle crédulité n'est pas dans la nature. Antiochus n'a jamais dû avoir plus de défiance, et il n'en témoigne aucune : il devrait au moins demander si le changement inopiné de sa mere est bien vrai; il devrait dire : Est-il possible que vous soyez toute autre en un moment! serai-je assez heureux? etc.; mais point; il s'écrie tout d'un coup, *O moment fortuné! ô trop heureuse fin!* Plus j'y réfléchis, et moins je trouve cette scene naturelle.

SCENE V.

On dit qu'au théâtre on n'aime pas les scélérats. Il n'y

a point de criminelle plus odieuse que Cléopâtre, et cependant on se plaît à la voir; du moins le parterre *, qui n'est pas toujours composé de connaisseurs séveres et délicats, s'est laissé subjuguer quand une actrice imposante a joué ce rôle; elle ennoblit l'horreur de son caractere par la fierté des traits dont Corneille la peint; on ne lui pardonne pas, mais on attend avec impatience ce qu'elle fera après avoir promis Rodogune et le trône à son fils Antiochus. Si Corneille a manqué à son art dans les détails, il a rempli le grand projet de tenir les esprits en suspens, et d'arranger tellement les évènements que personne ne peut deviner le dénouement de cette tragédie.

Vers 5. Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.

On a déja averti qu'il faut *dans* et non pas *dedans*. Mais pourquoi ne veut-elle plus de confidente, et pourquoi s'est-elle confiée? elle ne le dit pas.

Vers 13. Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche.

Trébucher n'a jamais été du style noble. **

---

* Le mérite de Rodogune n'a-t-il donc été senti que par le parterre?

** Pourquoi limiter toujours le nombre des mots qui peuvent entrer dans le style noble? nous croyons qu'il en est bien peu qui, habilement employés, ne puissent entrer dans un beau vers. Opposons, une fois pour toutes, aux éternels scrupules de Voltaire une autorité qui doit avoir d'autant plus de poids que c'est un grammairien qui défend les droits de la poésie. L'abbé d'Oli-

Vers 15. Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour sincere un changement si prompt.

Je crois qu'il eût fallu *distinguer*, au lieu de *démêler*; car le cœur et le front ne sont point mêlés ensemble. Je ne vois pas pourquoi elle s'applaudit de tromper toujours sa confidente; doit-elle penser à elle dans ce moment d'horreur?

SCENE VI.

Vers 1. Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée? —
Pauvre princesse! hélas!

Cette réponse est insoutenable; la bassesse de l'expres-

---

vet, en faisant remarquer la construction hardie de ces deux vers d'Esther:

Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre,

ne balance pas à condamner la timidité de nos poëtes, qui n'osent presque plus se permettre ces transpositions. « Pour peu qu'ils » continuent, dit-il, à ne vouloir que des tours prosaïques, nous « n'aurons plus de vers ». Il fait des vœux pour que des mots qui passent pour vieillis dans la prose ne soient pas abandonnés de nos poëtes; et il cite en effet quelques uns de ces mots qui sont encore en vers d'un excellent usage. Enfin il desire, en homme de goût, que notre poésie soit plus attentive à maintenir ses privileges.

Il paroîtra sans doute singulier qu'un grammairien ose parler en poëte, tandis que Voltaire, qui, dans les années brillantes de sa vie, avoit cultivé la poésie avec tant de succès, et qui la cultivoit encore, affecte presque toujours, dans ce commentaire, les doutes et les scrupules du grammairien le plus réservé.

sion s'y joint à une indifférence qu'on n'attendait pas d'un homme amoureux; on ne parlerait pas ainsi de la mort d'une personne qu'on connaîtrait à peine : il croit que sa maîtresse est assassinée, et il dit, *Pauvre princesse!*

Vers 3. Quoi! l'aimiez-vous? — Assez pour regretter sa mort.

Enchérit encore sur cette faute.

Vers 26. Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux
Que mon cœur n'ait donnés à ce frere avant vous.

N'ait donnés se rapporte *aux attraits si doux* : mais ce ne sont pas les attraits si doux qu'il a donnés à son frere, ce sont *les biens*.

Vers 30. C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit;
C'est ainsi qu'une feinte au-dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances.

Cléopâtre est-elle habile? elle veut trop persuader à Séleucus qu'il doit s'affliger; c'est lui faire voir qu'en effet elle veut l'affliger, et l'animer contre son frere; mais ses paroles n'ont pas un sens net. Qu'est-ce *qu'une feinte* qui *assoupit au-dehors*, et de *fausses patiences* qui *amusent ceux dont on craint en l'ame des défiances?* Comment l'auteur de Cinna a-t-il pu écrire dans un style si incorrect et si peu noble?

Vers 44. Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre;
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre;
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang ou par mérite à sa flamme étoit dû.

Tout cela est très mal exprimé, et est d'un style fami-

lier et bas. *Une chose due par rang* n'est pas français.

Le reste de la scene est plus naturel et mieux écrit; mais Séleucus ne dit rien qui doive faire prendre à sa mere la résolution de l'assassiner : un si grand crime doit au moins être nécessaire. Pourquoi Séleucus ne prend-il pas des mesures contre sa mere, comme il l'avait proposé à Antiochus ? En ce cas Cléopâtre aurait quelque raison qui semblerait colorer ses crimes.

SCENE VII.

Vers 1. . . . De quel malheur suis-je encore capable!

On est capable d'une résolution, d'une action vertueuse ou criminelle ; on n'est point capable d'un malheur.

Vers 8. Peux-tu n'en prendre qu'un, et m'ôter tous les deux?

Elle veut dire, *en n'en prenant qu'un*, car Rodogune ne pouvait pas prendre deux maris. Cette antithese, *en prendre un, et en ôter deux*, est recherchée. J'ai déja remarqué que l'antithese est trop familiere à la poésie française *: ce pourrait bien être la faute de la langue, qui n'a point le nombre et l'harmonie de la latine et de la grecque ; c'est encore plus notre faute : nous ne travaillons pas assez nos vers, nous n'avons pas assez d'attention au choix des paroles, nous ne luttons pas assez contre les difficultés.

---

* Voltaire auroit eu quelque raison de se montrer plus favorable à l'antithese.

Vers 16. J'ai commencé par lui, j'acheverai par eux.

Je ne sais si on sera de mon sentiment, mais je ne vois aucune nécessité pressante qui puisse forcer Cléopâtre à se défaire de ses deux enfants. Antiochus est doux et soumis; Séleucus ne l'a point menacée. J'avoue que son atrocité me révolte; et, quelque méchant que soit le genre humain, je ne crois pas qu'une telle résolution soit dans la nature. Si ses deux enfants avaient comploté de la faire enfermer, comme ils le devaient, peut-être la fureur pouvait rendre Cléopâtre un peu excusable; mais une femme qui de sang froid se résout à assassiner un de ses fils et à empoisonner l'autre, n'est pour moi qu'un monstre qui me dégoûte : cela est plus atroce que tragique *; il faut toujours, à mon avis, qu'un grand crime ait quelque chose d'excusable.

---

* Ce caractere est atroce sans doute, et tout autre que Corneille n'eût peut-être osé le hasarder sur la scene. Pourquoi donc la piece a-t-elle constamment réussi, et réussit-elle encore? Boileau en a donné la raison :

> Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Il est vrai qu'il faut que l'artiste soit très habile. Voltaire conviendra tout-à-l'heure de cette vérité, et citera même à son appui les deux vers de Boileau. Il oublie d'ailleurs, en disant ici que le personnage de Cléopâtre n'est pour lui qu'un monstre *qui le dégoûte*, qu'il a dit plus haut que Corneille en avoit ennobli l'horreur par la fierté des traits dont il l'a peint.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Vers 1. Enfin, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi, etc.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Il faut bien que cela soit ainsi, puisque le public écoute encore non sans plaisir ce monologue. Je ne puis trahir ma pensée jusqu'à déguiser la peine qu'il me fait : je trouve sur-tout cette exclamation, *grâces aux dieux*, aussi déplacée qu'horrible ; *grâces aux dieux, je viens d'égorger mon fils de qui je n'avais nul sujet de me plaindre :* mais enfin je conçois que cette détestable fermeté de Cléopâtre peut attacher, et sur-tout qu'on est très curieux de savoir comment Cléopâtre réussira ou succombera ; c'est là ce qui fait, à mon avis, le grand mérite de cette piece.

Vers 3. Son ombre, en attendant Rodogune et son frere,
Peut déja de ma part les promettre à son pere.

De ma part est une expression familiere ; mais ainsi placée elle devient fiere et tragique : c'est là le grand art de la diction. Il serait à souhaiter que Corneille l'eût employé souvent ; mais il serait à souhaiter aussi que la

rage de Cléopâtre pût avoir quelque excuse au moins apparente.

Vers 11. Poison, me sauras-tu rendre mon diadème?

J'avoue encore que je n'aime point cette apostrophe au *poison* : on ne parle point à un *poison ;* c'est une déclamation de rhéteur : une reine ne s'avise guere de prodiguer ces figures recherchées. Vous ne trouverez point de ces apostrophes dans Racine. *

Vers 13. . . . . Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu?

n'est pas de même ; rien n'est plus bas ni même plus mal placé : Cléopâtre n'a point de vertu ; son ame exécrable n'a pas hésité un instant. Ce mot *sotte* doit être évité.

Vers 15. Tendresse dangereuse autant comme importune, etc.

Autant comme n'est pas français ; on l'a déja observé ailleurs.

Vers 28. Il faut ou condamner ou couronner sa haine.

Ces sentences au moins doivent être claires et fortes ; mais ici le mot de *haine* est faible, et *couronner sa haine* ne donne pas une idée nette.

---

* Monime, dans Mithridate, apostrophe le bandeau royal, dont elle vouloit faire un instrument de mort, et qui a mal servi son désespoir :

Et toi, fatal tissu, malheureux diadème, etc.

Vers 33. Trône, à t'abandonner je ne puis consentir;
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!

Il vaut mieux mériter, etc. Il est bien plus étrange qu'un vers si oiseux et si faible se trouve entre deux vers si beaux et si forts. Plaignons la stérilité de nos rimes * dans le genre noble : nous n'en avons qu'un très petit nombre, et l'embarras de trouver une rime convenable fait souvent beaucoup de tort au génie ; mais aussi, quand cette difficulté est toujours surmontée, le génie alors brille dans toute sa perfection.

Vers 36. Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!

On sait bien que le ciel ne peut tomber sur une personne ; mais cette idée, quoique très fausse, était reçue du vulgaire ; elle exprime toute la fureur de Cléopâtre, elle fait frémir.

Vers 41. Mais voici Laonice, il faut dissimuler...

Ces avertissements au parterre ne sont plus permis ; on s'est apperçu qu'il y a très peu d'art à dire, *je vais agir avec art :* on doit assez s'appercevoir que Cléopâtre dissimule, sans qu'elle dise, *je vais dissimuler.*

* Ce vers ne prouve point la stérilité de nos rimes; il prouve seulement que Corneille ne s'est pas toujours donné la peine de surmonter heureusement une difficulté qui n'étoit pas invincible.

SCENE II.

Vers 1. Viennent-ils, nos amants? — Ils approchent, madame :
On lit dessus leur front l'alégresse de l'ame, etc.

Cette description que fait Laonice, toute simple qu'elle est, me paraît un grand coup de l'art; elle intéresse pour les deux époux; c'est un beau contraste avec la rage de Cléopâtre. Ce moment excite la crainte et la pitié; et voilà la vraie tragédie.

Vers 6. Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale...
Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais.

On sent assez la dureté de ces sons, *grand-prêtre, être;* il est aisé de substituer le mot de *pontife*.

Vers 10. Le peuple tout ravi par ses vœux le devance,

est un peu trop du style de la comédie. Il ne faut pas croire que ces petites négligences puissent diminuer en rien le grand intérêt de cette situation, la majesté du spectacle, et la beauté de presque tout ce cinquieme acte, considéré en lui-même indépendamment des quatre premiers.

Vers 15. Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés.

Il faut *en foule*.

Vers 16. Tous nos vieux différents de leur ame exilés
Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
Bénissent à-la-fois le prince et Rodogune.

Il semble par la phrase que ces différents soient de la suite.

SCENE III.

Vers 1. Approchez, mes enfants; car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déja pour telle.

Quoi! après avoir demandé, il y a deux heures, la tête de Rodogune, elle leur parle d'*amour maternelle*! cela n'est-il pas trop outré? Rodogune ne peut-elle pas regarder ce mot comme une ironie? Il n'y a point de réconciliation formelle, les deux princesses ne se sont point vues.

Vers 27. Prêtez les yeux au reste.

Pourquoi dit-on *prêter l'oreille*, et que *prêter les yeux* n'est pas français? n'est-ce point qu'on peut s'empêcher à toute force d'entendre, en détournant ailleurs son attention, et qu'on ne peut s'empêcher de voir, quand on a les yeux ouverts? *

SCENE IV.

Vers 14. Immobile et rêveur, en malheureux amant... —

On est fâché de cette absurdité de Timagene, qui jette-

---

* Il semble que l'on puisse aussi s'empêcher de voir, quoiqu'on ait les yeux ouverts, si l'on regarde avec distraction; on a l'air de regarder, et on ne regarde qu'à vue perdue, c'est-à-dire sans fixer aucun objet. *Prêter les yeux* nous paroît donc français, quoi qu'en dise Voltaire, et ne signifie que regarder attentivement.

rait quelque ridicule sur cet évènement terrible, s'il était possible d'en jeter. Peut-on dire d'un prince assassiné qu'il est *rêveur en malheureux amant sur un lit de gazon?* Le moment est pressant et horrible. Séleucus peut avoir un reste de vie, on peut le secourir; et Timagene s'amuse à représenter un prince assassiné et baigné dans son sang, comme un berger de l'Astrée rêvant à sa maîtresse sur une couche verte.

Vers 15. Enfin que faisoit-il? achevez promptement.

Enfin que faisait ce malheureux amant rêveur? Monsieur, il était mort. C'est une espece d'arlequinade *. Si un auteur hasardait aujourd'hui sur le théâtre une telle incongruité, comme on se récrierait! comme on sifflerait! sur-tout si l'auteur était mal voulu; cela seul serait capable de faire tomber une piece nouvelle. Mais le grand intérêt qui regne dans ce dernier acte, si différent du reste, la terreur de cette situation, et le grand nom de Corneille, couvrent ici tous les défauts.

Vers 25. La tienne est donc coupable: et ta rage insolente...
L'ayant assassiné le fait encor parler.

Je ne sais s'il est bien adroit à Cléopâtre d'accuser sur-le-champ Timagene; mais, comme elle craint d'être accu-

* *Arlequinade* est une expression qui ne se seroit jamais offerte à notre esprit en relevant une distraction de Corneille; mais Voltaire, étoit peu disposé à sacrifier une plaisanterie. Il faut convenir cependant que la distraction de Corneille est un peu forte.

sée, elle se hâte de faire retomber le soupçon sur un autre, quelque peu vraisemblable que soit ce soupçon; d'ailleurs son trouble est une excuse.

On peut remarquer que quand Timagene dit que Séleucus a parlé en mourant, la reine lui répond, C'est donc toi qui l'as tué. Ce n'est pas une conséquence; *il a parlé*, donc *tu l'as tué*. *

Vers 31. J'en ferois autant qu'elle à vous connoître moins.

Cet *à* n'est pas français; il faut, *si je vous connaissais moins*: mais pourquoi soupçonnerait-il Timagene? ne devrait-il pas plutôt soupçonner Cléopâtre qu'il sait être capable de tout?

Vers 40. « Une main qui nous fut bien chere ..
« Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain, etc. »

Plusieurs critiques ont trouvé qu'il n'est pas naturel

---

* Cette conséquence absurde que Voltaire prête ici très gratuitement à Corneille nous paroit de sa part une étrange méprise.

Troublée, effrayée même, comme elle doit l'être dans cette scene, Cléopâtre se presse d'attribuer à un excès d'amour la mort de Séleucus. « Voilà ce que j'avois craint; il n'a point voulu, dit-« elle, survivre à la perte de Rodogune; et, de sa propre main, il « s'est privé du jour ». — « Non, madame, répond Timagene, il a parlé, sa main est innocente ». — « La tienne est donc coupable, « s'écrie à l'instant Cléopâtre, justement alarmée de ce que Séleucus « peut avoir dit en mourant; et ta rage, après avoir assassiné ce « malheureux prince, ose encore le faire parler ». On voit combien cette conséquence differe du raisonnement ridicule que Voltaire impute à Corneille: *il a parlé, donc tu l'as tué*. Un commentaire ne doit pas être une parodie.

que Séleucus en mourant ait prononcé quatre vers entiers sans nommer sa mere ; ils disent que cet artifice est trop ajusté au théâtre : ils prétendent que, s'il a été frappé à la poitrine par sa mere, il devait se défendre ; qu'un prince ne se laisse pas tuer ainsi par une femme ; et que, s'il a été assassiné par un autre envoyé par sa mere, il ne doit pas dire que c'est *une main chere ;* qu'enfin Antiochus, au récit de cette aventure, devrait courir sur le lieu. C'est au lecteur à peser la valeur de toutes ces critiques *. La derniere critique sur-tout ne souffre point de réponse : Antiochus aimait tendrement son frere ; ce frere est assassiné, et Antiochus acheve tranquillement la cérémonie de son mariage. Rien n'est moins naturel et plus révoltant. Son premier soin doit être de courir sur le lieu, de voir si en effet son frere est mort, si on peut lui donner quelque secours : mais le parterre s'apperçoit à peine de cette invraisemblance ; il est impatient de savoir comment Cléopâtre se justifiera.

Vers 67. Est-ce vous désormais dont je dois me garder ?

Cette situation est sans doute des plus théâtrales ; elle ne permet pas aux spectateurs de respirer. Quelques personnes plus difficiles peuvent trouver mauvais qu'Antio-

* Aucune de ces observations ne pouvoit échapper au goût délicat de Voltaire. Souvent elles ont troublé le plaisir que nous faisoit cette admirable scene. Mais que prouvent-elles, sinon qu'il n'est rien d'absolument parfait dans les plus belles productions humaines ?

chus soupçonne Rodogune qu'il adore, et qui n'avait assurément aucun intérêt à tuer Séleucus : d'ailleurs quand l'aurait-elle assassiné? on faisait les préparatifs de la cérémonie ; Rodogune devait être accompagnée d'une nombreuse cour ; l'ambassadeur Oronte ne l'a pas sans doute quittée ; son amant était auprès d'elle : une princesse qu'on va marier se dérobe-t-elle à tout ce qui l'entoure, sort-elle seule du palais, pour aller au bout d'une allée sombre assassiner son beau-frere, auquel elle ne pense seulement pas? Il est très-beau qu'Antiochus puisse balancer entre sa maîtresse et sa mere ; mais malheureusement on ne pouvait guere amener cette belle situation qu'aux dépens de la vraisemblance.

Le succès prodigieux de cette scene * est une grande réponse à tous ces critiques qui disent à un auteur, Ceci n'est pas assez fondé, cela n'est pas assez préparé. L'auteur répond, J'ai touché, j'ai enlevé le public ; l'auteur a raison, tant que le public applaudit. Il est pourtant infiniment mieux de s'astreindre à la plus exacte vraisemblance ; par-là on plaît toujours, non seulement au public assemblé, qui sent plus qu'il ne raisonne, mais aux critiques éclairés qui jugent dans le cabinet : c'est même le seul moyen de conserver une réputation pure dans la postérité.

---

* Ce que dit ici Voltaire est peut-être une de ses plus judicieuses remarques ; c'est du moins une preuve qu'il ne se dissimuloit pas les fautes de vraisemblance dans lesquelles il étoit lui-même tombé.

Vers 80. Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles.

Des haines cruelles aux jours l'une de l'autre; cela n'est pas français.

Vers 92. Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle?

On ne traîne point une gêne *; mais le discours d'Antiochus est si beau que cette légere faute n'est pas sensible.

Vers 98. Et que mon déplaisir, par un coup généreux,
Épargne un parricide à l'une de vous deux.

Il faudrait *désespoir* plutôt que *déplaisir.*

Vers 112. Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre.

Épandre était un terme heureux qu'on employait au besoin au lieu de *répandre;* ce mot a vieilli. **

---

* On traîne avec soi ses ennuis, ses remords, ses tourments, en un mot, tout ce qui nous afflige sans que nous puissions nous y soustraire.

** A quelle époque un mot peut-il être censé assez vieilli pour qu'il ne soit plus d'usage? Nous trouvons le mot *épandre* dans Boileau, et dans d'autres bons auteurs du siecle de Louis XIV, qui semblent même l'avoir préféré quelquefois à *répandre.* Nous le trouvons dans la Henriade:

De noirs torrents de soufre *épandus* dans les airs.

Permettons donc aux poëtes de le rajeunir en l'employant. Voltaire devroit sur-tout les y encourager, lui qui se plaint sou-

Vers 115. Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous.

Ce plaidoyer de Cléopâtre n'est pas sans adresse ; mais ce vain artifice doit être senti par Antiochus, qui ne peut, en aucune façon, soupçonner Rodogune.

Vers 131. Si vous n'avez un charme à vous justifier.

Cela n'est pas français, et ce dernier vers ne finit pas heureusement une si belle tirade.

Vers 132. Je me défendrai mal ; l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ;
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand, etc.

On n'a rien à dire sur ces deux plaidoyers de Cléopâtre et de Rodogune. Ces deux princesses parlent toutes deux comme elles doivent parler. La réponse de Rodogune est beaucoup plus forte que le discours de Cléopâtre, et elle doit l'être : il n'y a rien à y répliquer, elle porte la conviction ; et Antiochus devrait en être tellement frappé, qu'il ne devrait peut-être pas dire, *Non, je n'écoute rien :* car comment ne pas écouter de si bonnes raisons : mais j'ose dire que le parti que prend Antiochus est infiniment plus théâtral que s'il était simplement raisonnable.

Vers 174. Heureux si sa fureur qui me prive de toi
Se fait bientôt connoître en achevant sur moi, etc.!

En achevant sur moi dépare un peu ce morceau qui

---

vent de la disette des mots, et des entraves qu'on donne à la poésie.

est très beau ; *achevant* demande absolument un régime. *Tout lieu de me surprendre* est trop faible, *réduire en poudre*, trop commun.

Vers 189. Faites-en faire essai par quelque domestique.

Apparemment que les princesses syriennes faisaient peu de cas de leurs domestiques ; mais c'est une réflexion que personne ne peut faire dans l'agitation où l'on est et dans l'attente du dénouement.

L'action qui termine cette scene fait frémir, c'est le tragique porté au comble : on est seulement étonné que, dans les compliments d'Antiochus et de l'ambassadeur qui terminent la piece, Antiochus ne dise pas un mot de son frere qu'il aimait si tendrement. Le rôle terrible de Cléopâtre et le cinquieme acte feront toujours réussir cette piece.

Vers 196. Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.

Soit adresse pour elle n'est pas français ; on ne peut dire, *j'ai de l'adresse pour moi* : il fallait peut-être dire, *soit intérêt pour elle.*

Vers 212. Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrace
De ne voir point régner ma rivale à ma place.

Disgrace paraît un mot trop faible dans une aventure si effroyable ; voilà ce que la nécessité de la rime en-

traîne *; dans ces occasions il faut changer les deux rimes.

Après ces vers Corneille en avait ajouté huit autres qui ne se trouvent aujourd'hui dans aucune édition connue; Les voici :

Je n'aimois que le trône, et de son droit douteux
J'espérois faire un don fatal à tous les deux,
Détruire l'un par l'autre, et régner en Syrie
Plutôt par vos fureurs que par ma barbarie.
Séleucus, avec toi trop fortement uni,
Ne m'a point écoutée, et je l'en ai puni.
J'ai cru par ce poison en faire autant du reste;
Mais sa force trop prompte à moi seule est funeste.
Regne; de crime en crime, etc.

Corneille supprima ces vers avec grande raison : une femme empoisonnée et mourante n'a pas le temps d'entrer dans ces détails; et une femme aussi forcenée que Cléopâtre ne rend point compte ainsi à ses ennemis. Les comédiens de Paris ont rétabli ces vers, pour avoir le mérite de réciter quelques vers que personne ne connaissait. La singularité les a plus déterminés que le goût. Ils se donnent trop la licence de supprimer et d'alonger des morceaux qu'on doit laisser comme ils étaient.

On trouvera peut-être que j'ai examiné cette piece avec des yeux trop séveres : mais ma réponse sera toujours que je n'ai entrepris ce commentaire que pour être utile ;

---

*. On seroit étonné si l'on s'avisoit de réunir tous les reproches que Voltaire fait à la rime dans ce commentaire. Il devoit d'autant plus s'en abstenir que J. B. Rousseau avoit dit de lui, avec plus de malignité que de justice :

Mais Arouet veut encor de la rime
Désabuser le peuple des auteurs.

que mon dessein n'a pas été de donner de vaines louanges à un mort qui n'en a pas besoin, et à qui je donne d'ailleurs tous les éloges qui lui sont dus; qu'il faut éclairer les artistes, et non les tromper; que je n'ai pas cherché malignement à trouver des défauts; que j'ai examiné chaque piece avec la plus grande attention; que j'ai très souvent consulté des hommes d'esprit et de goût, et que je n'ai dit que ce qui m'a paru la vérité. Admirons le génie mâle et fécond de Corneille; mais, pour la perfection de l'art, connaissons ses fautes ainsi que ses beautés.

SCENE V.

Vers 1. Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable, etc.

L'ambassadeur Oronte n'a joué dans toute la piece qu'un rôle insipide; et il finit l'acte * le plus tragique par les plus froids compliments.

FIN DES REMARQUES SUR RODOGUNE.

* Ce n'est pas Oronte qui finit l'acte, c'est Antiochus: l'inexactitude est à la vérité bien légere.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME CINQUIEME.

LA SUITE DU MENTEUR, COMÉDIE EN CINQ ACTES, page 5

Préface de Voltaire, 7

Epître dédicatoire, 9

Acteurs, 18

Remarques de Voltaire sur la Suite du Menteur, et notes de l'éditeur sur ces remarques, 131

THÉODORE, VIERGE ET MARTYRE, TRAGÉDIE CHRÉTIENNE EN CINQ ACTES, 145

Préface de Voltaire, 147

Épître dédicatoire à monsieur L. P. C. B., 149

Acteurs, 158

Remarques de Voltaire sur Théodore, et notes de l'éditeur sur ces remarques, 253

RODOGUNE, PRINCESSE DES PARTHES, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, 275

Préface de Voltaire, 277

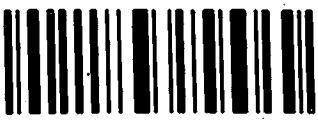
Épître dédicatoire à monseigneur le Prince, 281

Préface de Corneille, 287

Acteurs, 292

Remarques de Voltaire sur Rodogune, et notes de l'éditeur sur ces remarques, 381

FIN DU TOME CINQUIEME.


00099820

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015